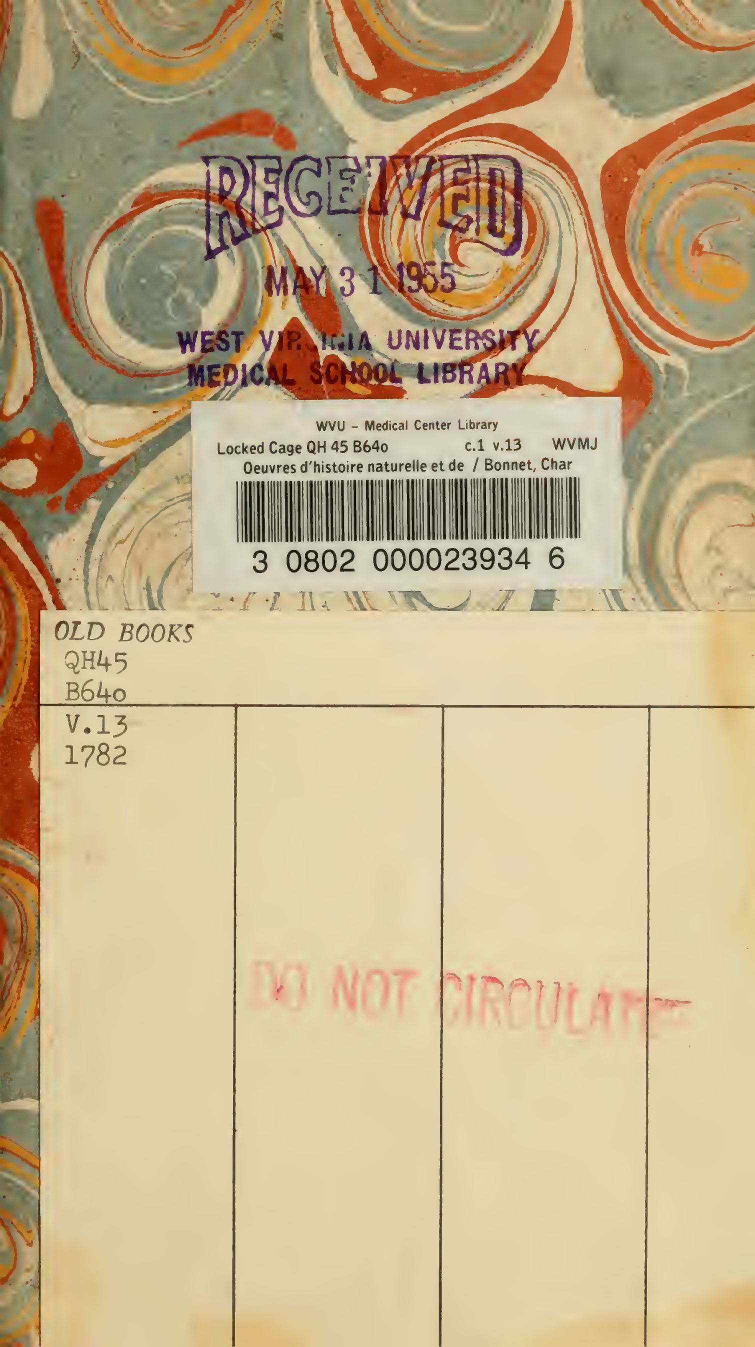

QH 45
B640
V.13
Loc.
Cage
1782





COLLECTION

COMPLETE

DES ŒUVRES

DE CHARLES BONNET.

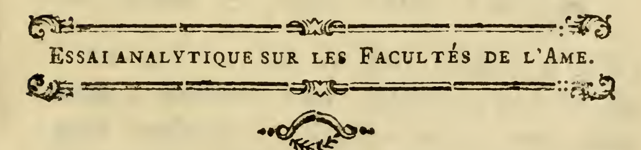
TOME TREIZIEME.

PHILOSOPHIE.

ŒUVRES D'HISTOIRE NATURELLE ET DE PHILOSOPHIE DE CHARLES BONNET,

De l'Académie Impériale Léopoldine, & de celle de St. Pétersbourg; des Académies Royales des Sciences de Londres, de Montpellier, de Lyon, de Gottingue, de Stockholm, de Copenhague, honoraire de celle des Beaux Arts de la même ville; des Acad. de l'Institut de Bologne, de Padoue, de Harlem, de Munich, de Sienne, de Cassel, des Curieux de la Nature de Berlin; Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris.

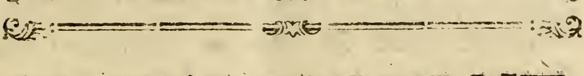
TOME TREIZIEME.



ESSAI ANALYTIQUE SUR LES FACULTÉS DE L'AME.

A NEUCHATEL,
Chez SAMUEL FAUCHE, Libraire du ROI.

M. DCC. LXXXII.



AVERTISSEMENT

SUR

CETTE NOUVELLE

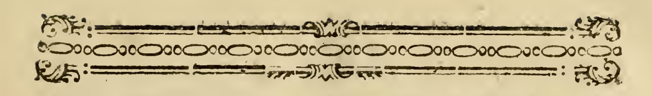
ÉDITION.

*J'AI peu de choses à dire sur cette nouvelle Édition de l'*Essai analytique*. Je n'ai fait dans le Texte que de légers changemens, qui ne valent pas la peine que je les indique. J'ai corrigé sur-tout la ponctuation & retranché un très-grand nombre d'*Italiques *& de* Majuscules initiales. *Je les avois fort multipliées dans la vue de faire mieux saillir les idées principales ; mais, à force de les multiplier j'avois affoibli & presque détruit leur effet.*

Ce que j'ai fait de plus essentiel se réduit donc à quelques Notes additionnelles, la plupart explicatives, & qui m'ont paru nécessaires pour remédier aux fausses interprétations qu'on pourroit donner & qu'on avoit donné en effet à certains paragraphes du Livre.

Si ma Santé & d'autres occupations me l'avoient permis, j'aurois perfectionné davantage mon travail en essayant d'appliquer mes principes psychologiques à d'autres Parties de l'Econnomie de notre Etre. J'avois déja tenté de l'exécuter, mais très-en racourci, dans cet Essai d'application des Principes de l'Ouvrage, *que j'avois placé au devant de la Palingénésie. Cet Ecrit quoique très-court, suffit néanmoins pour faire juger de ce que j'aurois souhaité de pouvoir exécuter plus en grand.* L'Analyse abrégée *qui le précede est encore une autre sorte de Supplément à l'*Essai analytique.

Le 16 d'Août 1782.



A SA MAJESTÉ

FRÉDÉRIC V,

ROI DE DANNEMARC, DE NORVEGE, DES VANDALES ET DES GOTHS; DUC DE SLESVIC, HOLSTEIN, STORMARIE ET DES DITHMARSES; COMTE D'OLDENBOURG ET DELMENHORST, &c. &c. &c.

SIRE!

En plaçant le Nom Auguste de VOTRE MAJESTÉ *à la tête de ce Livre, je n'ai point dessein de le parer aux yeux du Public d'une protection également respectable & glorieuse. Les vérités philosophiques ne veulent point d'autre protection qu'elles-mêmes, & si cet Ouvrage en renferme qui n'aient pas encore été apperçues ou assez développées, c'est d'elles seules que je puis es-*

pérer d'obtenir l'approbation des Sages. Mais des motifs plus nobles & plus pressans me sollicitent à rendre à VOTRE MAJESTÉ *un hommage aussi libre que sincere; ce sont les sentimens profonds de vénération & de reconnoissance que m'inspirent* SES *vertus, & les marques réitérées de bonté & d'estime dont* ELLE *a daigné m'honorer. Je* LA *prie de me permettre de compter entre ces précieux témoignages de* SA *bienveillance royale l'intérêt qu'*ELLE *a bien voulu prendre à la publication de cet Essai & qui l'a portée à déployer en sa faveur cette libéralité qui* LUI *est naturelle.*

Protecteur éclairé des Lettres, VOUS *ne* VOUS *bornez point,* SIRE, *à les faire fleurir dans ce Royaume fortuné dont* VOUS *êtes les délices;* VOUS VOUS *plaisez encore à les encourager dans des Climats éloignés, &* VOUS *voulez que tous ceux*

qui travaillent à l'inſtruction du Genre-humain, en concourant à VOS *vues, participent à* VOS *bienfaits. J'oſe mêler ma foible voix à la multitude de celles qui applaudiſſent à un Regne caractériſé par les traits les plus touchans. Les Louanges d'un bon Roi ſont bienſéantes dans la bouche d'un Républicain qui ſait admirer dans le Souverain abſolu d'une Monarchie un Pere tendre, toujours occupé du bonheur de ſes Peuples, & qui met ſa gloire à bien mériter de ſon Siecle & des Siecles futurs. Ce Républicain envieroit le ſort de l'heureux Danois, ſi un Citoyen de Geneve pouvoit envier quelque choſe; mais il a un cœur fait pour ſentir, & il contemple avec joie la proſpérité conſtante dont le Dannemarc jouit ſous le Gouvernement paternel de ſon nouveau* TITUS. *Il voit les Sciences & les Arts, Enfans de la Paix, naître, croître & fleurir à l'ombre du*

Trône ſur lequel FRE'DE'RIC LE BIENFAISANT *eſt aſſis ; & plein des ſentimens que tout Ami des Hommes nourrit dans ſon cœur, il joint ſes vœux ardens à ceux des Peuples & de l'Europe Proteſtante pour la conſervation d'un* ROI *dont les jours ſont conſacrés à la Paix, à l'Humanité, à la Religion, &* QUI *a pour maxime que regner c'eſt faire des heureux.*

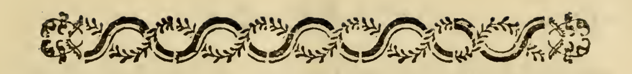
Je ſuis avec une profonde vénération,

SIRE !

DE VOTRE MAJESTÉ

A Geneve le 3. de Juin 1760.

le très-humble, très-obéiſſant & très-obligé Serviteur
BONNET.



PRÉFACE

J'ai consacré à l'Etude de l'Histoire naturelle les premieres années de ma Raison ; je consacre celles de sa maturité à une étude plus importante, à celle de notre Etre. J'ai entrepris d'étudier l'Homme, comme j'ai étudié les Insectes & les Plantes. L'Esprit d'observation n'est point borné à un seul Genre : il est l'Esprit universel des Sciences & des Arts. C'est toujours des idées sensibles que nous déduisons les notions les plus abstraites, & les idées sensibles représentent des objets sensibles. C'est donc en observant que nous parvenons à généraliser. La vue étendue & distincte des rapports constitue le Génie. Et comme les rapports dérivent des déterminations propres aux différens Etres, le Génie considere ces déterminations & voit ce qui résulte de leur ensemble. Le Génie n'est donc que l'attention appliquée aux idées générales, & l'attention n'est elle-même que l'Esprit d'obser-

vation. Ainſi la Phyſique eſt, en quelque ſorte, la Mere de la Métaphſique, & l'Art d'obſerver eſt l'Art du Métaphyſicien, comme il eſt celui du Phyſicien.

Je ſuis plein de reſpect pour les grands Hommes qui m'ont précédé dans cette carriere difficile. J'admire leurs Ecrits immortels, mais en les admirant, je ne puis que regretter qu'ils ne ſe ſoient pas occupés davantage de la méchanique de nos idées. Ils ſemblent s'être plus attachés à les conſidérer dans l'Ame elle-même, que dans l'Inſtrument qui ſert à leur formation, à leur rappel & à leur enchaînement. J'ai cru devoir choiſir une autre route & qui fût plus analogue à la marche de l'Obſervateur de la Nature. Tous les Philoſophes conviennent aujourd'hui que nos idées tirent leur origine des Sens : j'ai donc dirigé mon attention de ce côté là. J'ai étudié ce qui ſe paſſe dans l'organe, lorſqu'il tranſmet à l'Ame l'impreſſion des Objets. J'ai tâché de découvrir les rapports qui lient les fibres ſenſibles, & les réſultats de ces rapports. La Pſychologie a, comme la

Physique, deux Parties principales subordonnées l'une à l'autre ; la Partie historique, & la Partie systématique. La premiere renferme l'exposition des faits ; la seconde, leur explication. Quand l'explication naît des faits mêmes ; quand elle est le résultat naturel de leur examen & des comparaisons que nous établissons entr'eux, elle a toute la probabilité que nous pouvons raisonnablement desirer dans une Matiere où nous ne saurions atteindre à la certitude.

Telle est donc la marche que j'ai suivie dans cet Ouvrage : j'ai cherché des faits ; j'ai approfondi ces faits : je les ai rapprochés, combinés, comparés, & je me suis rendu attentif aux conséquences qui m'ont paru en découler le plus immédiatement. Ce sont ces conséquences qui ont donné naissance aux principes à la lueur desquels j'ai tenté de pénétrer dans le labyrinte ténébreux de notre Etre.

Mais, pour arriver à des principes qui puissent étendre un peu nos connoissances sur les

opérations de notre Ame, je ne connois qu'une méthode, & cette méthode eſt l'analyſe. J'ai donc eſſayé de l'appliquer à mon ſujet; & ſi je n'ai pas été auſſi heureux dans cette application que je le deſirerois, j'aurai au moins l'avantage d'en avoir bien compris toute l'utilité & d'avoir indiqué quelques moyens de l'étendre & de la perfectionner.

Je ne le dis point pour relever le prix de mon Analyſe : pourrois-je m'en diſſimuler les imperfections! cette route eſt pénible, laborieuſe, hériſſée d'épines. Il faut ſe roidir ſans ceſſe contre les obſtacles qu'on y rencontre à chaque pas. A peine a-t-on entrepris de réſoudre une difficulté qu'il s'en préſente une nouvelle. Il faut anatomiſer chaque fait, le décompoſer juſques dans ſes plus petites parties, & examiner ſéparément toutes ces parties. Il faut chercher les rapports qui lient ces choſes entr'elles & aux choſes analogues, & trouver des réſultats qui puiſſent devenir des principes. En un mot; il faut ici analyſer tout; car dans ce Pays peu connu, l'on ne ſait où les ſen-

tiers qu'on rencontre vont aboutir : on eſt donc obligé, pour ne pas s'égarer, de les étudier tous. Si j'avois entrevû dès l'entrée toutes les difficultés, je penſe que la plume me ſeroit tombée des mains. Heureuſement elles ne ſe ſont montrées à moi que ſucceſſivement; & je tenois déja la plupart de mes principes, lorſque celles que j'avois le plus à redouter ſe ſont offertes à ma méditation. J'en ai été ainſi moins effrayé, & il m'eſt reſté aſſez de courage pour oſer, à l'aide de ces principes, entreprendre de les ſurmonter. Ce ſont, ſans doute, ces difficultés qui ont détourné de cette route épineuſe tant d'Auteurs d'ailleurs très-eſtimables. Ils ont préféré la méthode d'inſtruction à celle d'invention; mais, dans une Matiere où l'on connoît ſi peu de vérités, il eſt raiſonnable de chercher à en groſſir le nombre, s'il eſt poſſible; & l'on ne peut eſpérer d'y réuſſir que par la méthode d'invention. Quelques Auteurs cependant ont ſenti le beſoin d'analyſer, & ont entrepris de le faire. Je dois m'abſtenir de comparer mon travail au leur & de prononcer ſur la maniere dont ils ont rempli leur ob-

jet. C'eſt au Public éclairé & impartial qu'il appartient de faire cette comparaiſon & de juger.

Je l'ai dit en pluſieurs endroits de cette Analyſe; je ne le répéterai jamais aſſez à mon gré : je n'ai point la ſotte préſomption de penſer que j'aie atteint le vrai. L'Oeuvre du Tout Puissant m'eſt inconnue : mais je n'ai pas ſoupçonné que ce fût être téméraire, que d'oſer l'obſerver. J'ai expoſé avec candeur ce que j'ai cru appercevoir; & je ne me flatte pas même d'avoir toujours ſaiſi le vraiſemblable. Je n'ai eu d'autre Guide dans mes méditations que les principes que je m'étois faits à moi-même. J'ai eſſayé de les développer, d'en ſuivre l'enchaînement & de les appliquer à la ſolution des diverſes queſtions que m'offroit l'Economie de notre Etre. Plus d'une fois, je l'avoue, j'ai été étonné de la ſimplicité & de la fécondité de ces principes. Ils me paroiſſoient acquérir un nouveau degré de probabilité à meſure que je les appliquois à de nouveaux cas. Mais, cette ſorte de probabilité ne m'a pas ſéduit, & n'a point di-

minué la juſte défiance que m'inſpiroit la nature de mon travail & le ſentiment profond de la foibleſſe de mes lumieres & de mes talens. Cet aveu eſt ſincere ; quelques efforts que j'aie fait pour approfondir la méchanique de nos Facultés, je n'aurai pas pouſſé encore l'analyſe aſſez loin : j'aurai été peu exact ſur pluſieurs points, peut-être très-eſſentiels : j'aurai commis bien des erreurs, & ces erreurs je n'aurai pû les reconnoître. Des Génies plus éclairés & plus profonds que je ne le ſuis les découvriront, & la difficulté du ſujet me fera trouver grace auprès d'eux. J'ai lieu de penſer qu'elles auront plus affecté les principes que les réſultats. Pour peu qu'on ait de juſteſſe dans l'Eſprit, on tire aſſez bien des conſéquences ; mais, pour ne poſer dans un ſujet hypothétique que les principes les plus probables, il faut une grande ſagacité & un diſcernement très-ſûr. Je ne connois aucun Auteur qui ait ſuivi la même marche que moi : cependant ſi des idées que je crois m'être propres, ne l'étoient point, je renoncerois ſans peine à l'honneur de l'invention ; ſi néanmoins c'étoit inventer que d'appercevoir des

choſes aſſez ſimples & à la portée de preſque tous les Hommes qui penſent. En Pſychologie, les ſentiers qui menent au vrai ou au vraiſemblable ne ſont pas nombreux; il eſt facile que deux Auteurs s'y rencontrent comme par haſard, & ſans que l'un ait ſuivi les traces de l'autre.

L'OBJET de la Pſychologie eſt nous-mêmes; c'eſt donc en nous-mêmes qu'il faut l'étudier. Tout Homme capable de méditer un peu profondément ſur ce qui ſe paſſe au dedans de lui, peut découvrir des choſes qu'il chercheroit vainement dans les Livres. S'il eſt ici peu d'Auteurs vraiment originaux, c'eſt qu'il eſt bien plus aiſé d'étudier les Productions du Cerveau d'autrui, que ſon propre Cerveau. L'Eſprit ſemble plus fait pour regarder hors de lui qu'au dedans de lui. Comme il eſt naturellement très-actif, il eſt naturellement très-impatient. Il ne peut ſe concentrer long-tems dans le même Objet. Il veut voir beaucoup, promptement & ſans peine. Une diſſection lui répugne; une analyſe l'épouvante. Faut-il s'étonner après cela que les Ouvrages de méditation

ſoient aſſez rares & que les Compilations ſoient en ſi grand nombre? Combien de Compilateurs de PLATON & d'ARISTOTE avant qu'on ait vû paroître un LOCKE & un MALEBRANCHE! & combien de Compilateurs de LOCKE, pour un s'GRAVESANDE! Les Ouvrages de méditation ont un caractere particulier, & auquel il eſt facile de les reconnoître : ils brillent de leur propre lumiere. Comme ils ne reſſemblent qu'à eux ſeuls, ils intéreſſent déja par leur originalité même. L'air d'invention, de liberté & de vie qui les caractériſe, fixe ſur eux tous les regards. On eſt ſurpris de n'y pas retrouver ce que l'on a vu preſque par-tout, d'y découvrir de nouvelles ſources de vérités, & plus encore de ſentir qu'on y apprend à penſer. C'eſt un nouveau ſens qui ſe développe chez le Lecteur & qu'il eſt tout étonné d'acquérir. Mais les Ouvrages de ce genre ont auſſi leurs défauts : les Auteurs qui travaillent uniquement de méditation ſont trop dépendans de leurs propres idées ; ils en ſont quelquefois maîtriſés, Quand ils errent, ils errent profondément

parce que c'eſt toujours en conſéquence des principes qu'ils ont cru découvrir ; ils ne peuvent guere ſe redreſſer eux-mêmes, parce qu'on eſt ordinairement fort attaché aux idées qu'on juge à ſoi. D'un autre côté, quand ces Auteurs ont le bonheur de partir de principes certains ou du moins très-probables, ils ſavent en tirer une multitude de conſéquences juſtes, qui devenant à leur tour de nouveaux principes étendent les bornes de nos connoiſſances. Tout cela forme une chaîne dont les chaînons ſont ſi étroitement unis, que pour parvenir à détruire la chaîne il faudroit prouver la fauſſeté des premiers principes.

On voit par ce que je viens de dire ſur les Ouvrages de méditation, que j'en connois les avantages & les inconvéniens. A préſent que cet Eſſai eſt ſur le point de paroître, les inconvéniens me frappent plus que les avantages. Ce genre n'a pourtant pas été abſolument de mon choix. La ſolitude porte naturellement à la méditation : celle où j'ai, en quelque ſorte, vécu juſqu'ici, jointe aux triſtes circonſtances qui

l'ont

l'ont accompagnée depuis quelques années & qui l'accompagnent encore, m'ont fait chercher dans les ressources de l'Esprit une distraction, que l'état de mon Ame me rendoit nécessaire. Mon Cerveau est devenu pour moi une retraite, où j'ai goûté des plaisirs qui ont charmé mes afflictions.

Mon Livre a un défaut que je n'ai pu éviter; je souhaiterois qu'il n'en eût pas de plus essentiels; il demande à être étudié. On sait en général ce qu'est une analyse : on imagine assez ce que doit être une analyse de l'Ame. Je ne dirai pas que j'ai tâché d'enchaîner les unes aux autres toutes les propositions : je serai plus exact en disant qu'elles se sont enchaînées d'elles-mêmes les unes aux autres. Je n'ai donc fait que suivre le fil analytique que j'avois sous les yeux. Si j'avois connu un Auteur qui s'en fût déja saisi, je l'aurois consulté & je me serois fait un devoir de lui rendre justice : les commodités du plagiat me sont inconnues; mais j'ai souvent goûté le plaisir attaché à la reconnoissance. J'ai regretté mille fois que des Génies heureux, nés pour tout appro-

fondir & pour éclairer leur Siecle, n'eussent pas été conduits à suivre le même fil : ils auroient parcouru en entier une carriere où je n'ai fait que quelques pas en me traînant d'une vérité à une autre. J'ai divisé mon Livre en paragraphes; je les ai numérotés, & j'y ai pratiqué de fréquens renvois. Si l'on veut tenir fortement la chaîne, l'on consultera ces renvois. J'ai une raison particuliere de souhaiter qu'on en use ainsi; ce n'en est pas une d'espérer qu'on m'accordera cette grace. Trop souvent il arrive que l'on juge de tout un Livre par quelques propositions prises au hasard; encore est-ce beaucoup quand le hasard seul se mêle de ce choix; & l'on se hâte ainsi de condamner des principes dont on ne s'est pas donné la peine de saisir les rapports aux faits. Je suis plus qu'aucun Auteur dans le cas de craindre les malheureux effets de cette précipitation. J'ai traité des matieres délicates qui touchent à une infinité de choses dont plusieurs sont respectables. A l'égard de celles-ci, j'ose assurer qu'on ne trouvera rien dans tout cet Ouvrage qui puisse leur donner la moindre atteinte. A l'égard des autres, l'ana-

lyſe m'a quelquefois conduit à m'éloigner des opinions reçues, & s'il m'eſt arrivé de les choquer, ç'a été aſſurément ſans intention de choquer ceux qui les adoptent. J'ai deſiré ſincérement de m'éclairer; mais j'avoue que j'ai voulu voir par moi-même. J'ai donc conſulté la Nature : elle ne demande qu'à être interrogée; je l'ai interrogée à la maniere du Phyſicien. Je n'ai pas été chercher mes principes; ils me ſont venus chercher; & l'obſervation ſeule m'a montré les conſéquences. Je l'ai dit; je puis m'être trompé : en étudiant mes principes, on découvrira la ſource de mes erreurs, & cela même en préviendra de nouvelles & tournera au profit du vrai. Démontrer une erreur, c'eſt plus que découvrir une vérité; car on peut ignorer beaucoup, mais le peu que l'on ſait il faut au moins le ſavoir bien. Si l'on tire de mes principes des conſéquences odieuſes; elles ne m'appartiendront pas : il eſt trop aiſé d'extraire des poiſons; il ne l'eſt pas aſſez de trouver les antidotes. Je ne crains point qu'on veuille intéreſſer la RELIGION dans une recherche purement philoſophique. Ceux qui

aiment la RELIGION la respectent; & seroit-ce la respecter que de la mêler à des choses qui ne sont point ELLE? Quels que soient nos systêmes sur l'Ame, la Morale Chrétienne sera toujours la route du bonheur; il restera toujours à l'Homme un Entendement pour connoître cette route & une Volonté pour la suivre; les Dogmes qui appuient cette Morale n'en reposeront pas moins sur des faits dont la certitude est au-dessus des efforts de l'Incrédulité. Au reste, je puis répondre de la pureté de mes intentions; les Esprits bien faits qui ne peuvent lire mon cœur, liront au moins mon Livre.

JE prie qu'on ne juge pas de la difficulté d'entendre mon Analyse par celle que j'ai eue à l'exécuter. Je me flatte qu'un Lecteur un peu attentif la saisira facilement d'un bout à l'autre. Peut-être ne suis-je pas moi-même juge de ceci, parce que je suis trop familiarisé avec les abstractions, & qu'un Auteur doit savoir son Livre, & plus que son Livre. Je dirai bien cependant, que je n'ai rien négligé pour donner à mes idées le plus grand degré de clarté. Je n'ai sup-

primé aucun milieu néceſſaire : j'ai tâché d'être auſſi clair & auſſi précis que la nature de chaque ſujet pouvoit le comporter. Je n'ai pas cherché à ſoulager l'attention par des ornemens : le véritable ornement d'une Analyſe conſiſte dans la vérité, la netteté & l'enchaînement des idées. Un deſſin d'Anatomie n'eſt pas un tableau. Je ne ſuis pas tout à fait dépourvu d'Imagination : j'ai cru que les Amateurs du vrai me ſauroient bon gré de l'avoir tenue captive dans une recherche où l'Entendement ſeul devoit agir.

J'AI mis dans mon Livre beaucoup de Phyſique & aſſez peu de Métaphyſique : mais, en vérité, que pouvois-je dire de l'Ame conſidérée en elle-même ? nous la connoiſſons ſi peu ! L'Homme eſt un Etre *mixte*; il n'a des idées que par l'intervention des Sens, & ſes notions les plus abſtraites dérivent encore des Sens. C'eſt ſur ſon Corps & par ſon Corps que l'Ame agit. Il faut donc toujours en revenir au phyſique comme à la premiere origine de tout ce que l'Ame éprouve. Nous ne ſavons pas

plus ce qu'eſt une idée dans l'Ame, que nous ne ſavons ce qu'eſt l'Ame elle-même : mais, nous ſavons que les idées ſont attachées au jeu de certaines fibres : nous pouvons donc raiſonner ſur ces fibres, parce que nous voyons des fibres : nous pouvons étudier un peu leurs mouvemens, les réſultats de leurs mouvemens & les liaiſons qu'elles ont entr'elles. C'eſt ce que j'ai eſſayé de faire dans cet Ouvrage. Je ne l'ai pas intitulé *Analyſe* : il n'en eſt point une, & ce n'étoit point à moi qu'il appartenoit d'en donner une. Je l'ai intitulé *Eſſai analytique*, & ſi j'avois connu un titre qui annonçât moins encore, je l'aurois préféré.

Ceci me conduit à une réflexion que l'on oppoſe ſans ceſſe à toutes les recherches qui ont pour objet l'Économie de notre Etre. Nous ne connoiſſons point, dit-on, les deux Subſtances de l'union deſquelles l'Homme eſt formé ; nous ignorons, & nous ignorerons toujours le ſecret de cette union ; nous ne ſaurons jamais comment le mouvement d'une fibre produit une idée, & comment à l'occaſion d'une idée il s'excite un mouvement

dans une fibre : de-là, l'on conclut auſſi-tôt, qu'il eſt bien inutile de chercher à pénétrer la méchanique des opérations de notre Ame. Je doute que ceux qui inſiſtent le plus ſur cette réflexion ſe ſoient donné la peine de l'approfondir. Nous ne connoiſſons point, il eſt vrai, l'eſſence réelle des Subſtances : nous ſavons tout auſſi peu ce qui fait que la matiere eſt étendue & ſolide, que nous ſavons ce qui fait que l'Ame penſe & agit. Mais, parce que nous ne connoiſſons point l'eſſence réelle des Subſtances, s'enſuit-il que nous ne connoiſſons rien du tout des Subſtances ? parce que nous ignorons ce qui produit en nous l'idée de l'étendue ſolide, s'enſuit-il que nous ne puiſſions rien affirmer du tout de la Matiere ? Les Subſtances ne nous ſont connues que dans leurs rapports à nos Facultés : des Etres doués de Facultés différentes, les voient ſous d'autres rapports. Mais tous les rapports ſous leſquels les Subſtances ſe montrent aux différens Etres, ſont très-réels, parce qu'ils découlent de l'eſſence même des Subſtances, combinée avec celle des Etres qui les apperçoivent. Il m'eſt très-indifférent qu'il y ait

quelque part dans l'Univers un Etre qui voie la Matiere tout autrement que je ne la vois: il me suffit que ce que j'en vois soit clair, immuable & très-distinct de l'idée sous laquelle la Substance pensante s'offre à moi. Je n'affirmerai pas que les attributs par lesquels la Matiere m'est connue, soient, en effet ce qu'ils me paroissent être. C'est mon Ame qui les apperçoit : ils ont donc du rapport avec la maniere dont mon Ame apperçoit : ils peuvent donc n'être pas précisément ce qu'ils me paroissent être. Mais, assurément ce qu'ils me paroissent être résulte nécessairement de ce qu'ils sont en eux-mêmes & de ce que je suis par rapport à eux. Comme donc je puis affirmer du cercle l'égalité de ses rayons, je puis affirmer de la Matiere qu'elle est étendue & solide, ou pour parler plus exactement, qu'il est hors de moi quelque chose qui me donne l'idée de l'étendue solide. Les attributs à moi connus de la Matiere sont donc des effets; j'observe ces effets & j'en ignore les causes. Il peut y avoir bien d'autres effets dont je ne soupçonne pas le moins du monde l'existence; un Aveugle soupçonne-t-il l'u-

ſage d'un priſme ? mais je ſuis au moins très-aſſuré que ces effets qui me ſont inconnus ne ſont point oppoſés à ceux que je connois. Si donc j'apperçois au dedans de moi des choſes qui renferment une oppoſition évidente avec les attributs que je connois à la Matiere, je puis affirmer ſans riſquer de me tromper, que ces choſes ne découlent point de quelqu'autre attribut ſecret & qu'elles ſont des effets d'une Cauſe très-diſtincte de la Matiere. Ainſi, ces Facultés que je reconnois m'appartenir, parce que je les exerce à chaque inſtant & que j'ai une conſcience claire de mes propres perceptions ; ces Facultés, dis-je, l'Entendement, la Volonté, la Liberté, ſont des attributs d'un Sujet qui ne m'eſt pas mieux connu que la Matiere. Ce ſont donc encore des effets dont j'ignore la Cauſe. L'ignorance de la Cauſe me porteroit-elle à révoquer en doute l'exiſtence des effets ? mettrois-je en queſtion ſi j'ai un Entendement, une Volonté, une Liberté, uniquement par la raiſon que je ne connois pas le Sujet où ces Facultés réſident ? Ce ſeroit douter de ma propre exiſtence. Je puis donc raiſonner

très-jufte fur les Facultés de mon Ame, & ignorer profondément l'effence de mon Ame. Je puis diftinguer auffi clairement ces Facultés les unes des autres, que je diftingue les unes des autres les propriétés de la Matiere. Je ne confondrai pas plus la Volonté avec la Liberté, que je ne confonds la mobilité avec la force d'inertie. Je puis encore définir les Facultés de mon Ame, étudier leurs liaifons, leur développement, leurs opérations, la maniere de les diriger; & tirer de tout cela des conféquences d'autant plus fûres, que j'aurai mieux obfervé les faits & que je m'en ferai moins écarté. En un mot, la Science de l'Ame comme celle des Corps, repofe également fur l'obfervation & l'expérience.

Mais, l'obfervation & l'expérience ont pour objet la Nature : nos abftractions ne font pas la Nature : elles n'ont de réalité que dans notre Entendement. Il n'exifte point de Matiere en général; mais il exifte une infinité de Corps particuliers, dans lefquels nous remarquons des déterminations communes & des déterminations propres. Nous déduifons de celles-là,

par la réflexion, la notion des attributs eſſentiels des Corps, & nous donnons à la collection de ces attributs le nom de *Matiere.* Les Corps particuliers ſont ainſi des modifications infiniment variées de la Matiere. Entre ces modifications l'organiſation tient le premier rang. Nous n'y conſidérons plus ſimplement les attributs eſſentiels de la Subſtance matérielle; nous y conſidérons ſur-tout les déterminations particulieres qu'y reçoivent ces attributs, d'où réſultent des rapports plus ou moins ſenſibles à une fin commune. Plus nous découvrons d'unité & de variété dans ces rapports, & d'utilité dans la fin, plus l'organiſation nous paroît parfaite. Nous trouvons ces conditions réunies au plus haut degré dans celle de cette Portion de Matiere qui eſt nous-mêmes. Nous tenons par cinq de ces Points à la Nature entiere. Plus nous étudions ces Points, & plus nous y appercevons de rapports, & dans ces rapports de convergence vers une fin commune. Cette fin eſt de nous tranſmettre les Impreſſions de tout ce qui nous environne. La Raiſon méconnoîtroit-elle les

rapports qui lient les humeurs de l'Oeil aux propriétés de la lumiere, la lame ſpirale de l'Oreille, à celles du ſon? La lumiere & le ſon ſe meuvent avec rapidité : les odeurs & les ſaveurs ſont auſſi douées d'un certain mouvement : l'air s'applique à la ſurface de notre peau; nous appliquons nos doigts à celle des Corps : les Objets ou les corpuſcules qui en émanent agiſſent donc ſur les Sens par impulſion; car ils leur communiquent de ce même mouvement dont ils ſont doués. Ce mouvement ne ſe termine pas à la partie de l'organe qui le reçoit immédiatement : ſa ſtructure eſt telle, qu'il ſe propage juſqu'au Cerveau. C'eſt là que tous les Sens vont rayonner. Mais tout le Cerveau ne participe pas à ces mouvemens : l'Anatomie tente de nous découvrir quelle eſt la partie de ce Viſcere qui les reçoit & où ils paroiſſent ſe terminer. Cette partie ſeroit donc le Siege immédiat du Sentiment, le Centre de toutes les impreſſions ſenſibles. Ce Centre n'eſt pas un point où ces impreſſions aillent ſe confondre : nous avons le ſentiment diſtinct de pluſieurs impreſſions ſimul-

tanées, & ce ſentiment eſt toujours un & ſimple. Comment concilier la ſimplicité & la clarté de ce ſentiment avec l'étendue & avec la mobilité ? Ces deux Objets que je vois diſtinctement agiſſent ſur deux points différens de mon *Senſorium*; le point qui reçoit l'action de l'un, n'eſt pas le point qui reçoit l'action de l'autre; car les parties de l'étendue ſont diſtinctes les unes des autres : l'étendue ne peut donc avoir le ſentiment un & ſimple de deux choſes diſtinctes. Je compare ces deux Objets, & de cette comparaiſon il naît en moi une troiſieme perception encore diſtincte des deux autres : c'eſt donc un troiſieme point de mon *Senſorium* qui eſt affecté; & j'ai de même le ſentiment un & ſimple de ces trois impreſſions ſimultanées. L'étendue matérielle ne compare donc pas; car le point où tomberoit la comparaiſon ſeroit toujours très diſtinct de ceux que les Objets comparés affecteroient. Il ne pourroit donc en réſulter un ſentiment unique, un *Moi*. Mais, les Objets n'agiſſent ſur l'organe que par impulſion : deux Objets qui l'affectent à la fois, y excitent donc à la fois deux im-

pulſions diſtinctes. Un Corps qui reçoit à la fois deux mouvemens différens ſe prête à l'impreſſion de tous deux, & prend un mouvement compoſé, qui eſt ainſi le produit des deux impulſions, ſans être ni l'une ni l'autre de ces impulſions en particulier. Le ſentiment clair de ces deux impreſſions ne peut donc réſulter de ce mouvement. Le ſentiment du *Moi* ne réſide donc pas dans la Subſtance matérielle.

C'EST ainſi que nous ſommes conduits à admettre qu'il eſt en nous quelque choſe qui n'eſt pas Matiere, & à qui appartiennent le Sentiment & la Penſée. Nous nommons cette choſe une *Ame*, & nous diſons que l'Ame eſt une Subſtance immatérielle, pour déſigner l'oppoſition que nous remarquons entre ſes Facultés & les propriétés de la ſubſtance matérielle. Ces deux Subſtances ne nous offrent rien de commun; & pourtant elles ſont unies, & l'*Homme* réſulte de leur union. Nous devons renoncer à pénétrer ce myſtere : l'Ame ne peut ſe connoître elle-même; elle ne connoît que par le miniſtere des Sens; & comment des Sens ma-

tériels lui donneroient-ils la perception d'elle-même ? Elle ne connoît pas plus la Matiere, qu'elle ne ſe connoît elle-même : elle ne la voit qu'à travers un milieu ; elle n'en juge que dans le rapport à ſes Sens. Nous n'appercevons donc des deux côtés que des effets, des réſultats ; & les Principes, le comment, reſtent enveloppés dans une nuit profonde. Mais, parce que nous ignorons ce ſecret du CRÉATEUR faudra-t-il que nous renoncions abſolument à toute recherche ſur l'Économie de notre Etre ? Seroit-on bien fondé à dire à un Phyſicien que c'eſt inutilement qu'il s'occupe de la végétation des Plantes ; parce qu'il ne connoît pas les premiers élémens dont les Plantes ſont compoſées ? J'ai montré qu'il eſt dans l'Économie de notre Etre bien des choſes que nous connoiſſons avec certitude. Ces choſes elles-mêmes & leurs réſultats immédiats peuvent nous fournir des principes propres à nous diriger dans nos recherches. Si donc j'ignore comment le mouvement de certaines fibres de mon Cerveau produit dans mon Ame des idées, je ſais au moins très-bien que je n'ai des idées,

qu'en conféquence des mouvemens qui s'excitent dans certaines fibres de mon Cerveau. Je raifonne donc fur ces fibres & fur leurs mouvemens : je les regarde comme des fignes naturels des idées ; j'étudie ces fignes & les réfultats de leurs combinaifons poffibles. Si j'ai bien analyfé cela, j'en pourrai légitimement déduire l'ordre de la génération des idées dans mon Ame : car dès qu'il eft prouvé que les idées font attachées aux mouvemens des fibres fenfibles, l'efpece de ces fibres, l'ordre dans lequel elles font ébranlées, les rapports, les liaifons que nous pouvons concevoir entr'elles, les effets phyfiques que l'action plus ou moins répétée des Objets peut y opérer, me donneront l'origine de tout ce que mon Ame éprouve. D'un autre côté, mon Ame agit ; elle a des defirs, & les defirs font des actes de l'Ame. Je puis donc la regarder comme une *Force* qui s'applique à un fujet. Ce fujet ne peut être autre chofe que les fibres fenfibles ; puifque d'une certaine volonté, d'un certain defir réfulte une augmentation de mouvement dans certaines fibres. Je ne cherche donc pas à

pénétrer

pénétrer comment mon Ame agit; mes efforts feroient vains; mais, j'obferve ce qui doit réfulter de fon action fur les fibres fenfibles. Ainfi; quelque hypothefe qu'on embraffe fur l'Union de l'Ame & du Corps, les principes que j'aurai déduits immédiatement des faits fubfifteront : l'*Influence phyfique*, les *Caufes occafionnelles*, l'*Harpréétablie* les fuppoferont également. Cela eft bien évident de l'Influence phyfique. A l'égard des Caufes occafionnelles, les Loix de la Nature font, dans cette hypothefe, celles que la SAGESSE s'eft prefcrites : les mouvemens des fibres fenfibles rentrent donc dans le Syftême de ces Loix. Il en eft encore de même de l'Harmonie préétablie puifque dans cette hypothefe les mouvemens du Corps font exactement correfpondans aux idées de l'Ame, fans qu'il y ait pourtant aucun commerce entre les deux Subftances. Le Cerveau eft donc, fuivant cette hypothefe, une petite Machine dont le jeu repréfente avec précifion l'efpece, la fuite & les combinaifons des idées de l'Ame. Mais ces deux hypothefes font fimplement poffibles : j'ai donc pris le

parti de m'en tenir au fait ou à ce qui paroît l'être, je veux dire, à l'*Influence physique*. Quoique je n'entrevoie aucun rapport entre les deux Substances, je n'ai pas cru devoir décider qu'il n'y en ait point du tout: Il faudroit pour cela que je connusse les Sujets où résident les propriétés dont j'ai les idées. On ne regardera donc, si l'on veut, ce que j'ai exposé dans les cinq premiers Chapitres de mon Ouvrage, que comme les *data* des Géometres: l'analyse ne commence proprement qu'au Chapitre VI.

Il n'est pas indifférent de tâcher de connoître comment nous sommes faits. Les principes de l'éducation reposent tous sur cette connoissance; & le systême de ces principes constitue le grand Art d'éclairer, de diriger & de perfectionner l'Homme. Il s'agit de mettre en valeur toutes ses Facultés spirituelles & corporelles; il faut donc les connoître; pour les connoître, il faut étudier leur nature, leur dépendance réciproque; savoir comment l'exercice des unes détermine l'exercice des autres. On

ne peut se flatter d'acquérir cette connoissance que par une analyse très-approfondie de l'Homme. Ainsi, ce ne sont pas des principes de pure spéculation que ceux que j'ai entrepris d'exposer dans cet Ouvrage. Ils ont des applications pratiques qu'un Lecteur tant soit peu attentif découvrira facilement. J'en ai indiqué quelques-unes ; j'aurois pu m'étendre davantage en ce genre ; mais il ne faut pas épuiser tout. En montrant qu'il n'est aucune des Facultés de notre Ame qui ne soit *mixte*, je n'ai point dégradé l'Homme ; je l'ai laissé tel qu'il a plû au CRÉATEUR de le faire. Je ne sais par quelle idée de perfection l'on a transporté à l'Ame seule le plus de nos Facultés qu'on a pu. L'Homme, formé de deux Substances, n'étoit point appellé à la spiritualité pure ; & nous savons qu'il sera éternellement un Etre-mixte. Il importe donc fort peu à sa perfection que toutes ses Facultés soient mixtes : il n'en possede pas moins un Entendement & une Volonté ; il n'en est pas moins en son pouvoir de les cultiver & de parvenir par-là au bonheur. La vertu perdroit-elle de son prix aux

yeux du Philoſophe, dès qu'il ſeroit prouvé qu'elle tient en partie à certaines fibres du Cerveau? Je dis plus; & cet aveu ne me rendra pas ſuſpect de Matérialiſme; quand l'Homme tout entier ne ſeroit que Matiere, il n'en ſeroit pas moins parfait ni moins appellé à l'immortalité. La VOLONTÉ qui a créé l'Univers matériel, cette Machine ſi compoſée, ne pourroit-ELLE le conſerver? Ce n'eſt point parce que je crois l'Ame un Etre plus excellent que la Matiere, que j'attribue une Ame à l'Homme: c'eſt uniquement parce que je ne puis attribuer à la Matiere tous les phénomenes de l'Homme.

A Geneve, le 15 d'Août 1759.

ESSAI

ESSAI ANALYTIQUE SUR LES FACULTÉS DE L'AME.



ESSAI ANALYTIQUE SUR LES FACULTÉS DE L'AME.

INTRODUCTION.

QUELLE est la nature de nos Facultés? quels en sont les progrès, les bornes respectives, la dépendance réciproque? Comment l'Homme passe-t-il de l'état d'Être capable de sentir, de vouloir, d'agir, à l'état d'Etre qui sent, pense, veut, agit? Que sont le Sentiment, la

Penſée, la Volonté, l'Action ? En un mot, qu'eſt-ce que l'Homme ? Ce ſujet intéreſſant eſt couvert de ténebres ſi épaiſſes qu'il ſeroit téméraire d'oſer ſe promettre de les diſſiper. Je ne veux donc qu'eſſayer ce que peut ici l'analyſe ; j'irai du connu à l'inconnu, du composé au ſimple. Je méditerai chaque ſujet avec toute l'application dont je ſuis capable ; je le décomposerai le plus qu'il me ſera poſſible, je l'anatomiſerai. Je tâcherai de réduire mes idées à leurs plus petits termes, & de les enchaîner tellement les unes aux autres que la chaîne ſoit par-tout continue. Je formerai des hypotheſes, & ces hypotheſes je ferai enſorte qu'elles repoſent ſur des faits, & qu'elles en ſoient comme les conſéquences naturelles. Je ne ſais point encore où ma mache me conduira : je la décrirai exactement. Je m'attends à rencontrer des précipices ; je m'arrêterai ſur leurs bords, & j'y placerai des ſignaux. Peut-être m'enfoncerai-je dans un Labyrinthe plus tortueux que celui de DÉDALE ; mais je ne craindrai point de m'y égarer ; parce que le fil dont j'aurai fait uſage, me ramenera facilement au point d'où je ſerai parti. Peut-être ne découvrirai-je point les vérités que je cherche : peut-être découvrirai-je des vérités que je ne cherche point : peut-être enfin ne ferai-je que rappeller dans un nou-

vel ordre des vérités que je ſais, & qui ont été traitées par divers Auteurs. Quoi qu'il en ſoit, je me rendrai attentif à tout ce qui s'offrira ſur ma route; rien n'eſt ici à négliger; les plus petits faits peuvent devenir féconds en conſéquences. Je vais voyager dans les Terres auſtrales du Monde métaphyſique; mais, plus fidele dans mes récits que la plupart des Voyageurs, je ne parlerai que de ce que j'aurai vu, & je dirai comment j'aurai vu: je veux qu'on puiſſe revoir après moi, aller plus loin que moi, & me redreſſer par-tout où je me ſerai trompé.



CHAPITRE PREMIER.

Réflexions générales & préliminaires sur la nature de l'Homme.

1. JE ſuppoſe que l'Homme eſt un compoſé de deux ſubſtances, l'une immatérielle, l'autre corporelle: on exprime cela en deux mots quand on dit que l'Homme eſt un *Etre mixte.*

2. En général, on eſt très - convaincu de l'exiſtence du Corps; on ne l'eſt pas ſi généralement de celle de l'Ame. La ſuppoſition que l'Ame exiſte n'eſt cependant pas gratuite: elle eſt fondée ſur l'oppoſition qui eſt entre la ſimplicité du ſentiment & la compoſition de la Matiere.

Ce *Moi* qui apperçoit, compare, raiſonne, &c. ce *Moi* qui a des notions d'étendue, de diviſion, de mouvement, &c. ce *Moi* qui ſe modifie de tant de manieres différentes, eſt toujours un, ſimple, indiviſible.

Je ne fais qu'effleurer cette preuve de la ſimplicité de l'Ame; on la trouvera plus appro-

ſondie dans un Ouvrage qui a paru depuis quelques années (*).

3. COMME je ſens que j'exiſte, parce que j'ai la conſcience de ma modification actuelle, je ſens pareillement que j'ai la volonté de mouvoir certaines parties de mon Corps, & que cette volonté s'exécute.

4. J'ADMETS donc que mon Ame eſt douée d'une *Activité* qui ſe modifie diverſement : j'entends par cette Activité la capacité qu'a mon Ame de produire en elle & hors d'elle ou ſur ſon Corps certains effets.

JE dis *en elle*, parce que n'appercevant aucun rapport entre un mouvement & une ſenſation, je ne puis placer dans le mouvement la cauſe immédiate ou efficiente de la ſenſation.

JE dis *hors d'elle* ou ſur ſon Corps, pour me conformer à cette déciſion du ſentiment intérieur qui me perſuade que je ſuis l'auteur immédiat de mes actions. Je n'examine point ici ſi cette déciſion du ſentiment eſt illuſoire : je

(*) *Eſſai de Pſychologie*, ou *Conſidérations ſur les Opérations de l'Ame*, &c. Chap. XXXV. *Princip. phil.* Part. VII, Chap. XV.

me renferme dans cette vérité inconteſtable, c'eſt qu'à un certain acte de ma volonté répond conſtamment un certain mouvement d'une ou de pluſieurs parties de mon Corps [*]. Je me regarde comme l'Auteur de ce mouvement, parce que j'ai la volonté de le produire, & qu'il n'eſt produit qu'en conſéquence de cette volonté.

5. Je ſuppoſe que le Corps agit ſur l'Ame, ou, ſi l'on aime mieux, qu'à l'occaſion des mouvemens que les Objets excitent dans les Sens, l'activité de l'Ame ſe déploie d'une certaine maniere, d'où naiſſent les ſenſations & les volitions.

6. J'admets donc l'*Union* de l'Ame & du Corps, & leur influence réciproque comme un *phénomene* dont j'étudie les Loix & dont je fais profeſſion d'ignorer profondément le comment. Je confeſſe ne connoître pas plus comment un mouvement eſt cauſe d'une idée, que je ne connois comment une idée eſt cauſe d'un mouvement. J'ignore auſſi parfaitement la nature de l'activité de mon Ame, que j'ignore la nature du mouvement. Je ſais tout auſſi peu ce qui fait

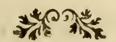
[*] †† Je montrerai ailleurs que cette déciſion du ſentiment intérieur n'eſt pas une pure illuſion.

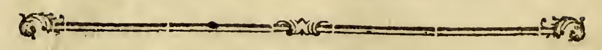
que la Cogitabilité eſt Cogitabilité, que je ſais ce qui fait que l'Etendue ſolide eſt Etendue ſolide.

7. TOUTES les Subſtances me ſont inconnues: j'obſerve des propriétés, des rapports; je vois certains changemens ſuivre conſtamment de certaines choſes, & je regarde ces choſes comme les *cauſes* de ces changemens. Je ſuis fait pour voir ainſi & non autrement.

8. JE parle des Corps comme exiſtans, parce que j'ai l'idée des Corps. Il m'importe fort peu que je me trompe, ou que je ne me trompe pas ſur cette exiſtence. Ce que je reconnois ici pour évident, c'eſt que l'idée que j'ai du Corps differe eſſentiellement de l'idée que j'ai de l'Ame [*].

[*] †† Je faiſois ici alluſion à l'ingénieux ſyſtême de l'*idéaliſme* du profond & pieux BERKELEY, que je n'entreprenois pas de combattre. Je n'avois pas entrepris non plus de combattre dans ma Préface les opinions de MALEBRANCHE & de LEIBNITZ ſur l'union de l'Ame & du Corps. De pareilles diſcuſſions n'entroient point dans le plan de mon travail, parce que ces différentes opinions lui étoient très-indifférentes, comme je l'ai aſſez fait ſentir dans cette Préface & ailleurs. Je ne voulois & ne devois raiſonner ici que ſur les faits.





CHAPITRE II.

Dessein de cet Ouvrage. L'Homme considéré sous l'idée d'une Statue *dont les* Sens *agiroient séparément ou successivement.*

9. L'Homme envisagé comme Etre *mixte* ou comme un composé de deux Substances (1, 2), offre donc des phénomenes qui appartiennent à deux Substances. Pour démêler la part qu'a chaque Substance à la production des phénomenes, il faut étudier les phénomenes : ils sont des faits. Est-il quelque science qui ne dépende point de l'étude des faits ?

10. Ne considérons point un Homme fait, placé au milieu d'une Campagne & environné de mille Objets divers : l'examen des opérations du Cerveau d'un tel Homme deviendroit pour nous infiniment trop compliqué. Allons par degrés ; simplifions : pouvons-nous trop simplifier dans un sujet si composé & si singuliérement composé ?

11. N'entreprenons pas même d'étudier les Enfans : ils sont encore trop difficiles à ob-

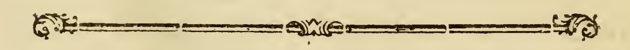
ſerver. A peine les Enfans ſont-ils nés, que leurs Sens s'ouvrent à la fois à un grand nombre d'impreſſions différentes. De-là, un enchaînement de mouvemens, une combinaiſon d'idées qu'il eſt impoſſible de ſuivre & de démêler.

12. RECOURONS donc à une fiction : elle ne ſera pas la Nature ; mais elle aura ſon fondement dans la Nature. Nous ſéparerons des choſes qui, dans l'état naturel, ſont réunies ; mais ce ſera pour tâcher de parvenir à les mieux connoître : nous les réunirons enſuite par degrés, & nous nous rapprocherons davantage de la Nature.

13. IMAGINONS un Homme dont tous les Sens ſont en bon état, mais qui n'a point encore commencé à en faire uſage. Suppoſons que nous avons le pouvoir de tenir les Sens de cet Homme enchaînés, ou de les mettre en liberté dans l'ordre, dans le tems & de la maniere qu'il nous plaira. Offrons ſucceſſivement à chaque Sens, & enſuite à différens Sens à la fois, les Objets propres à les affecter : voyons ce qui doit réſulter de ces impreſſions : ſuivons, pour ainſi dire, à l'œil le développement de l'Ame de cet Homme, ou plutôt faiſons-la développer à notre gré : cet Homme ſera une eſpece de *Statue*, & nous lui en donnerons le nom. La Philoſophie ſera la

Divinité qui animera cette Statue, & qui nous aidera à l'élever par degrés au rang d'*Etre pensant*.

Je consens qu'on ne regarde cet Ouvrage que comme un Roman philosophique : peut-on espérer que le tems viendra où l'on pourra substituer l'Histoire à ce Roman ?



CHAPITRE III.

Continuation du même sujet. Réflexions sur le Traité des Sensations *de M. l'Abbé de* CONDILLAC.

14. J'EN étois ici de cet Essai, & j'avois communiqué mes vues à quelques Amis, lorsqu'on m'a annoncé le *Traité des Sensations* de M. l'Abbé de CONDILLAC, & qu'on m'en a indiqué le plan. J'ai été agréablement surpris de la conformité de ce plan avec le mien, & je n'ai pu que m'applaudir beaucoup d'une semblable conformité. J'ai hésité cependant si je lirois le Livre avant que d'avoir achevé d'exécuter un projet sur lequel j'avois eu bien des occasions de méditer depuis quelque tems. Je voulois d'ailleurs

me donner le plaiſir de comparer ma marche avec celle de Mr. de CONDILLAC. Le rapport ou l'oppoſition qui ſe ſeroient trouvés dans nos idées, ſans nous être rien communiqué, euſſent, ſans doute, intéreſſé le Lecteur & contribué à l'éclairciſſement de la matiere.

CONSIDÉRANT enſuite que M. de CONDILLAC m'avoit prévenu, & qu'il étoit beaucoup plus capable que moi de porter la lumiere dans ces ténebres, j'ai laiſſé là mon Ouvrage, & je me ſuis mis à parcourir le *Traité des Senſations.*

15. CE Livre m'a paru plein de bonne Métaphyſique. L'Auteur y montre beaucoup de ſagacité, de netteté & de modeſtie; mais je n'ai pas tardé à m'appercevoir que nous différions beaucoup dans les idées & dans l'analyſe. En général, il m'a paru que l'Auteur n'analyſe pas aſſez: il va quelquefois par ſauts. Ses idées ne ſont pas ſi étroitement liées les unes aux autres, qu'il n'y ait entr'elles bien des vuides & de grands vuides. Souvent il paſſe à côté de queſtions très-importantes ſans y toucher: il ne ſemble pas même ſe douter de leur importance ou de l'influence qu'elles peuvent avoir ſur toute la marche de ſa Statue. Enfin, j'ai cru remarquer dans ſon Ouvrage diverſes inexactitudes que je pourrois

qualifier d'erreurs. J'ai pris la liberté de les relever dans les obſervations qui ſont la matiere de quelques-uns des Chapitres de mon Livre. Je les ai écrites à meſure que je liſois Mr. de CONDILLAC ; & ce ſont ces obſervations mêmes qui m'ont excité à reprendre le fil de mon Ouvrage que j'avois comme entierement abandonné. J'ai penſé que je le ferois meilleur en remontant plus haut que cet Auteur, & en ſuivant une route plus analytique que la ſienne.

16. ON préſumera, ſans doute, que j'ai dû être en général plus précis & plus exact que Mr. de CONDILLAC dans les ſujets oú il m'a précédé : j'ai pu, en effet, ne prendre à cet égard, que la ſubſtance des bonnes choſes que ſon Livre renferme, & éviter les mépriſes qui paroiſſent lui être échappées. Malgré cet avantage, je ſuis bien éloigné de penſer qu'il ne me ſoit échappé aucune inexactitude ſur les mêmes ſujets : je n'aurai pas même évité abſolument l'erreur : on me relevera donc comme j'ai relevé Mr. de CONDILLAC ; peut-être avec plus de fondement encore, & la vérité gagnera à tout cela. Elle eſt le but de mon travail, comme elle a été celui du travail de M. de CONDILLAC. Quand on ſe propoſe un ſemblable but, on a de la reconnoiſſance pour ceux qui nous ſont apper-

cevoir nos erreurs, ou qui nous montrent ce qui nous avoit échappé.

CHAPITRE IV.

Quelle idée on peut ſe former de la Statue avant qu'elle ait commencé à ſentir.

Notions générales ſur l'origine des idées.

17. L'EXPÉRIENCE démontre que la privation d'un Sens emporte avec elle la privation de toutes les idées attachées à l'exercice de ce Sens: la privation de tous les ſens, ou, ce qui revient au même, leur inaction abſolue emporteroit donc avec elle une privation totale d'idées.

18. JE ne m'arrêterai point ici à combattre l'opinion des idées *innées :* elle a été trop ſouvent & trop ſolidement réfutée.

JE ne m'arrêterai pas non plus à prouver que nos idées les plus abſtraites ont une origine corporelle : il ſuffira de dire que nous n'avons ces idées qu'à l'aide des ſignes qui les repréſentent ; & ces ſignes ſont figures, ſons, mouvemens, corps.

19. Toutes nos idées dérivent donc originairement des Sens; & notre Statue qui n'a point fait usage de ses Sens, n'a point d'idées. Je prends ici le mot d'*idées* dans le sens le plus étendu, pour toute maniere d'ètre de l'Ame, dont elle a la *conscience* ou le sentiment.

20. Mais, direz-vous, quelle notion se former d'une Ame sans idées? Je ne veux pas que vous cherchiez à vous en former aucune; parce que je ne veux pas que vous méconnoissiez les bornes qui ont été prescrites à l'Esprit humain. Vous définissez l'Ame une *Substance qui pense*: définissez-la plutôt une Substance *qui a la capacité de penser*. C'est cette capacité qui constitue en partie l'*essence* de l'Ame, & cette essence, vous n'ètes point faits pour la connoître. N'oubliez point que ce que nous appellons *essence* des choses, n'est que leur essence *nominale*: entendez par ces mots cet assemblage de propriétés, de qualités, que les Sens ou la Réflexion nous font découvrir dans les choses, & qui composent l'idée que nous nous formons des choses. Le principe ou la raison de ces propriétés constitue l'essence *réelle* du sujet, dont l'essence *nominale* n'est ainsi qu'un résultat.

21. Puis donc que nous n'avons des idées

que par les Sens, il s'enſuit que l'Ame n'agit que par l'intervention du Corps. Il eſt la premiere ſource de toutes les modifications de l'Ame : elle eſt tout ce que le Corps la fait être. Les conſéquences de ceci ſont innombrables.

22. Ainsi, nous n'avons aucune idée des opérations de l'Ame ſéparée du Corps; parce que toutes les opérations de l'Ame que nous connoiſſons s'exécutent par le moyen du Corps ou en dérivent originairement comme de leur principe.

L'Homme n'eſt pas une certaine Ame; il n'eſt pas un certain Corps; il eſt le réſultat de l'union d'une certaine Ame à un certain Corps.

23. L'Homme que nous imaginons & qui n'a point ſenti eſt donc une véritable *Statue*; mais une Statue organiſée, & dont la compoſition paſſe de beaucoup la portée de l'Intelligence humaine. Cette Machine incompréhenſible eſt appellée à ſentir, à penſer, & à exécuter un nombre preſqu'infini de mouvemens qui la mettront en commerce avec le Monde entier, & qui en feront une Partie plus ou moins conſidérable de ce grand Tout.

Représentez-vous cette Machine ſous l'i-

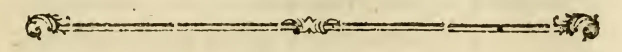
mage d'un Claveſſin, d'une Orgue ou de quelqu'autre Inſtrument ſemblable. Imaginez que la ſuite des airs qu'on peut exécuter ſur ces Inſtrumens exprime la ſuite des idées, des volontés, des déterminations, &c. Mais, au lieu que l'Orgue exécute indifféremment toutes ſortes d'airs, & qu'après l'exécution de chaque air, ſon état eſt le même qu'auparavant; concevez que la Machine qui eſt nous mêmes, conſerve une certaine tendance aux mouvemens qu'elle a une fois exécutés, précisément parce qu'elle les a exécutés. Telle eſt l'énergie ſinguliere de cette Machine admirable: tel eſt le grand principe qui décide ſouverainement de la perfection humaine.

La valeur phyſique & morale de notre Automate dépendra donc de ſa conſtitution originelle, & de la maniere dont nous aurons ſu jouer de cette Machine.

24. Déja les mouvemens vitaux s'operent dans la Statue; les liqueurs y circulent & portent à toutes les Parties la nourriture qui leur eſt néceſſaire. Les Sens ſont prêts à jouer; mais ils ne jouent point encore: le Sentiment n'eſt pas né.

Dans cet état, quoique la Statue l'emporte ſur

ſur tous les Animaux par ſon organiſation, elle eſt au-deſſous de l'Animal le moins parfait, parce qu'elle ne ſent point. Si les Plantes ſont inſenſibles, ce qui n'eſt point démontré, la Statue eſt immédiatement au-deſſus de la Plante : elle eſt entre la Plante & l'Animal.



CHAPITRE V.

Réflexions ſur le phyſique de notre Être.

Conſidérations ſur les nerfs, ſur les eſprits & ſur le ſiege de l'Ame.

25. RÉFLÉCHISSONS ſur le phyſique de notre Etre, puiſqu'il a tant d'influence ſur toutes les opérations de l'Ame. [17, 19, 21.]

LES ſenſations qui nous affectent à chaque inſtant, nous inſtruiſent de la liaiſon intime que les Sens ont avec l'Ame. Nous éprouvons de même à chaque inſtant que l'Ame exerce un empire très-étendu ſur les Organes & ſur les Membres : elle y excite un nombre preſqu'infini de mouvemens divers.

JE le répete : [3.] en vain eſſayeroit-on d'in-

firmer ici la décifion du Sentiment: en vain entreprendroit-on de faire voir qu'il feroit poffible qu'il y eût ici de l'illufion, & que cette illufion prît fa fource dans l'organifation du Cerveau, ou dans l'action du PREMIER MOTEUR fur le Cerveau ou fur l'Ame. Nous fommes conftitués de maniere que nous nous croyons Auteurs de nos actions; & quand cela ne feroit point, quand cette Force motrice que le fentiment intérieur nous porte à attribuer à notre Ame ne lui appartiendroit point, il fuffiroit que l'action fuivît conftamment la décifion de la Volonté, comme la Volonté fuit conftamment la décifion de l'Entendement, pour que rien ne changeât dans le Syftême humain. Attribuer l'action uniquement à la Machine, c'eft toujours l'attribuer à nous-mêmes, parce que cette Machine eft nous-mêmes: l'Ame n'eft pas tout l'Homme. [22.]

26. L'ANATOMIE nous découvre dans les nerfs un des principaux inftrumens de l'*Union.* Cette fcience, aujourd'hui fi perfectionnée, nous démontre que l'Ame ne fent & ne meut qu'à l'aide des nerfs. Elle prouve que les nerfs tirent leur origine du Cerveau, & que de là ils fe répandent dans toutes les régions du Corps.

27. La découverte de l'origine des nerfs a conduit à placer l'Ame dans le Cerveau. Mais comme il n'y a que les Corps qui aient une relation proprement dite avec le lieu, nous ne dirons pas que l'Ame occupe un lieu dans le Cerveau; nous dirons que l'Ame est présente au Cerveau, & par le Cerveau à son Corps d'une maniere que nous ne pouvons définir.

28. L'ANATOMIE ose aller plus loin: elle va jusqu'à déterminer la Partie du Cervau qui doit être regardée comme l'*Organe immédiat* du Sentiment. Elle prétend établir sur un grand nombre d'expériences, que cette Partie est constamment la seule qui ne peut être altérée ou simplement dérangée que l'Ame n'en soit troublée dans ses fonctions. Cette Partie si importante est le *Corps calleux* ou ce petit Corps blanc, oblong & un peu ferme, qui est comme détaché de la masse du Cerveau, & que l'on découvre quand on éloigne les deux hémispheres l'un de l'autre, leurs faces internes étant contigues & simplement couchées sur lui par leurs bords inférieurs (*).

29. QUOI qu'il en soit de cette décision de l'Anatomie, que l'on ne prendra, si l'on veut,

[*] *Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, Année 1741.

que pour la décision d'un Anatomiste (**), j'admets qu'il est quelque part dans le Cerveau une Partie que je nomme le *Siege de l'Ame*, & que je regarde comme l'Instrument immédiat du Sentiment, de la Pensée & de l'Action.

Il est indifférent à mon but que cette Partie soit le Corps calleux ou tout autre Corps. Le Cerveau nous est presqu'inconnu : ses Parties les plus essentielles sont si molles, si fines, si repliées ; nos instrumens sont si imparfaits, nos

[**] †† Je ne voulois dire ici que la *décision d'un Anatomiste*, & non la *décision de l'Anatomie*; c'est que je me défiois un peu de la démonstration du célebre la PEYRONNIE, qui ne me paroissoit pas reposer sur un assez grand nombre d'expériences & d'expériences diverses. Je soupçonnois qu'on pourroit en faire un jour, qui infirmeroient plus ou moins le résultat général de celles que je citois; & c'est, en effet, ce qui est arrivé. Un autre habile Anatomiste François a publié depuis des expériences qui contredisent celles de la PEYRONNIE, & qui paroissent transporter à la *moëlle alongée* les nobles fonctions qui avoient été attribuées au *corps calleux*. Et feu mon illustre Ami M. de HALLER m'écrivoit à moi-même d'après ses propres recherches, *que l'Anatomie étoit muette sur le Siege de l'Ame*. L'organisation du Cerveau est trop compliquée & trop voilée; la naissance des nerfs, leur marche, leurs convergences ou leurs divergences sont trop difficiles à saisir, même à l'aide des meilleurs instrumens & des procédés les plus ingénieux, pour qu'on puisse se flatter de parvenir par des observations directes à quelque chose de certain sur le principal Instrument des opérations de l'Ame.

facultés ſi bornées, qu'il eſt à préſumer que nous ne découvrirons de long-tems le ſecret d'une Méchanique qui eſt le Chef-d'œuvre de la Création terreſtre. Nous ſommes donc réduits ici à conjecturer, parce qu'il ne nous eſt pas même permis encore d'entrevoir.

S'IL étoit poſſible qu'on révoquât en doute les belles expériences de M. de la PEYRONNIE; ſi l'on s'obſtinoit à ne regarder la conſéquence que ce grand Anatomiſte en a tirée en faveur du Corps calleux, que comme une légere induction; on ſeroit toujours conduit par les faits à admettre quelque choſe d'analogue à ce qu'il a admis: tout le Cerveau n'eſt pas le Siege de la Penſée, comme tout l'Oeil n'eſt pas le ſiege de la viſion.

30. UN Organe qui communique avec tous les Sens & par lequel l'Ame agit ſur toutes les Parties de ſon Corps ſoumiſes à ſon empire, eſt, ſans doute, un Organe prodigieuſement compoſé. Il eſt, en quelque ſorte, l'abrégé de tous les Organes, un *Syſtême nerveux* en raccourci. Les ramifications de tous les nerfs doivent aller aboutir à cet Organe ou avoir avec lui la communication la plus étroite. Le Siege de l'Ame ſeroit ainſi un Centre où tous les nerfs iroient rayonner.

31. Mais, les nerfs ſont mols, ils ne ſont point tendus comme les cordes d'un inſtrument: les Objets y exciteroient-ils donc des vibrations analogues à celles d'une corde pincée? ces vibrations ſe communiqueroient-elles à l'inſtant au Siege de l'Ame? La choſe paroît difficile à concevoir. Mais, ſi l'on admet dans les nerfs un fluide dont la ſubtilité & l'élaſticité approchent de celles de la lumiere ou de l'éther, on expliquera facilement par le ſecours de ce fluide, & la célérité avec laquelle les impreſſions ſe communiquent à l'Ame & celle avec laquelle l'Ame exécute tant d'opérations différentes. (*)

Le Cerveau ſépare apparemment du ſang ou

[*] †† On peut voir dans mes Notes additionnelles ſur le Chapitre I de la Part. VII de la *Contemplation de la Nature*, quelques conſidérations ſur le Cerveau, ſur les nerfs & ſur le fluide nerveux. Divers phénomenes prouvent l'exiſtence d'un fluide très-ſubtil & très-actif, toujours préſent aux nerfs. Il y abonde plus ou moins & s'y meut avec plus ou moins de célérité en différentes circonſtances. Des Phyſiologiſtes célebres conjecturent qu'il a deux mouvemens principaux; l'un de translation, par lequel il coule du Cerveau dans les muſcles & y opere le mouvement; l'autre, de preſſion ou d'oſcillation, par lequel il tranſmet à l'Ame l'impreſſion des Objets. Mais nous ſommes encore bien ignorans ſur la maniere dont les nerfs agiſſent: c'eſt ſur-tout ici que la Nature ſe couvre de ténebres au milieu deſquelles nous n'appercevons çà & là que de foibles lueurs.

de quelque liqueur plus élaborée, cette eſpece de feu élémentaire. Il eſt peut-être contenu dans les nerfs, à-peu-près comme le fluide électrique eſt contenu dans les Corps qui en ſont imprégnés. L'action des Objets ou celle de l'Ame peut produire ſur le fluide nerveux des effets analogues à ceux que la chaleur ou les frictions produiſent ſur le fluide électrique (*).

ET comme le Siege de l'Ame dans les idées que l'on s'en forme, eſt proprement le Siege de la Vie; on peut concevoir que cet Organe n'eſt preſque qu'un compoſé de ce feu vital. Suivant

[*] Je ne décidois point, comme l'on voit, ſur l'analogie du fluide nerveux avec le fluide électrique. De grands Phyſiologiſtes combattent cette analogie par des conſidérations d'une grande force: mais l'électricité ſi puiſſante & ſi bien conſtatée de la Torpille & de l'Anguille de Surinam, ne paroît-elle pas infirmer ces conſidérations? Elle prouve au moins qu'il eſt des Animaux dont le fluide nerveux produit des effets préciſément ſemblables à ceux du fluide électrique. L'éther ou le feu élémentaire peut ſe combiner de bien des manieres avec différentes ſubſtances qui ne nous ſont pas plus connues que ces combinaiſons, & donner ainſi naiſſance à des fluides très-ſubtils & très-actifs. Le feu eſt certainement combiné dans le fluide électrique; & ſous cette combinaiſon ſecrete, il affecte quatre de nos Sens & produit une multitude d'effets divers. Il eſt différemment combiné dans le fluide nerveux, & ce fluide, le plus ſubtil, le plus élaboré & le plus actif de tous les fluides de l'Animal, n'eſt pas moins fécond que le fluide électrique en effets merveilleux.

cette hypothese, le Corps calleux ne feroit que l'étui ou l'enveloppe groffiere du Siege de l'Ame, comme l'a conjecturé l'Auteur de la *Pfychologie* (*)

Je me fers ici d'expreffions que l'on fent bien qui ne doivent pas être prifes à la lettre. Nous ignorons la nature des efprits animaux : ils font encore plus hors de la portée de nos Sens & de nos inftrumens que les vaiffeaux qui les filtrent ou les préparent. Ce n'eft que par la voie du raifonnement que nous fommes conduits à admettre leur exiftence & à foupçonner quelqu'analogie entre ces efprits & le fluide électrique. Cette analogie repofe principalement fur certaines propriétés très-fingulieres de ce fluide ; en particulier, fur la rapidité & la liberté avec lefquelles il fe meut le long d'une ou de plufieurs cordes mouillées, ou au travers d'une maffe d'eau, même en mouvement. C'eft, fans doute, ce que l'Auteur de l'*Effai de Pfychologie* que j'ai déjà cité, a voulu exprimer par ces queftions : " Les efprits animaux fe-
,, roient-ils d'une nature analogue à celle de la
,, lumiere ou de la matiere électrique? L'action
,, des vifceres n'auroit-elle pour but que de fé-

(*) Chap. LXXXV.

„ parer ce feu élémentaire des alimens dans „ lesquels on sait qu'il est renfermé? Les nerfs „ ne seroient-ils que les cordons destinés à la „ transmission de cette matiere dont la rapidité „ est si merveilleuse? „ (*) La maniere dont cet Auteur propose ses soupçons est très-assortie à l'imperfection de nos connoissances sur cette matiere. Nous n'appercevons ici que de foibles lueurs qui ne peuvent nous guider dans des routes si ténébreuses.

32. Nous avons cinq sens, dont procédent cinq classes de sensations qui ont sous elles un nombre indéfini de genres & d'especes.

Il est donc dans les nerfs & dans les esprits qui tiennent aux nerfs, une diversité relative à celle que nous observons entre nos sensations.

Nous manquons de moyens pour atteindre au comment de cette diversité physique. Tout ce que nous pouvons faire est de former là-dessus quelques conjectures : par exemple, nous pouvons imaginer dans les esprits qui servent à la vision une composition analogue à celle que Newton a découverte dans la lumiere : nous pou-

(*) *Essai de Psychol.* Chap. LXXXV.

vons ſuppoſer qu'il eſt des eſprits ou des fibres à l'uniſſon des ſept couleurs ; comme nous pouvons ſuppoſer qu'il en eſt à l'uniſſon des ſept tons. Mais on eſt bien peu avancé après qu'on a imaginé cela : tout nous ramene à cette vérité, que nous ſommes plus faits pour voir les réſultats des choſes, que les principes des choſes.

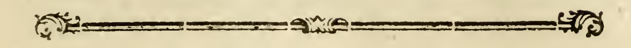
33. Puisque le genre nerveux eſt l'organe médiat des ſenſations, (26) il s'enſuit que du plus ou du moins de mobilité de cet organe dépendra le plus ou le moins de vivacité des impreſſions.

Le degré de vivacité des impreſſions déterminera le degré d'activité de l'Ame.

34. Je ne pouſſerai pas plus loin actuellement ces réflexions ſur le phyſique de notre Etre : je prévois que je ſerai appellé à les étendre en traitant de la production des ſenſations.

Quand je parlerai des impreſſions faites ſur les nerfs, cela devra s'entendre auſſi des impreſſions faites ſur les eſprits qui tiennent aux nerfs. Quand je parlerai des mouvemens communiqués au Cerveau, cela devra s'entendre des mouvemens communiqués à cette Partie du Cer-

veau, que nous avons nommée le *Siege de l'Ame.* (29.)



CHAPITRE VI.

La statue commence à sentir par le ministere de l'Odorat.

Des rapports physiques en général, & des Loix de la Nature qui en sont l'effet.

Idée de la méchanique de l'Odorat & de ce qui en résulte par rapport à l'Ame.

35. AVANT que j'eusse oui parler du plan de M. l'Abbé de CONDILLAC, j'exerçois d'abord ma Statue à voir. La vue est le Sens dont nous faisons le plus d'usage, & qui nous fournit le plus d'idées & d'idées variées. Mais c'est précisément par cette raison que M. de CONDILLAC n'a pas cru devoir commencer par ce Sens. Il a préféré de débuter par l'Odorat, comme plus simple, moins fécond [*], & cette marche me paroissant plus dans l'esprit de l'analyse, je m'y conforme.

[*] *Traité des Sensations*, page 6.

36. J'APPROCHE donc une *rofe* du Nez de la Statue : au même inſtant elle devient un *Etre ſentant.* Son Ame eſt modifiée pour la premiere fois : elle eſt modifiée en odeur de roſe : elle devient une odeur de roſe ; elle ſe repréſente une odeur de roſe. Toutes ces façons de parler ſont ſynonymes ; elles expriment toutes un changement ſurvenu à l'Ame de la Statue à l'occaſion d'un changement ſurvenu à l'un de ſes Sens.

37. QUEL eſt ce changement ſurvenu à l'Organe ? Comment s'opere ce changement ? Quelles en ſont les ſuites néceſſaires ? Voilà ce qu'il s'agit d'analyſer. Les principes que nous poſerons pour expliquer ce premier pas de la Statue dans la Vie ſenſitive, nous aideront à en expliquer un grand nombre d'autres. C'eſt ici le premier chaînon d'une chaîne très-longue & très-compoſée.

38. LES corpuſcules infiniment petits qui émanent de la roſe, forment autour d'elle une athmoſphere odoriférante. Ils ſont introduits par l'air dans l'intérieur du Nez : ils agiſſent ſur les fibres nerveuſes qui le tapiſſent.

39. CETTE action eſt le réſultat des rapports qui ſont entre ces corpuſcules & ces fibres.

40. J'ENTENDS en général, par les *rapports*, ces qualités, ces *déterminations* en vertu desquelles différens Etres conspirent au même but, ou concourent à produire un certain effet.

CET effet une *Loi de la Nature*. Ainsi les Loix sont en général les résultats des rapports qui sont entre les Etres. On l'avoit dit avant moi. [*]

LES Loix sont invariables, parce que les déterminations dont elles émanent sont invariables. Les Etres sont ce qu'ils sont: leur essence est immuable. [**]

41. LA maniere dont les corpuscules odoriférans agissent sur les fibres nerveuses m'est inconnue: je n'ai aucune voie pour parvenir à cette connoissance. Mais, comme dans l'ordre de mes idées, je ne conçois pas qu'un Corps puisse agir sur un autre Corps autrement que par *impulsion*; je pense que les corpuscules odoriférans étant doués d'un certain mouvement & d'un certain degré de mouvement, communiquent ce mouvement dans une certaine proportion aux rameaux du nerf olfactif.

[*] *Essai de Psychologie. Princ. philos.* Part. IV. Chap. I.
[**] *Ibid. Princ. philos.* Part. IV. Chap. II.

42. La nature de ce mouvement eſt au nombre de ces déterminations que j'ignore. Je ne ſais ſi c'eſt un mouvement de vibration, d'ondulation, de preſſion, ou tout autre mouvement que je pourrois imaginer: je me borne donc à dire en général que les corpuſcules odoriférans impriment un mouvement aux rameaux du nerf olfactif.

43. Ces rameaux ſe rendent au Cerveau & lui communiquent un certain ébranlement relatif à celui qu'ils ont reçu de l'objet.

J'irois au-delà des faits, ſi je prononçois ſur la maniere dont cet ébranlement ſe propage juſqu'au Cerveau. Je n'ai là-deſſus que de légeres conjectures à offrir à mon Lecteur: par exemple, on pourroit ſuppoſer que cette propagation s'opere par le fluide nerveux, à-peu-près comme celle du ſon par le moyen de l'air. On pourroit encore conjecturer que l'ébranlement dont il s'agit ſe propage par les parties élémentaires des nerfs, douées peut-être d'une certaine activité en vertu de laquelle elles réagiſſent les unes ſur les autres. Enfin, on pourroit réunir les deux hypotheſes, & admettre que cette propagation dépend à la fois & du jeu des parties élémentaires des nerfs & de celui des parties élé-

mentaires du fluide nerveux. Si l'on suppose que ces deux ordres de particules sont à l'unisson dans chaque nerf, on concevra facilement comment elles s'aident réciproquement dans leur jeu, & comment elles propagent ainsi l'ébranlement jusques au Cerveau.

44. Je ne puis décider si le mouvement que le nerf olfactif imprime au Siege de l'Ame, ou, pour parler plus exactement, à la partie du Siege de l'Ame qui lui correspond, est le même dans cette partie que dans le nerf. Chaque partie a sa maniere d'agir, qui répond à sa structure; celle-ci répond à sa fin.

Il me suffit d'admettre comme un principe ou comme une *Loi* de notre Etre, qu'à un certain mouvement d'un ou de plusieurs nerfs répond constamment un certain mouvement d'une ou plusieurs parties du Siege de l'Ame; & qu'à un cretain mouvement d'une ou de plusieurs parties du Siege de l'Ame répond constamment un certain mouvement d'un ou de plusieurs nerfs.

45. Le mouvement que la rose imprime au nerf olfactif, & que celui-ci transmet à l'Organe du sentiment, donne lieu à cette modification de l'Ame, que nous exprimons par les termes

d'*odeur de roſe*. Cette modification eſt une *maniere d'être* de l'Ame, un état diſtinct de tout autre état.

46. L'Ame eſt un Etre différent du corps: [2.] nous ne pouvons attribuer à cet Etre aucune des propriétés par leſquelles le Corps nous eſt connu. Si donc le Corps agit ſur l'Ame, ce n'eſt point du tout comme un Corps agit ſur un autre Corps. La *ſenſation* qui paroît réſulter du mouvement, n'a rien de commun avec le mouvement: feroit-elle donc l'effet immédiat du mouvement? ou réſulteroit-elle immédiatement de quelque choſe qui n'eſt ni Corps ni mouvement?

L'Ame eſt cet Etre *ſimple* qui n'eſt ni Corps ni mouvement. Cet Etre eſt une *Force*, une *Puiſſance*, une capacité d'agir ou de produire *certains effets*; car c'eſt tout ce que nous ſavons de la *Puiſſance*: l'Ame ſe modifieroit-elle donc elle-même en conſéquence d'un mouvement? produiroit-elle elle-même la *ſenſation* par ſon *Activité*, en vertu de cette Loi fondamentale de l'*Union*, qui veut qu'à un certain état du Corps réponde conſtamment un certain état de l'Ame? Y auroit-il quelque rapport ſecret entre l'Activité

vité de la Matiere & l'Activité de l'Ame? [*] La Nature qui ne va point par ſauts, mais qui paſſe par degrés d'une Production à une autre Production, iroit-elle encore par degrés des Subſtances matérielles aux Subſtances ſpirituelles?]]

[*] †† J'avois ici dans l'Eſprit l'idée de *Force*, qui eſt eſſentiellement *ſimple*, puiſqu'elle ne peut être décompoſée en d'autres idées. Les parties de la Matiere ſont liées entr'elles, & cette liaiſon ſuppoſe néceſſairement une Force qui l'opere; car les parties de la Matiere ſont indifférentes par elles-mêmes à toute liaiſon ou à toute ſituation particuliere. De plus, la Matiere *réſiſte*, & cette réſiſtance ſuppoſe encore une Force qui l'opere. Le mouvement ſuppoſe pareillement une Force qui ſe tranſmet d'un corps dans un autre ſuivant certaines loix. Et comme ces Forces qui ſe manifeſtent dans la Matiere & par la Matiere, ſont eſſentiellement *ſimples* ou *immatérielles*, on conçoit que c'eſt par cette immatérialité qu'elles pourroient ſoutenir quelques rapports ſecrets avec l'Ame, qui eſt indubitablement une Force immatérielle.

Mais, toutes les Forces ſont de leur nature *indéterminées*: pour qu'elles ſe déploient d'une certaine maniere, il faut quelque choſe qui détermine leur action, qui la dirige ou l'applique. Il faut de plus un Sujet ſur lequel la Force ſe déploie, & par lequel elle agiſſe. Cette choſe ou ce Sujet eſt ici le Corps organiſé auquel l'Ame eſt unie. C'eſt cette Machine admirable qui détermine l'action de la Force qui lui eſt inhérente, & c'eſt elle encore qui détermine l'exercice de la Force dont l'Ame eſt douée. Nous ne ſaurions pénétrer plus avant dans un ſi profond myſtere, parce que nous manquons de moyens pour parvenir à une connoiſſance directe des Forces. Nous ne ſaurions aller ici au-delà des faits ou des connoiſſances que nous acquérons *à poſteriori*, ſans riſquer de nous égarer.

Nous voilà ſur le bord d'un des abymes les plus profonds qui ſoient dans le pays des Connoiſſances humaines : ſi nous ſommes ſages, nous éviterons de regarder long-tems dans cet abyme ; notre vue pourroit en être troublée : détournons-la donc de deſſus ces immenſes profondeurs, pour la porter ſur l'état actuel de notre Statue : conſidérons cet état en lui-même & dans ſes ſuites.

47. La Statue commence à jouir de l'exiſtence, mais elle ne ſait point encore qu'elle exiſte : une ſenſation n'eſt pas une notion ; & combien l'idée d'*exiſtence* eſt-elle réfléchie ! Je ſais que *j'exiſte*, parce que je réfléchis ſur mes perceptions, & cela eſt une opération de mon Ame par laquelle elle ſépare de la perception le ſujet qui apperçoit. C'eſt ce que les Métaphyſiciens nomment *aperception*, & qui conſtitue le *Moi.*

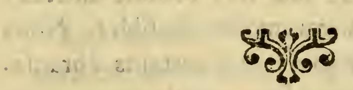
La Statue n'éprouve actuellement & ne peut éprouver que ce qui réſulte immédiatement de l'action de l'Organe ſur l'Ame, & ce réſultat eſt une ſenſation & une ſenſation unique : c'eſt une odeur de roſe & rien au-delà.

48. La ſtatue n'a donc point proprement d'*attention*, parce que l'attention paroît ſuppo-

ſer la préſence de différentes idées ſur une deſquelles l'Ame ſe fixe par préférence, comme je l'expliquerai ailleurs.

49. NOTRE Statue n'a point non plus de *deſir* : le deſir ſuppoſe la connoiſſance d'un état différent de l'état actuel, & qu'on lui compare; or la Statue n'a encore éprouvé qu'une ſeule maniere d'être.

50. S'il exiſte des Animaux qui n'aient pendant toute leur vie qu'une ſeule ſenſation, (& pourquoi n'exiſteroit il pas de ſemblables Animaux dans une ſuite ſi variée d'Etres?) l'état actuel de notre Statue nous repréſente celui de ces Animaux, placés par la main de la Nature ſur le plus bas échelon de l'Echelle de l'Animalité.



CHAPITRE VII.

De l'état de la Statue immédiatement après la premiere sensation.

Naissance du plaisir, du desir & de l'attention.

De la liaison & du rappel des idées en général.

Considérations sur la Mémoire.

51. ÉCARTONS l'objet; que doit-il arriver? L'ébranlement que cet objet a produit sur le nerf olfactif, ne doit pas cesser au même instant indivisible: cet ébranlement, quelque léger qu'on le suppose, est toujours un mouvement communiqué; & le mouvement ne s'éteint que par degrés: tout se fait ici, comme ailleurs, par gradations plus ou moins sensibles. Nous éprouvons tous les jours que certains ébranlemens imprimés à nos sens continuent, après que la cause qui les a excités a cessé d'agir. Cette observation commune prouve la grande mobilité de l'instrument de nos sensations.

52. AINSI, quoique la rose n'affecte plus

l'Odorat de la Statue, elle peut continuer à sentir; mais plus foiblement. La durée de la sensation est proportionnelle à la mobilité du nerf & à l'activité des corpuscules qui ont agi sur le nerf. Au même instant où l'ébranlement finira, la Statue cessera de sentir.

53. COMME la durée de la sensation est proportionnelle à la mobilité du nerf & à l'activité des corpuscules qui agissent sur le nerf, de même aussi la dégradation de la sensation est proportionnelle à la dégradation du mouvement qui l'occasione. Et comme l'Ame a la conscience des états par lesquels elle passe ou des modifications qu'elle subit, l'Ame de notre Statue a la conscience de la dégradation de la sensation: elle la sent donc s'affoiblir insensiblement; mais elle ne peut démêler tous les degrés de cet affoiblissement; elle n'en saisit que les plus sensibles.

LE sentiment de ces degrés les plus sensibles emporte nécessairement une comparaison entre ces degrés, & cette comparaison donne naissance à un sentiment que je rendrai par les termes de *mieux-être* & de *moins-bien-être*.

LA connoissance d'un mieux-être est insépa-

rable du *desir* de la continuation du mieux-être; & l'effet de ce desir est l'*attention*; car c'est la même chose pour l'attention, qu'il y ait différentes sensations présentes à l'Ame, ou que l'Ame apperçoive différens degrés dans la même sensation.

J'ENTENDS ici par l'*attention*, cette réaction de l'Ame sur les fibres que l'objet a mises en mouvement, par laquelle l'Ame tend à conserver, à fortifier ou à prolonger ce mouvement.

La Statue fait donc effort pour retenir la sensation à mesure qu'elle la sent s'affoiblir : mais, comme l'attention est une force limitée, elle s'épuise par l'exercice lorsqu'il est trop long-tems continué. Cet épuisement est d'autant plus prompt que les Organes sont plus tendres, plus délicats, & qu'ils ont été plus rarement mis en action.

AINSI, l'attention de notre Statue venant bientôt à s'épuiser, l'Ame doit retomber bientôt dans sa premiere léthargie.

JE ne veux pas actuellement m'étendre davantage sur le plaisir, sur le desir & sur l'attention : je sens que mon Lecteur ne seroit pas placé assez

avantageuſement pour me ſuivre dans cette diſcuſſion délicate : j'aime mieux la renvoyer au tems où la Statue aura éprouvé différentes ſenſations ; tout deviendra alors plus ſaillant. Mais, appellé comme je le ſuis à décompoſer mon Sujet, je ne pouvois me diſpenſer d'indiquer tout ce qui étoit renfermé dans ce premier état de notre Statue.

54. Lorsque la ſenſation a diſparu entiérement, la Statue ne peut la rappeller. Quelque hypotheſe que l'on embraſſe ſur le rappel des *idées*, il faudra toujours admettre que ce rappel dépend en dernier reſſort de la liaiſon qui ſe forme entre les idées.

J'entends en général, par la *liaiſon des idées*, tout rapport (39, 40.) en vertu duquel une idée eſt cauſe de la reproduction d'une autre idée. Je n'examine point encore en quoi conſiſte ce rapport.

Chaque état d'une Ame qui penſe doit avoir ſa raiſon dans l'état qui a précédé immédiatement. L'Ame ne peut être déterminée à rappeller une idée, qu'autant que cette idée a quelque rapport prochain ou éloigné, direct ou indirect avec celle qui l'occupe actuellement. Si l'on ſe

refusoit à ce principe, l'on seroit conduit à admettre des effets sans causes; ce qui seroit également contraire & à notre maniere de concevoir & à l'analogie: à notre maniere de concevoir, parce que nous ne pouvons nous former aucune idée d'un effet sans cause: à l'analogie, parce que nous observons que rien ne se fait dans la Nature qu'ensuite de quelque chose qui a précédé [7.]

Dans un Cerveau où il n'y a qu'une seule idée, cette idée ne tient absolument à rien: elle ne sauroit donc être rappellée: l'Ame n'a aucun pouvoir sur cette idée. Tel est actuellement le cas de la Statue. La Liberté dont l'Ame est douée, cette activité par laquelle on peut concevoir qu'elle rappelle ses idées en agissant sur différens points du Cerveau, cette activité, dis-je, est une force *indéterminée*; c'est un *pouvoir* d'agir, & non une *certaine* action. Les déterminations de cette force procédent de la Volonté; & il n'est point de Volonté lorsqu'il n'est point d'idée présente à l'Entendement.

55. Mais, ces mouvemens que l'objet imprime à l'Organe ne se conserveroient-ils point dans le Cerveau par l'énergie de sa méchanique? C'est une conjecture qui a déjà été proposée dans

un Livre [*] que j'ai eu plus d'une fois occasion de citer, & auquel je ferai fouvent appellé à revenir : je veux parler de l'*Effai de Pfychologie.* L'Auteur de cet Ouvrage paroît avoir beaucoup médité fur la méchanique de notre Etre. Il nous offre divers principes fur ce Sujet intéreffant : mais il eft fâcheux que parmi ces principes il y en ait dont il foit facile d'abufer. Je fuis bien éloigné d'adopter toutes les idées de cet Auteur ; mais je tâcherai d'en approfondir quelques-unes un peu plus qu'il ne l'a fait.

VOICI comment il s'exprime [**] fur la conjecture dont il s'agit.

" Au lieu de fuppofer, comme j'ai fait, que
„ l'Ame reproduit les mouvemens d'où naiffent
„ les idées, ne foupçonneroit-on point plus vo-
„ lontiers, qu'excités une fois par les Objets,
„ ils fe confervent dans le Cerveau, & que l'ac-
„ te du rappel ou de la reproduction des idées

(*) *Effai de Pfychologie*, ou *Confidérations fur les Opérations de l'Ame, fur l'Habitude & fur l'Education : auxquelles on a ajouté des Principes philofophiques fur la* CAUSE PREMIERE *& fur fon Effet.* Londres, 1755, & qui avoit paru en 1754.

[**] *Effai de Pfychol.* Chap. XXXI.

„ n'eſt que l'attention que l'Ame prête à ces „ mouvemens ?

„ L'ÉCONOMIE animale nous offre pluſieurs „ exemples de mouvemens qui paroiſſent ſe con- „ ſerver par les ſeules forces de la méchanique: „ tel eſt le mouvement de la circulation : tels ſont „ ceux de la nutrition & de la reſpiration , qui „ en dépendent. Les mouvemens qui conſtituent „ en quelque ſorte la Vie ſpirituelle ne ſeroient- „ ils point auſſi durables que ceux qui conſti- „ tuent la Vie corporelle ? Les fibres du Cer- „ veau ne ſeroient-elles point des reſſorts ſi par- „ faits, des machines d'une conſtruction ſi ad- „ mirable, qu'elles ne laiſſent perdre aucun des „ mouvemens qui leur ont été imprimés ? "

L'AUTEUR ſe fait enſuite quelques objections auxquelles il n'entreprend pas de répondre.

" Il eſt vrai, dit il, qu'on a de la peine à con- „ cevoir la conſervation du mouvement dans „ une Partie auſſi molle que paroît l'être le Cer- „ veau. On ne conçoit pas non plus facilement „ que le Cerveau puiſſe fournir à une auſſi pro- „ digieuſe ſuite de mouvemens que l'eſt celle „ qu'exige le nombre des idées. Mais nous ne „ connoiſſons pas aſſez la nature du Cerveau &

„ sa structure pour apprécier la force de ces
„ objections."

Je conviens que nous ne connoissons point la structure intime du Cerveau; je l'ai déja remarqué: [29.] nous ne raisonnons ici que sur des conjectures; & nous devons préférer celles qui s'accordent le mieux avec ce que nous éprouvons: car c'est de ce que nous éprouvons qu'il faut toujours partir. [25.] Lorsqu'après avoir fixé les yeux sur le Soleil, nous regardons dans l'obscurité, nous voyons une image très-vive de cet Astre. Cette image s'affoiblit d'instant en instant, & elle disparoît enfin tout-à-fait. La vivacité de cette peinture, ses dégradations, sa durée sont toujours relatives au jeu de l'Organe, à sa mobilité, & au tems pendant lequel l'Objet a agi sur cet Organe. Si les mouvemens imprimés aux fibres du Cerveau par un Objet aussi éclatant, aussi actif que l'est le Soleil, s'éteignent en assez peu de tems; des mouvemens incomparablement moins forts doivent s'éteindre bien plus promptement.

Je me borne à cette seule observation: elle suffit, je pense, pour que l'on sache à quoi il faut s'en tenir sur la conjecture que je viens d'indiquer.

56. La ſenſation qui affectoit la Statue a diſparu : ſon état actuel eſt-il préciſément le même que celui qui avoit précédé cette ſenſation ? Cette queſtion me paroît ſe réduire à celle-ci : l'état d'une fibre du Cerveau, qui a été miſe en mouvement & dont le mouvement s'eſt éteint, eſt-il préciſément le même que celui d'une ſemblable fibre qui n'a jamais été *mue ?* Je voudrois approfondir cette queſtion : je m'apperçois qu'elle touche à une infinité de choſes, & qu'elle renferme une des principales clefs de la Pſychologie. Je vais eſſayer de poſer quelques principes fondés ſur l'expérience : je ne tirerai de ces principes que les conſéquences les plus immédiates. Je ſouhaiterois que ce petit Ouvrage fût une Pſychologie expérimentale & preſque géométrique.

57. La Mémoire, par laquelle nous retenons les idées des choſes, a été attachée au Corps ; puiſque des cauſes qui n'affectent que le Corps, affoibliſſent la Mémoire, la détruiſent même ou la fortifient.

Par combien de faits très-conſtatés & très-divers la Médecine n'établit-elle pas cette vérité ! Combien de maladies ou d'accidens qui ont été

ſuivis de l'affoibliſſement ou même de la perte de la Mémoire! Combien d'autres accidens ont modifié ſingulièrement cette Faculté, ou ont paru lui donner de nouvelles forces! Il ſeroit inutile que j'inſiſtaſſe davantage ſur une vérité ſi reconnue: la Mémoire tient encore à l'âge; & il n'eſt pas juſqu'aux procédés que l'on emploie pour la cultiver & pour la fortifier, qui ne tendent à confirmer la même vérité.

58. LES idées n'étant dans leur premiere origine que les mouvemens imprimés par les Objets aux fibres des Sens, (17 & ſuiv.) il s'enſuit que la conſervation des idées par la Mémoire (57.) dépend en dernier reſſort de la *diſpoſition* qu'ont les fibres des Sens à ſe prêter à ces mouvemens & à les répéter.

POUR juger de cette diſpoſition & pour comprendre quelle eſt l'excellence de la méchanique de ces fibres; il faut faire attention à la facilité avec laquelle la Mémoire ſe charge d'une ou de pluſieurs ſuites d'idées, à la préciſion, à la fidélité avec leſquelles elle reproduit ces ſuites, & au tems pendant lequel elle conſerve l'aptitude à les reproduire.

59. JE nomme *état primitif* ou *originel* des

fibres des Sens, celui qui précéde le tems où les Objets commencent à agir ſur ces fibres: c'eſt l'état qu'elles tiennent immédiatement de la Génération.

60. L'*action* des Objets ſur les fibres des Sens change juſqu'à un certain point l'état primitif de ces fibres, puiſqu'elle leur imprime des diſpoſitions (58.) qu'elles n'avoient point auparavant. J'entends toujours par ces diſpoſitions, des *déterminations* à certains mouvemens.

61. La capacité de recevoir ces déterminations, ou pour m'exprimer par un ſeul mot, la *mutabilité* des fibres, a ſa raiſon dans leur ſtructure.

62. Une fibre n'eſt pas un compoſé d'autres fibres; celles-ci d'autres fibres encore; cela iroit à l'infini: mais on peut concevoir qu'une *fibre*, je dis une fibre *ſimple*, eſt un compoſé de molécules ou de parties élémentaires, dont la forme ou l'arrangement déterminent l'eſpece ou le jeu de la fibre.

63. Si les molécules élémentaires des fibres étoient abſolument incapables de changement, les fibres ſeroient exactement roides, & les Objets

ne pourroient faire ſur elles aucune impreſſion.

64. Si l'effet que l'impreſſion des Objets produit ſur les fibres étoit abſolument momentané, cette impreſſion ne feroit pas durable, & il n'y auroit point de *Mémoire*.

65. Il eſt vrai que l'Objet a pu agir ſi foiblement ſur l'Organe ou pendant un tems ſi court; l'état actuel des fibres a pu être ſi peu ſuſceptible de changement, qu'elles n'ont point reçu de modification nouvelle. Mais ce cas eſt directement contraire à celui que je ſuppoſe & que j'examine.

66. L'action des Objets ſur les fibres y produit l'un ou l'autre de ces deux effets, & peut-être tous les deux enſemble: elle modifie la forme originelle de leurs molécules ou en change la poſition reſpective. [60, 1, 2.]

Nous ne ſaurions dire en quoi conſiſtent ces effets, quelle en eſt la nature, la maniere: les yeux du Corps n'atteignent pas à une méchanique ſi éloignée de leur portée, & les yeux de l'Eſprit ne percent pas ici fort au-delà de ceux du Corps.

67. Nous ignorons encore quelle eſt cette Force qui tend à maintenir les fibres dans leur état actuel, quel que ſoit cet état. Nous ſavons ſeulement que cette Force exiſte, & nous l'apprenons de l'expérience. Il faut un tems à la Mémoire pour ſe ſaiſir des Objets; ce tems ſuppoſe une réſiſtance à vaincre. Ce que la Mémoire a acquis, elle le conſerve, & ſa ténacité eſt une autre preuve bien ſenſible de l'exiſtence de la Force dont je parle.

Je m'arrête: ce n'eſt pas ici le lieu où je dois approfondir davantage ce qui concerne la *Mémoire:* je ſortirois de l'état de la queſtion: [56.] je cherchois des principes dont j'avois beſoin, & que la nature de la Mémoire me fourniſſoit.

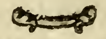
68. Dans toute cette diſcuſſion je n'ai rien dit des *eſprits animaux:* [31.] un *fluide* paroît peu propre à être le ſiege d'impreſſions durables: mais on conçoit que le jeu des eſprits peut être modifié ou déterminé par celui des ſolides. (43.)

On conçoit auſſi que Dieu a pu faire des Machines organiques dont les reſſorts fuſſent d'une matiere analogue à celle de l'éther, & qui ne fût pas fluide comme l'*éther*. Je dis ceci relativement

lativement à la conjecture que j'ai proposée sur la nature du Siege de l'Ame. [31.] (*)

69. AINSI, l'effet que le mouvement (41.) continué des corpuscules odoriférans (38.) a produit sur le nerf olfactif (26, 42, 43.) de la Statue n'est pas anéanti par la cessation de ce mouvement. L'état *primitif* [59.] des fibres sur lesquelles ces corpuscules ont agi pendant un certain tems a été *modifié*, [60.] & cette modification est l'expression *physique* de la différence qui est entre l'état actuel de notre Statue & celui qui avoit précédé la sensation. Je ne tarderai pas à faire usage de ces principes.

[*] †† Je voulois dire ici, que le SUPRÊME ARTISTE pourroit avoir construit le véritable Siege de l'Ame ou le Germe du Corps futur, d'une matiere analogue à l'éther, ou d'une matiere aussi subtile qu'inaltérable. On verra mieux dans le Chap. XXIV les fondemens de cette conjecture.



CHAPITRE VIII.

La Statue est affectée d'une nouvelle odeur.

Principes & conjectures sur la liaison & sur le rappel des idées.

Examen de la question : Si la diversité des sensations dépend de la diversité des fibres, ou de la diversité des mouvemens imprimés à des fibres semblables.

70. RAPPELLONS notre Statue à l'existence; car pour un Etre capable de sentir, ce n'est pas exister que de ne point sentir. A l'odeur de la rose faisons succéder celle de l'œillet : voilà une nouvelle modification qu'éprouve l'Ame de la Statue ; & voici de nouvelles questions qui s'offrent à notre examen.

LA sensation de l'œillet rappellera-t-elle celle de la rose ? Si elle la rappelle, comment ce rappel s'opérera-t-il ? quel en sera l'effet ?

71. QUAND on veut pousser ici l'analyse aussi loin qu'elle peut aller, on se prépare bien des

difficultés ; & ce n'eſt pourtant qu'en ſuivant cette route épineuſe qu'on peut eſpérer d'atteindre à quelques vraiſemblances. Dans une diſcuſſion de la nature de celle-ci, le grand art du Pſychologue me paroît conſiſter principalement à ne point faire former de pas à ſa Statue, qui ne ſoit néceſſaire ; à lier tellement les uns aux autres tous les chaînons de ſon exiſtence, que la chaîne ſoit par-tout exactement continue. Je l'ai dit ; (Introd.) je dois le répéter ; je ne me flatte point de parvenir à ce but ; je ne veux que le tenter : on me jugera ſur mes principes.

72. DEMANDER ſi une certaine ſenſation peut rappeller une certaine ſenſation, c'eſt demander en général comment une idée rappelle une autre idée ? Queſtion infiniment importante en Pſychologie ; puiſque ſi elle étoit une fois bien éclaircie, elle nous fourniroit la ſolution d'une multitude de problêmes : la vie de l'Ame eſt-elle autre choſe qu'une ſucceſſion de ſes idées rappellées les unes par les autres ? Voyons s'il eſt poſſible que la Raiſon ſe ſatisfaſſe ſur un ſujet ſi difficile, & qui touche de ſi près au fond de notre Etre.

73. UNE idée eſt un mode de l'Ame ; &

comme nous ne ſavons point ce que l'Ame eſt en elle-même, nous ne ſavons point non plus ce qu'un mode de l'Ame eſt en lui-même: mais nous ſavons très-bien une choſe, c'eſt que l'Ame n'acquiert l'idée d'un Objet qu'à l'occaſion des mouvemens que cet Objet a excités dans le Cerveau. (17 & ſuiv. 41.) Nous ne voyons pas ces mouvemens; mais nous voyons une infinité de Corps ſe mouvoir; & nous pouvons juger des mouvemens du Cerveau par comparaiſon à ceux qui tombent ſous nos Sens: les uns & les autres ſont ſoumis aux mêmes Loix. Les phénomenes de la Mémoire prouvent que la conſervation des idées tient au Cerveau: (57, & 58.) le rappel d'une idée ſera donc la reproduction des mouvemens auxquels cette idée a été attachée.

Quand on demande ſi une certaine idée peut rappeller une certaine idée, on demande s'il eſt entre les mouvemens auxquels tiennent ces idées, des rapports (40.) en vertu deſquels ils ſoient réciproquement cauſe de leur reproduction? On conçoit que j'entends ici, par ces mouvemens, tout le phyſique des idées, toute cette méchanique quelle qu'elle ſoit, dont la formation des idées dépend originairement.

74. Tout mouvement emporte un changement dans l'état du Corps mu : l'état du Cerveau change donc lorſqu'un Objet agit ſur lui. Une ſuite néceſſaire de ce changement eſt celui qui ſurvient alors dans l'état de l'Ame, & que nous exprimons par les divers noms de *ſenſation*, d'*idée*, de *perception*, &c.

75. Un changement quelconque dans l'état du Cerveau ne produit pas un changement quelconque dans l'état de l'Ame; mais à un certain changement dans le Cerveau répond conſtamment un certain changement dans l'Ame.

Je puis donc, ſans être ſoupçonné de *Matérialiſme*, mettre ici le mouvement à la place de l'idée, & raiſonner ſur les mouvemens du Cerveau comme s'ils étoient eux-mêmes les idées. Il doit ſans doute me ſuffire d'avoir levé l'équivoque, en déclarant que je ne prétends point confondre l'*idée* avec l'*occaſion* de l'idée : mais je ne connois point du tout l'idée, & je connois un peu l'occaſion de l'idée.

76. Les idées ſe diverſifient comme les Objets ; elles ſont la repréſentation des Objets : les idées ſont liées aux mouvemens du Cerveau ; ces mouvemens ſe diverſifient donc comme les idées.

77. Qu'est-ce qui conftitue proprement cette diverfité dans le Cerveau ? Différentes fibres mues par différens Objets donnent-elles naiffance à différentes fenfations ? ou cette diverfité de fenfations dépend-elle fimplement de la diverfité des mouvemens imprimés à des fibres femblables par différens Objets ?

Cette queftion fe trouve étroitement liée à celle du rappel des idées qui nous occupe : je fuis donc obligé de les analyfer enfemble.

78. Établissons bien d'abord l'état de la nouvelle queftion ; & pour plus de facilité ne prenons qu'un feul Sens pour exemple : ce fera toujours l'Odorat.

Différentes odeurs agiffent-elles fur les mêmes fibres, ou différentes fibres ont-elles été appropriées à différentes odeurs ?

Je difois, il n'y a qu'un moment, que nous ne devions prendre pour exemple qu'un feul Sens ; c'eft encore trop : ne prenons qu'une feule fibre, & raifonnons fur cette fibre comme repréfentant tout l'Organe. Je manie un fujet fi compliqué, que je ne puis trop chercher à le fimplifier, à en écarter la confufion. Dans

cette vue je m'appliquerai à réduire le nombre des propoſitions que j'aurai à rappeller ou à établir: je voudrois faire enſorte qu'une attention médiocre ſuffît à l'intelligence de ce Livre.

79. LES corpuſcules émanés de la roſe, en agiſſant ſur la fibre, lui impriment une tendance à un certain mouvement. [38, 41.]

JE définis cette tendance, une aptitude à ſe mouvoir dans un ſens plutôt que dans tout autre.

CECI eſt très-ſimple: la fibre ne peut ſe mouvoir qu'autant qu'il ſurvient un changement dans l'état primitif de ſes molécules: c'eſt ici le lieu de faire uſage des principes que j'ai poſés dans le Chapitre VII, & en particulier dans les paragraphes 59, 60, 61, 62, 63. Or, le changement qui ſurvient à la fibre eſt par lui-même une diſpoſition au mouvement imprimé, puiſqu'il met la fibre dans l'état où elle doit être pour exécuter ce mouvement.

L'EFFET de ce changement eſt durable, [64.] puiſqu'il y a une Mémoire, & que la Mémoire tient au Corps. [57.]

Voila donc la fibre montée pour exécuter le mouvement auquel la ſenſation de l'odeur de la roſe a été attachée. [45.]

80. Maintenant des corpuſcules échappés d'un œillet viennent agir ſur cette fibre : elle cede à leur impreſſion ; & ſon mouvement eſt en raiſon compoſée de la tendance qu'elle a acquiſe par l'action de la roſe, [79.] & de la nouvelle tendance qu'elle reçoit de l'action de l'œillet. La fibre ſe trouve ainſi dans le cas d'un Corps preſſé par deux Forces qui agiſſent en ſens différens : il ſe prête à l'impreſſion de ces deux Forces relativement à leur degré d'intenſité, & la ligne qu'il décrit par ſon mouvement eſt l'expreſſion de ces Forces.

81. Par ſon mouvement compoſé la fibre fait naître dans l'Ame une ſenſation *complexe*, une ſenſation formée de la ſenſation foible de la roſe & de la ſenſation vive de l'œillet.

82. Un troiſieme mouvement imprimé à la fibre par une tubéreuſe ſera une troiſieme tendance, un nouveau degré de compoſition dans la modification de l'Ame.

Le mouvement de la fibre deviendra ainſi de

plus en plus composé, à mesure que la diversité des impressions augmentera.

83. MAIS l'Ame a le pouvoir de rappeller séparément chaque sensation; l'expérience le démontre: comment donc la fibre pourra-t-elle exécuter ce rappel? Le mouvement très-composé de cette fibre n'est aucune des sensations en particulier; il est à la fois toutes les sensations; il est une sensation très-complexe. C'est ainsi que la courbe que décrit un Corps n'est point l'expression d'aucune Force particuliere; mais qu'elle est celle de plusieurs Forces réunies. [80.]

ON ne sauroit donc rendre raison de la Mémoire en n'admettant dans chaque Sens qu'une seule espece de fibres. [78.]

84. UNE autre observation viendroit appuyer celle-ci s'il en étoit besoin: il y a des sensations qu'il est physiquement impossible qui soient produites par la même fibre: or, des mouvemens qui ne peuvent être excités dans cette fibre, cette fibre ne peut les reproduire; par conséquent il ne peut y avoir lieu ainsi au rappel de ces sensations. Les sensations dont je veux parler sont celles des tons. On sait que dans un

instrument de Musique où toutes les cordes ont leurs déterminations propres, chaque corde ne rend jamais que le même ton fondamental. Comment donc la fibre qui transmettroit à l'Ame la sensation de ce ton, lui transmettroit-elle aussi les sensations de tous les tons possibles?

La structure de l'Oreille, & en particulier celle du *labyrinthe*, indique qu'il est dans cet Organe des fibres à l'unisson des différens tons.

En cherchant la raison de la forme assez bizarre que l'on donne au corps des Instrumens de Musique, M. de Maupertuis (*) a découvert qu'elle tendoit à varier tellement les proportions des fibres, qu'il y en eût à l'unisson de tous les tons. Sur le même principe, M. de Mairan (**) a conjecturé qu'il y avoit dans l'air, véhicule des sons, des particules assorties ou appropriées aux divers tons. L'idée de ces deux illustres Académiciens est trop connue pour que je doive y insister davantage.

85. Les faits nous conduisent donc à penser que la diversité des sensations ne dépend pas

[*] *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, Année 1741.
[**] *Ibid.* Année 1736.

de la diverſité des mouvemens imprimés par les Objets à des fibres ſemblables ; & par une conſéquence néceſſaire, que le rappel des ſenſations ne ſe fait point par de telles fibres. [77.]

AINSI nous ſommes conduits à admettre qu'il eſt dans chaque Sens des fibres appropriées aux diverſes *eſpeces* de ſenſations que le Sens peut exciter dans l'Ame ; qu'il y a, par exemple, dans l'Organe de l'Odorat des fibres appropriées au jeu des corpuſcules qui émanent de la roſe, d'autres au jeu des corpuſcules de l'œillet, d'autres à celui des corpuſcules de la tubéreuſe, &c. (77).

LA forme pyramidale des papilles du Goût & de celles du Toucher ſemble confirmer cette hypotheſe. Il réſulte de cette forme que chaque papille contient des fibres de différentes longueurs, aſſorties, ſans doute, à la diverſité des impreſſions qu'elles doivent recevoir & tranſmettre. Perſonne n'ignore qu'en variant les proportions des cordes d'un Inſtrument de Muſique, on varie les tons. (84).

ET que l'on n'objecte pas que les fibres de l'Odorat & celles de la Vue paroiſſent par-tout ſe reſſembler : on conçoit aſſez que cette reſſem-

blance peut n'être qu'apparente, & que ſi nos Inſtrumens acquéroient plus de perfection, nous y appercevrions des différences relatives ou analogues à celles que nous découvrons dans les fibres de l'Ouïe & dans celles du Goût & du Toucher. Le velouté de la membrane pituitaire & celui de la choroïde ſont regardés, par d'habiles Anatomiſtes, comme des aſſemblages de papilles.

La prodigieuſe compoſition que cette hypotheſe ſuppoſe dans les Sens, n'eſt point du tout une raiſon pour la rejetter, ſi d'ailleurs elle naît des faits & qu'elle les explique heureuſement.

86. Nous ne ſommes pas éclairés ſur la diſtribution ou l'arrangement reſpectif des divers ordres de fibres dans chaque Sens: nous le ſommes encore moins ſur leur arrangement dans le Siege de l'Ame. L'obſcurité où nous ſommes à cet égard ſe répand ſur toute la Pſychologie; & jamais nous ne parviendrons à nous ſatisfaire touchant la liaiſon & la réproduction de nos idées, tandis que nous ignorerons les rapports qui lient entr'elles les fibres auxquelles les idées ſont attachées. Tout ce que nous entrevoyons ſur ce ſujet ſe réduit à ceci: c'eſt que la liaiſon qui eſt entre nos idées de tout

genre en ſuppoſe entre les différens ordres de fibres qui ſervent à leur formation. Nous pouvons donc raiſonnablement conjecturer que les fibres de différens ordres ſont raſſemblées par faiſceaux dans le Siege de l'Ame, à-peu-près comme les rayons colorés ſont raſſemblés dans un rayon ſolaire, ou comme les fibres des branches & des plus petits rameaux d'un Arbre ſont raſſemblées dans le tronc. Je dis à-peu-près; car ce ne ſont là que des comparaiſons qui n'expriment peut-être que très-imparfaitement la liaiſon intime ou l'étroite correſpondance qui eſt entre toutes les Parties du Siege de l'Ame. Cette liaiſon eſt un fait que l'expérience démontre, mais dont elle ne nous enſeigne pas le comment: nous éprouvons tous les jours qu'à l'occaſion de l'impreſſion d'un Objet ſur un de nos Sens, il s'excite au-dedans de nous des ſenſations de genres très-différens. Ces ſenſations tenoient donc les unes aux autres par des nœuds ſecrets; & ces nœuds ſont-ils autre choſe que les fibres appropriées à la production de ces ſenſations? [*]

[*] †† Il importe beaucoup que je faſſe obſerver ici à mon Lecteur, qu'en parlant ſi fréquemment de *fibres*, de *molécules* de fibres, de *faiſceaux* de fibres, &c. ſoit dans ce Chapitre, ſoit dans le reſte de l'Ouvrage, je ne prétends point déterminer par ces expreſſions ou par ces images la ſorte d'Inſtrument auquel la production & la reproduction des idées a été originaire-

87. RAPPROCHONS-NOUS maintenant de la question qui fait le principal sujet de ce Chapitre : l'odeur de l'œillet rappellera-t-elle à notre Statue celle de la rose ? (71.) Nous avons été conduits à admettre que chaque espece de sensations a ses fibres propres : (80, 81, 2, 3, 4, 5.) de là semble découler naturellement cette conséquence ; c'est que comme un Objet n'agit que sur les fibres appropriées à son action, de même les fibres appropriées à une espece de sensations ne sauroient agir sur les fibres appropriées à une sensation d'espece différente : & par une conséquence qui découle nécessairement

ment attachée. Je fais profession d'ignorer profondément la véritable nature de ces organes infiniment petits qui ont été appropriés aux sensations & aux idées de tout genre, & par lesquels l'Ame déploie toutes ses Facultés. Je déclare donc bien expressément, que je n'emploie par-tout les mots de *fibres*, de *molécules* de fibres & de *faisceaux* de fibres, &c. que comme NEWTON a employé celui d'*attraction* ; c'est-à-dire, pour exprimer un effet dont la véritable cause ou le *comment* m'est entiérement inconnu. Si la production & la reproduction des idées de tout genre ne s'operent pas par ces différens ordres de fibres & de molécules que je suppose, il est au moins très-constaté par une multitude d'expériences, qu'elles tiennent à des moyens *physiques* préordonnés, que les mots de fibres, de molécules de fibres, &c. sont destinés à représenter. Je ne prétends donc point donner le vrai mot de l'énigme ; je ne fais que proposer un mot qui me paroît répondre assez bien aux différentes parties de l'énigme, & auquel on substitueroit le vrai mot, si jamais on parvenoit à le découvrir.

de celle-là, l'odeur de l'œillet ne doit pas rappeller à la Statue celle de la rose.

Ne nous pressons pas de prononcer; ceci demande quelque explication. Quoique chaque espece de sensations ait sa méchanique, il est entre deux sensations d'espece différente des rapports en vertu desquels elles appartiennent au même genre. Ces rapports, qui en supposent d'analogues entre les fibres, dérivent de quelque chose de commun (40.) que nous ignorons. Il seroit donc possible que ces rapports donnassent lieu à une certaine réciprocité d'action entre les fibres, d'où naîtroit la liaison des deux sensations & leur rappel réciproque. Je puis dire plus: nous sommes en quelque sorte forcés d'admettre cette réciprocité d'action, puisque le rappel d'une sensation par une sensation d'espece différente est un fait que l'expérience atteste: & pouvons-nous avoir des sensations sans l'intervention des mouvemens du Cerveau? Mais si les faits nous conduisent à admettre l'influence de tels rapports dans le rappel des sensations, ils nous conduisent en même tems à admettre que ces rapports ne suffisent pas seuls à opérer ce rappel. Si cela étoit, l'Ame éprouveroit de nouvelles sensations sans l'intervention

des Objets; il ſuffiroit que les fibres d'une eſpece fuſſent ébranlées, pour que toutes les fibres ou au moins pluſieurs des fibres du même genre le fuſſent à la fois ou ſucceſſivement: or, dans les principes de l'*Union* (5.) l'ébranlement de ces fibres ſeroit néceſſairement accompagné des ſenſations qui en dépendent. Mais comme ce n'eſt point du tout là ce que nous éprouvons, & que nous n'avons jamais de nouvelles ſenſations que par l'action des Objets ſur nos Sens; il faut que le rappel des ſenſations exige quelqu'autre condition que celle des rapports dont il s'agit ici. Cette condition eſſentielle eſt que les fibres ſur leſquelles d'autres fibres agiſſent aient été *mues* auparavant par les Objets. C'eſt ici le véritable lieu de commencer à faire uſage des principes que j'ai poſés dans le Chapitre VII; je vais donc les rappeller.

88. J'ai dit que la nature & les effets de la Mémoire prouvent que les Objets font ſur les fibres des impreſſions durables. (57, 58, 60, 64.)

QUEL que ſoit le comment de ces impreſſions, il eſt certain que les fibres ſont mues, (41.) & elles ne peuvent être mues qu'il ne ſurvienne un changement [60.] dans l'état ac-

tuel

tuel ou primitif [59.] de leurs molécules ou de leurs parties élémentaires. [62, 63.]

Une ſuite naturelle de ce changement eſt une tendance au mouvement imprimé ou une diſpoſition à exécuter ce mouvement.

Ceci eſt bien ſimple : puiſque le mouvement ne peut ſe faire que l'état actuel des fibres ne change, ce changement d'état eſt donc néceſſairement une diſpoſition à ce mouvement. Quand je parle du changement d'état des fibres, on comprend que c'eſt du changement de leurs molécules [62, 63.] dont il s'agit.

Voila comment je conçois que l'odeur de l'œillet pourra rappeller à notre Statue celle de la roſe : mais ſuivons plus loin ce rappel, & conſidérons-le dans ſes effets ou dans ſes conſéquences néceſſaires. C'eſt la marche que je me ſuis preſcrite [71.] en commençant ce Chapitre.

89. Une ſenſation rappellée eſt toujours plus foible ou plutôt moins vive qu'une ſenſation excitée actuellement par l'Objet.

Cette obſervation nous apprend que le mouvement que les fibres mues actuellement par un Objet, impriment aux fibres qui ont été mues

auparavant par d'autres Objets, a moins d'intenſité que n'en auroit celui que ces dernieres fibres recevroient de l'action de ces Objets.

J'en vois deux raiſons principales : la premiere eſt que le mouvement communiqué par l'Objet eſt un mouvement *immédiat* : la ſeconde, que les fibres qui operent immédiatement le rappel d'une ſenſation ont plus de rapports avec la *maniere* d'agir de l'Objet de cette ſenſation, qu'elles n'en ont avec la *maniere* d'agir des fibres dont elles éprouvent l'impreſſion.

Je ne tâcherai pas actuellement à pénétrer plus avant dans le rappel des ſenſations : je dois attendre à le faire que leur nombre ait augmenté dans le Cerveau de notre Automate.



CHAPITRE IX.

Continuation du même ſujet.

Eſſai d'une Théorie de la Réminiſcence.

Naiſſance de l'habitude.

Du plaiſir attaché à la nouveauté.

Conſidérations ſur la perſonnalité.

90. L'ODEUR de l'œillet pourra donc rappeller à la Statue celle de la roſe : l'effet néceſſaire de ce rappel ſera le ſentiment de la *nouveauté* de la ſenſation produite par l'œillet, ou, ce qui revient au même, cet effet ſera le ſentiment qui conſtitue la *Réminiſcence.* Il faut que j'analyſe ceci.

91. L'AME conſerve un ſentiment plus ou moins vif, plus ou moins diſtinct des modifications qu'elle revêt : lorſqu'elle éprouve de nouveau une de ces modifications, elle ſent qu'elle l'a déja éprouvée ou qu'elle a déja été de la même maniere : c'eſt là proprement ce que l'on nomme la *Réminiſcence.*

On peut donc diſtinguer deux choſes dans la *Mémoire*; la premiere eſt l'opération par laquelle une ou pluſieurs idées ſont rappellées à l'Ame; la ſeconde eſt l'opération par laquelle l'Ame reconnoît que ces idées lui ont été auparavant préſentes.

Je me ſuis déja beaucoup occupé de la premiere de ces opérations: je dois maintenant m'occuper de la ſeconde.

92. Toute idée, tout ſentiment eſt une maniere d'ètre de l'Ame, qui a ſa raiſon dans quelque choſe qui a précédé. [54.] Ce qui eſt antérieur à toutes les opérations de l'Ame, ce qui précede toute idée, tout ſentiment, c'eſt inconteſtablement l'action des Organes. [17, 18 & ſuiv.] Il faut donc chercher dans l'action des Organes le principe ou l'occaſion de tout ce que l'Ame éprouve. La Réminiſcence tient donc auſſi au jeu des Organes; mais comment y tient-elle? c'eſt ce qu'il s'agit d'expliquer.

Je recours aux principes que j'ai poſés dans le Chapitre VII, & que j'ai rappellés dans le ſuivant: [88.] une fibre qui a été mue par un Objet, a reçu de l'action de cet Objet une tendance au mouvement imprimé: cette tendance

eſt un degré de mobilité acquis : ce degré de mobilité acquis eſt un changement dans l'état primitif de la fibre : lors donc que l'Objet agira de nouveau ſur cette fibre, ou qu'elle viendra à être ébranlée par d'autres fibres, ſon état ne ſera plus alors le même qu'il étoit avant la premiere impreſſion : le ſentiment de la Réminiſcence auroit-il été attaché à ce changement d'état ? L'Auteur de l'*Eſſai de Pſychologie* m'a prévenu dans cette explication à laquelle mes principes me conduiſoient, comme l'on voit, directement.

" POUR concevoir, dit cet Auteur, (*) que „ la Réminiſcence peut s'expliquer d'une ma- „ niere méchanique, il n'y a qu'à ſuppoſer que „ l'impreſſion que font ſur l'Ame des fibres qui „ ſont mues pour la premiere fois, n'eſt pas „ préciſément la même que celle qu'y produi- „ ſent ces fibres lorſqu'elles ſont mues de la „ même maniere pour la ſeconde, la troiſieme „ ou la quatrieme fois. Le ſentiment que pro- „ duit cette diverſité d'impreſſion, eſt la Rémi- „ niſcence.

„ ON imaginera, ſi l'on veut, que les fibres

[*] Chap. V.

„ qui n'ont point encore été mues & qu'on
„ pourroit nommer des *fibres vierges*, ſont, par
„ rapport à l'Ame, dans un état analogue à celui
„ d'un membre qui ſeroit paralytique dès avant
„ la naiſſance. L'Ame n'a point le ſentiment
„ de l'effet de ces fibres. Elle l'acquiert au mo-
„ ment qu'elles ſont miſes en action. Alors l'eſ-
„ pece de paralyſie ceſſe, & l'Ame eſt affectée
„ d'une perception nouvelle. La ſoupleſſe ou la
„ mobilité des fibres augmente par le retour
„ des mêmes ébranlemens. Le ſentiment attaché
„ à cette augmentation de ſoupleſſe ou de mo-
„ bilité conſtitue la Réminiſcence, qui acquiert
„ d'autant plus de vivacité que les fibres de-
„ viennent plus ſouples ou plus mobiles, &c. „

93. Les degrés de mobilité qu'une fibre acquiert ſucceſſivement par les retours de la même impreſſion ne ſont pas ſenſibles à l'Ame, je veux dire qu'elle ne les diſtingue pas; & parce qu'elle ne les diſtingue pas, la Réminiſcence ne l'inſtruit point par elle-même de la multiplicité de ces retours. Le ſentiment de cette multiplicité tient à la liaiſon qui ſe forme entre cette impreſſion & des impreſſions différentes, comme je le dirai ailleurs. L'effet de la Réminiſcence ſe borne à inſtruire l'Ame de l'identité ou de la diverſité de ſes modifications; & c'eſt

ici un des points les plus importans de l'économie de notre Etre, mais qu'il n'eſt pas encore tems de diſcuter.

94. C'EST donc par un effet de la Réminiſcence que la Statue a le ſentiment de la *nouveauté* de ſa ſituation. Elle ne peut être une odeur & ſe rappeller qu'elle a été une autre odeur, ſans avoir le ſentiment de la diverſité des deux ſituations, ſans ſentir qu'elle n'eſt pas ce qu'elle a été. Etendons ceci un peu plus.

SI le rappel de la premiere ſenſation n'étoit point accompagné du ſentiment de la Réminiſcence, les deux ſenſations ſe confondant par la ſimultanéité de leurs mouvemens, ne compoſeroient qu'une ſeule ſenſation, une ſenſation *complexe* dont l'Ame ne démêleroit point la compoſition: ou bien l'effet de chaque ſenſation étant proportionné à la quantité du mouvement, l'Ame ne ſeroit affectée que de la ſenſation la plus vive. C'eſt ainſi que dans un mêlange de deux poudres odoriférantes fait par parties égales, l'Ame ne ſent qu'une odeur qui eſt le réſultat de l'action combinée de deux mouvemens différens. L'Ame n'éprouveroit de même qu'une ſeule ſenſation, ſi le mêlange étoit fait par parties ſi inégales que l'une des poudres

l'emportât extrêment ſur l'autre : l'Ame ne ſeroit alors affectée que de la ſenſation dominante. C'eſt ce dernier cas qui répondroit, je penſe, à celui où ſe trouveroit actuellement notre Statue ſi elle étoit privée de Réminiſcence. Mais le caractere que la Réminiſcence imprime à la ſenſation rappellée la faiſant exiſter à part, met l'Automate en état de diſtinguer les deux manieres d'être ; & c'eſt ce qu'il convenoit d'expliquer.

95. J'AI dit (91.) que l'Ame conſerve un ſentiment plus ou moins vif de ſes modifications : ces expreſſions qui me ſont échappées parce qu'elles entrent dans le langage ordinaire, ſont ici très-équivoques & demandent à être définies.

SI les principes que je tâche d'établir ſur la méchanique de nos ſenſations ſont vrais, il ne faut pas dire que l'Ame conſerve le ſentiment de ſes modifications ; mais il faut dire, que le Cerveau conſerve l'aptitude a modifier l'Ame de telle ou de telle maniere. Dans ce ſens, ce n'eſt pas l'Ame qui conſerve, c'eſt le Corps : auſſi lorſque quelqu'accident qui ne peut influer ſur l'Ame, vient à déranger l'économie des fibres qui ſont le Siege du ſentiment, l'Ame ceſſe d'être modifiée ou ne l'eſt plus comme elle l'étoit

auparavant. C'eſt toujours l'Ame qui ſent; cette vérité eſt inconteſtable; mais c'eſt toujours le Corps qui fait ſentir; & cette ſeconde vérité ne me paroît pas moins certaine que la premiere. L'Ame eſt une puiſſance que le Corps réduit en acte. En tranſportant au Corps des choſes que l'on attribue communément à l'Ame, je ne dégrade que l'Ame, & je ne dégrade point notre Etre; l'Ame, encore une fois, n'eſt pas l'*Homme*. [22.]

95. J'AI à expliquer ici comment une fibre conſerve la diſpoſition qu'elle a reçue de l'action d'un Objet. On n'exigera pas, ſans doute, que je découvre la véritable méchanique qui opere cette conſervation: l'Intelligence qui la connoîtroit, cette méchanique, connoîtroit la ſtructure intime du Cerveau. Je ſerai ſatisfait, ſi l'on trouve que ce que je vais dire ſur ce ſujet obſcur n'eſt pas deſtitué de probabilité. Pour continuer à ſuivre la méthode que je me ſuis preſcrite d'aller du ſimple au composé, (Introduction) je ne raiſonnerai que ſur une ſimple fibre: il me ſera d'autant plus aiſé d'appliquer, dans ſon tems, aux différens Organes ce que je dirai de cette fibre, que les fibres ſont, en quelque ſorte, les *élémens* de tous les Organes. Je touche à un ſujet auſſi difficile qu'impor-

tant, à l'*Habitude* : j'en montrerai le principe, puiſque mon ſujet m'y conduit ; mais je n'en conſidérerai pas encore les effets divers.

97. UNE fibre eſt un tout organique qui croît par l'extenſion graduelle de ſes parties en tout ſens.

ON nomme cette extenſion un *développement* ; & l'on dit que l'accroiſſement de tout Corps organiſé ſe fait par développement.

SI l'on ſe repréſente la fibre ſous l'image d'un Ouvrage à réſeaux, les molécules ou particules élémentaires [62.] compoſeront les mailles de ce tiſſu.

CES molécules ſeront de petits corps réguliers, de petites lames appliquées les unes aux autres, & qui pourront gliſſer les unes ſur les autres & ſe prêter ainſi aux mouvemens imprimés. (63.)

98. LES molécules étant les élémens de la fibre, la nature des molécules déterminera l'eſpece ou le caractere de la fibre.

J'ENTENDS par la nature des molécules, leur configuration, leur proportion, leur capacité à

s'unir, à ſe mouvoir; en un mot, tout ce qui les rend propres à entrer dans la compoſition d'une certaine fibre.

99. L'ACCROISSEMENT de la fibre ne ſe fait point par un ſimple déplacement des molécules: les molécules, en s'écartant ſimplement les unes des autres & en agrandiſſant ainſi les mailles du tiſſu, ne parviennent point à augmenter les dimenſions de la fibre. Si cela étoit, elle perdroit de ſa ſolidité à meſure qu'elle augmenteroit de volume. Or, on obſerve préciſément le contraire dans l'accroiſſement de tout Corps organiſé: ſes fibres ne paroiſſent d'abord qu'une eſpece de fluide; ce fluide devient enſuite une gelée; cette gelée devient enfin une membrane, un tiſſu qui acquiert par degrés la conſiſtance relative à ſa place ou à ſes fonctions.

IL faut donc que des particules étrangeres à la fibre viennent s'incorporer à ſa propre ſubſtance & en augmenter la maſſe.

L'OPÉRATION par laquelle cette incorporation s'exécute eſt la nutrition.

100. PENDANT que la fibre croît, elle conſerve le caractere qui la diſtingue de toute autre

fibre : elle devient en grand ce qu'elle étoit auparavant en petit.

La fibre ne reçoit donc pas indifféremment toutes ſortes de particules : ces particules ne viennent pas ſe loger indifféremment dans ſon intérieur.

La nutrition eſt donc une opération qui aſſimile ou approprie à la fibre les ſucs deſtinés à la nourrir ou à la faire croître.

Cette *aſſimilation* des ſucs nourriciers conſiſte dans leurs rapports avec la fibre. Et comme les élémens de la fibre ſont ce qui fait qu'elle eſt ce qu'elle eſt ; [98.] les ſucs ſont propres à nourrir la fibre quand ils ſont analogues à la nature de ſes élémens.

Nous ne ſavons pas en quoi conſiſte cette analogie : mais nous concevons qu'elle doit réſider dans une certaine conformité de ſubſtance, de configuration, de proportion, &c.

Ainsi les élémens de la fibre ſont, en quelque ſorte, le fond ſur lequel s'appliquent les atomes nourriciers. Cette application n'eſt pas un ſimple contact, puiſqu'à meſure que la fibre croît, ſa ſolidité augmente.

Il y a donc dans la Nature une *Force* qui tend à unir les élémens entr'eux & aux atomes nourriciers. Cette Force nous eſt auſſi inconnue que toute autre Force. Elle eſt apparemment celle qui opere la dureté. Les effets de cette Force ſont proportionnés à la diſpoſition qu'ont les parties élémentaires à ſuivre ſon impulſion.

101. L'incorporation des ſucs nourriciers dans la fibre opere donc ſon extenſion en tout ſens, & l'union que ces ſucs contractent avec les molécules élémentaires eſt le principe de ſa conſiſtance.

La ſtructure de la fibre détermine l'arrangement des atomes nourriciers, ou l'ordre dans lequel ils ſe placent lorſqu'ils s'incorporent à ſa ſubſtance. Je l'ai déjà inſinué; [100.] ſi cela n'étoit point, la ſtructure de la fibre changeroit à meſure qu'elle recevroit de nouvelles nourritures, & bientôt elle deviendroit incapable des fonctions auxquelles elle eſt deſtinée.

Si donc la fibre détermine, par la méchanique de ſa ſtructure, l'arrangement des atomes nourriciers, tout ce qui modifie cette méchanique, tout ce qui change juſqu'à un certain

point les rapports primitifs [59.] des parties ; doit influer ſur l'arrangement de ces atomes. L'action de l'Objet modifie l'*état primitif* de la fibre : [60, 61, 64, 66, 79, 88.] cette action doit donc influer ſur l'arrangement des atomes nourriciers, & y influer d'autant plus qu'elle a été plus forte, ou plus long-tems continuée, ou plus ſouvent répétée, & que la fibre a eu plus de diſpoſition originelle à ſe prêter à cette action. [59, 65.]

102. En ſe plaçant relativement à la diſpoſition actuelle de la fibre, les atomes nourriciers maintiennent cette diſpoſition ; & ſi le même mouvement eſt répété de tems en tems dans la fibre, & qu'il ne ſurvienne point de mouvement contraire, ils la fortifient, cette diſpoſition, puiſque leur incorporation dans la fibre tend à augmenter ſa ſolidité. [99]

Voila la naiſſance de l'*Habitude* : ſi l'on dit en général, que la répétition des actes la fortifie, c'eſt que la répétition des actes eſt une répétition de mouvemens, & qu'une répétition de mouvemens augmente la tendance aux mouvemens. [79, 88.]

L'auteur de la *Pſychologie* paroît avoir eu

les mêmes idées que moi ſur l'Habitude : je me crois obligé de citer le paſſage [*] de cet Auteur : je ne ſache pas que l'on ait rien dit de plus vraiſemblable ſur cette matiere.

" La répétition fréquente du même mouve-
„ ment dans la même fibre change juſqu'à un cer-
„ tain point l'état primitif de cette fibre. Les mo-
„ lécules dont elle eſt compoſée, ſe diſpoſent les
„ unes à l'égard des autres dans un nouvel ordre
„ relatif au genre & au degré de l'impreſſion re-
„ çue. Par ce nouvel arrangement des molécu-
„ les, la fibre devient plus facile à mouvoir
„ dans un ſens que dans tout autre. Les ſucs
„ nourriciers ſe conformant à la poſition ac-
„ tuelle des molécules, ſe placent en conſéquen-
„ ce. La fibre croît, ſa ſolidité augmente, la
„ diſpoſition contractée ſe fortifie, s'enracine,
„ & la fibre devient de jour en jour moins ſuſ-
„ ceptible d'impreſſions nouvelles."

103. Nous voudrions pénétrer dans la méchanique qui prépare & diſpoſe les atomes nourriciers : nous voudrions voir ces atomes opérer le développement de la fibre, & la conduire par

[*] *Eſſai de Pſychol.* Chap. LXII.

degrés à la perfection qui lui eſt propre, &c. Mais, ce ſont là des connoiſſances qui ſe refuſent actuellement à notre curioſité, & les meilleurs Microſcopes n'atteignent point aux infiniment petits de cet ordre. Nous voyons la Nature faire paſſer ſucceſſivement les matieres alimentaires par différens ſyſtêmes de vaiſſeaux, par différens ordres de filtres dont la fineſſe augmente graduellement. Nous concevons que par cette dégradation du *calibre* des vaiſſeaux, elle opere différentes ſortes de ſecrétions : nous entrevoyons même celles des ſecrétions qui ſont les plus groſſieres : mais, lorſque nous voulons ſuivre la Nature plus loin, lorſque nous voulons la ſaiſir tandis qu'elle eſt occupée à l'important ouvrage de la nutrition & du développement, elle ſe couvre de nuages épais qui la dérobent à nos regards ; & plus nous tentons d'avancer, plus ces nuages ſemblent s'épaiſſir. Nous avons beau recourir aux images, aux comparaiſons, aux hypotheſes, nous ne parvenons point à nous faire une idée nette de ſon travail. Nous ſommes donc réduits à nous contenter des notions générales qui paroiſſent réſulter des faits qu'il nous eſt permis d'obſerver ; & ce ſont ces notions dont je viens de donner un précis.

104. Un

104. Un Etre qui n'auroit pendant toute sa vie qu'une seule sensation, mais qui l'éprouveroit par intervalles & toujours au même degré, auroit-il le sentiment de la Réminiscence? Cette question qui s'offre ici naturellement à notre examen mérite de nous occuper. Nous l'avons déjà effleurée dans le Chapitre VIII: nous la considérerons dans celui-ci sous un point de vue un peu différent & qui nous conduira à l'approfondir.

Commençons par anéantir tous les intervalles: mettons, pour ainsi dire, bout à bout toutes les impressions; rendons la sensation continue, & n'oublions pas sur-tout que le degré n'en varie point: dans cette supposition, il est bien clair qu'il n'y auroit point de Réminiscence, parce que la Réminiscence est le sentiment de ce que l'Ame a éprouvé, & non de ce qu'elle éprouve actuellement. (91.) L'Ame ne se rappelle pas ce qu'elle sent; mais elle se rappelle ce qu'elle a senti. La Réminiscence suppose dans l'Ame un changement d'état, une succession de modifications; & il n'est point de succession de modifications pour une Ame qui n'a qu'une seule sensation, & qui l'a toujours au même degré.

105. RÉTABLISSONS les intervalles : faiſons-les égaux ou inégaux, longs ou courts : je dis que nous ne changerons rien à la queſtion, parce que l'Ame ne pouvant avoir l'idée de ces intervalles, ils n'exiſteront point pour elle : le *tems* n'eſt rien, ſéparé de la ſucceſſion des idées, ou plutôt il n'eſt que la ſucceſſion des idées.

106. MAIS, ſi les degrés de la ſenſation varient au point d'ètre ſenſibles à l'Ame ; & ils le ſeront s'ils different beaucoup les uns des autres ; s'ils ſont, pour ainſi dire, fort tranchés, alors il y aura lieu à la Réminiſcence, puiſqu'il y aura des changemens d'état, des paſſages apperçus. Lorſqu'une impreſſion très-foible ſuccédera à une impreſſion très-vive, l'Ame ſentira qu'elle n'eſt pas affectée par l'une comme elle l'a été par l'autre ; & voilà la Réminiſcence. (91.) Elle acquerra d'autant plus de force que le degré de l'impreſſion antécédente l'emportera davantage ſur celui de l'impreſſion ſubſéquente.

107. SI entre deux impreſſions ſemblables il étoit ſurvenu une ſenſation nouvelle, les deux impreſſions n'auroient pu ſe lier immédiatement l'une à l'autre ; il y auroit eu entr'elles une interruption, & cette interruption auroit fait naître le ſentiment de la Réminiſcence. En éprou-

vant la seconde impression, l'Ame se seroit rappellé la premiere; & en se la rappellant, elle auroit eu le sentiment de l'*identité* des deux impressions.

108. La Réminiscence a ses degrés comme tout autre sentiment. Lorsque l'Ame éprouve de nouveau une sensation qu'elle n'a pas éprouvée depuis long-tems, elle est plus affectée du *souvenir* de cette sensation qu'elle ne le seroit de celui d'une sensation qui l'auroit occupée moins rarement. L'idée d'un Objet que nous avons vu mille fois ne fait presqu'aucune impression sur notre Ame, précisément parce que nous l'avons vu mille fois. Un Objet nouveau nous affecte beaucoup, précisément parce qu'il ne nous a point encore affectés.

La cause physique de ce fait ne résideroit-elle point dans l'excès de *mobilité* que les molécules des fibres contractent par des impressions trop souvent ou trop long-tems réitérées? (62, 63, 79, 88.) ou, si l'on veut, dans la trop grande liberté avec laquelle les esprits coulent dans les nerfs? [31, 68.]

Par la raison des contraires, la cause physique du plaisir attaché à la nouveauté, réside-

roit-elle dans une certaine résistance des molécules, dans un certain degré de frottement de ces molécules les unes contre les autres, ou dans l'effort plus ou moins grand des esprits contre les parties solides des nerfs ?

Il semble donc qu'il ne faille pas dire avec l'Auteur de la *Psychologie*, [92.] *que la Réminiscence acquiert d'autant plus de vivacité*, *que les fibres deviennent plus souples ou plus mobiles*; mais il faudroit dire, que la Réminiscence s'enracine à mesure que les fibres deviennent plus souples ou plus mobiles.

Cette réflexion m'achemine à rechercher comment la Réminiscence s'éteint. Les principes qui m'ont servi à expliquer comment elle se forme, [95 & suiv.] m'aideront encore dans cette nouvelle recherche.

109. Des fibres destinées à transmettre & à retracer à l'Ame les impressions des Objets, ont une structure relative à cette double fin. En vertu des rapports que la Nature a établis entre les fibres des Sens & l'activité des Objets, ce sont les Objets eux-mêmes qui disposent les fibres à reproduire les impressions qu'elles en ont reçues. (79, 88, 101.) Tel est l'art avec lequel ces fibres

ont été conftruites, qu'en agiffant fur elles, les Objets les montent ou leur impriment un certain ton. Si ces fibres n'étoient expofées à aucune autre impulfion qu'à celle des Objets & de l'Ame, une idée qui feroit une fois entrée dans le Cerveau ne s'y effaceroit jamais: une Force inhérente à tous les Corps, tend à les conferver dans leur état actuel. Mais, combien de mouvemens inteftins, combien de petites impulfions étrangeres aux Objets & à l'Ame concourent à chaque inftant à changer l'état actuel des fibres des Sens! Quelle n'eft point, en particulier, l'influence qu'ont fur les fibres les mouvemens perpétuels de la circulation & de la nutrition! Les fibres des Sens, comme toutes celles du Corps animal, végetent, croiffent, tranfpirent, s'ufent. Tout cela fuppofe bien des mouvemens, qui fuppofent eux-mêmes divers changemens dans l'état actuel de ces fibres. J'ai effayé de prouver que les fibres des Sens ont été faites de maniere qu'elles donnent aux atomes nourriciers un arrangement relatif aux déterminations qu'elles ont reçues. (98, 99, 101, 102.) Les atomes qui s'incorporent aux fibres immédiatement après qu'elles ont été mues par les Objets, doivent donc être ceux qui s'arrangent avec le plus de régularité & de précifion, ou de la maniere la plus propre à conferver aux fibres les détermi-

nations quelles ont acquises. Mais si quelqu'impulsion étrangere dérange le moins du monde l'économie actuelle des fibres, on conçoit que ce dérangement, quelque léger qu'on le suppose, influera sur l'arrangement des atomes nourriciers. Ceux qui viendront s'incorporer après l'impulsion, ne pourront se placer avec la même régularité que les premiers : ils s'éloigneront plus ou moins de la position requise à la conservation de la Réminiscence. De nouveaux atomes qui succéderont à ceux-ci, & dont l'arrangement sera déterminé en partie par celui des atomes qui les auront précédés immédiatement, effaceront de plus en plus les impressions des Objets. Enfin, lorsque par le laps du tems, il ne restera plus de fibres ni de molécules de fibres qui aient retenu quelque chose de ces impressions, le souvenir des sensations sera perdu pour l'Ame; & quand les Objets agiront de nouveau sur les fibres, ils les mouvront comme s'ils ne les avoient jamais mues : les sensations qu'elles feront naître dans l'Ame auront donc pour elle le caractere de la *nouveauté*. Le contraire arrivera si l'on suppose que les Objets agissent assez fréquemment sur les fibres pour rendre nul l'effet des impulsions étrangeres. Des fibres qui étoient sur le point de perdre l'impression qu'elles avoient reçue d'un Objet, sont, pour ainsi dire, re-

montées par cet Objet lorſqu'il vient à agir de nouveau ſur elles.

110. Trop de molleſſe, comme trop de rigidité dans les fibres, nuiſent également à la Réminiſcence. Des fibres trop molles ne retiennent rien, parce qu'elles cédent à tout: leurs élémens adhérent ſi peu les uns aux autres, ils ſe touchent par de ſi petites ſurfaces, que le plus léger mouvement inteſtin [109.] ſuffit pour détruire l'impreſſion de l'Objet. Des fibres trop roides ne cédent, au contraire, qu'à de fortes impreſſions: la grande adhéſion de leurs élémens apporte à l'activité de la plûpart des Objets une réſiſtance qu'elle ne peut ſurmonter ou qu'elle ne ſurmonte qu'imparfaitement.

111. Je n'ai pas achevé d'ébaucher cette eſpece de Théorie de la Réminiſcence: ſi après avoir approché le corps *odoriférant* du Nez de la Statue, nous l'en éloignons un peu, nous la ferons paſſer d'une impreſſion forte à une impreſſion foible, & elle ſentira ce paſſage. [106.] Pour qu'elle le ſente, il faut néceſſairement qu'elle ſe rappelle l'impreſſion antécédente quand elle éprouve l'impreſſion ſubſéquente: car, comment ſentiroit-elle que ſon état a changé, ſi pendant que l'objet lui fait éprouver une des

impreſſions, elle ne conſervoit aucun ſouvenir de l'autre? (90, 94.) Mais comment des fibres d'une même eſpece pourront-elles tranſmettre à l'Ame une impreſſion foible, & lui rappeller en même tems une impreſſion forte? Je dis des fibres d'une même eſpece, parce qu'il s'agit de la même ſenſation, mais dont les degrés varient. [85, 106.]

Ce fait paroît embarraſſant: pour tâcher de l'expliquer, remontons d'abord à l'objet. L'athmoſphere odoriférante dont il eſt environné, (38.) ſe raréfie à meſure qu'elle s'étend. Il y a donc bien plus de corpuſcules près de l'objet qu'à une certaine diſtance de l'objet: il y a donc auſſi plus de mouvement là, où les corpuſcules ſont en plus grand nombre ou plus rapprochés les uns des autres. De plus, la Nature eſt par-tout ſi variée, les parties ſenſibles de l'objet nous offrent elles-mêmes tant de variétés, qu'il eſt probable que les corpuſcules qui en émanent ne ſont pas tous égaux en groſſeur, en activité; en un mot, qu'ils ne ſont pas tous homogenes ou ſemblables. Si donc l'Organe a été conſtruit ſur des rapports déterminés aux émanations de l'objet, (& comment refuſer de l'admettre?) il y aura entre les fibres d'une même eſpece [85.] des différences relatives à celles que l'on

conçoit exifter entre les corpufcules de l'efpece correfpondante à celle de ces fibres. Les unes plus fines, plus délicates, céderont à l'impulfion d'un petit nombre de corpufcules, ou à celles des plus petits corpufcules; car je préfere de ne pas décider entre ces deux idées: les autres plus fortes, moins mobiles, ne céderont qu'à l'impreffion combinée d'un grand nombre de corpufcules, ou à celle des plus gros corpufcules. Le mouvement de celles-là produira fur l'Ame des impreffions foibles: le mouvement de celles-ci y produira des impreffions fortes. Ainfi, quand l'Organe fe trouvera plongé dans les couches les plus rares de l'athmofphere odoriférante, il n'y aura que les fibres les plus délicates qui en feront ébranlées, foit parce que ces couches font celles qui contiennent le moins de corpufcules, foit parce que ceux qu'elles contiennent font les plus déliés, les plus fubtils. Alors l'Ame éprouvera une impreffion foible. Ce fera le contraire fi l'Organe fe trouve plongé dans les couches les plus épaiffes de l'athmofphere, dans celles qui contiennent le plus de corpufcules ou de plus gros corpufcules. Mais, toutes les fibres d'une même efpece, comme toutes celles d'efpeces différentes, tiennent les unes aux autres médiatement ou immédiatement par des liens qui nous font inconnus: [86.] lors donc

qu'une impreſſion ſuccédera à une autre impreſſion, les fibres qui ſeront mues actuellement par l'objet ébranleront celles qu'il aura auparavant ébranlées, (87.) & voilà comment je conçois que ſe fera le rappel de l'impreſſion antécédente.

112. Il eſt preſqu'inutile que je le diſe: la Statue n'a & ne peut avoir aucune connoiſſance des objets de ſes ſenſations. Elle ne peut, par conſéquent, diſtinguer l'odeur que ſa Mémoire lui rappelle, de celle que l'objet excite. Mais elle peut ſentir que l'une l'affecte moins vivement que l'autre.

La Statue a donc des ſenſations, & ces ſenſations peuvent être très-variées, ſans qu'elle ſache ce qui les lui fait éprouver. Nous-mêmes ſommes-nous mieux inſtruits par nos cinq Sens de ce qui eſt hors de nous?

113. Les ſenſations ſont des modifications de l'Ame: les modifications de l'Ame ſont l'Ame elle-même exiſtant de telle ou de telle maniere. L'Ame a un ſentiment d'elle-même; & ce ſentiment eſt auſſi inſéparable de chacune de ſes modifications que ces modifications le ſont de l'Ame même.

Lors donc que l'Ame éprouve l'impreſſion

d'un Objet & qu'elle ſe rappelle en même tems une ou pluſieurs autres impreſſions, elle s'*identifie* avec toutes : & cette *identification* eſt le fondement de la *Perſonnalité*.

Il faut diſtinguer deux ſortes de *Perſonnalité* : la premiere eſt celle qui réſulte ſimplement de la liaiſon que la Réminiſcence met entre les ſenſations antécédentes & les ſenſations ſubſéquentes, en vertu de laquelle l'Ame a le ſentiment des changemens d'état par leſquels elle paſſe.

La ſeconde eſpece de *Perſonnalité* eſt cette Perſonnalité *réfléchie* qui conſiſte dans ce retour de l'Ame ſur elle-même, par lequel ſéparant, en quelque ſorte, de ſoi ſes propres ſenſations, elle réfléchit que c'eſt elle qui les éprouve ou qui les a éprouvées. L'Etre qui poſſede une telle Perſonnalité appelle *Moi* ce qui eſt en lui qui ſent ; & ce Moi s'incorporant, pour ainſi dire, à toutes les ſenſations, ſe les approprie toutes & n'en compoſe qu'une même exiſtence.

114. La Statue eſt encore fort éloignée de pouvoir dire *Moi*, parce qu'elle eſt encore fort éloignée de pouvoir réfléchir ſur ce qu'elle ſent. La réflexion eſt une opération de l'Ame, qui ſuppoſe que ſon activité s'eſt fort déve-

loppée par l'uſage des ſignes d'inſtitution, comme je l'expliquerai ailleurs. En un mot, parce que la Statue ne peut dire Moi, elle n'a point l'idée du Moi : cette idée exige néceſſairement un ſigne qui la repréſente.

La Statue ne poſſede donc que la premiere eſpece de Perſonnalité ; [113.] & cette Perſonnalité qu'on pourroit nommer *improprement dite*, par oppoſition à celle de la ſeconde eſpece, [ibid.] paroît convenir également aux Animaux, & même à ceux qui ſont le moins élevés dans l'échelle.

A cette occaſion, je ne puis m'empêcher de de relever ici l'Auteur de la *Pſychologie* : il refuſe la réminiſcence aux Animaux ; & je m'en étonne d'autant plus que ſes principes ſur le phyſique de la Réminiſcence (92.) ne le conduiſoient pas à la leur refuſer. Pourquoi, en effet, les Objets n'imprimeroient-ils point aux fibres ſenſibles de la Brute des déterminations ſemblables ou analogues à celles qui ſont dans les fibres de l'Homme la ſource de la Réminiſcence ? Notre Auteur n'accorde donc aux Animaux que cette partie de la Mémoire qui conſiſte dans le rappel des ſenſations ; [91.] mais il ne veut pas que ce rappel y ſoit accompa-

gné du ſentiment que ces ſenſations ont été préſentes. " Leur Cerveau, dit-il [*] en parlant des Animaux, retient comme le nôtre, „ & peut-être mieux que le nôtre, les impreſſions des Objets. Les idées ou les ſenſations „ attachées à ces impreſſions ſe réveillent les „ unes les autres par un enchaînement phyſique, mais leur *rappel* n'eſt point accompagné de *Réminiſcence*: elles affectent l'Animal „ ſimplement comme *actuelles*, & c'eſt comme „ telles qu'elles déterminent ſes mouvemens."

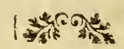
On voit ce qui a porté cet Auteur à refuſer la Réminiſcence aux Animaux : c'eſt qu'il a très-bien compris qu'il ne pouvoit leur accorder le *Moi*. " Nous nous rappellons, dit-il, „ que nous avons exiſté dans un certain tems „ avec certaines idées : nous ſentons que le *Moi* „ qui penſoit alors eſt le Moi qui penſe actuellement, & ce ſentiment conſtitue la *Perſonnalité*. Il n'eſt point de *Moi*, de *Perſonnalité* „ chez les Animaux „. Il eſt vrai qu'on ne ſauroit attribuer aux Animaux cette Perſonnalité réfléchie qui conſtitue le Moi: (113.) mais à cauſe de cela les priverons-nous de la Réminiſcence? " Il n'eſt pour les Animaux ni

[*] *Princ. phil.* Part. VI, Chap. IX.

„ *passé* ni *futur*, dit notre Métaphysicien ; ils „ ne sentent que le présent ; les notions de „ passé & de futur tiennent à des comparai„ sons qui supposent évidemment l'usage des „ termes „. Mais, l'Auteur n'eût-il pas été plus exact s'il eût fait une juste distinction entre la notion du passé & le *sentiment* qu'une sensation a été présente ?

L'OPINION assez hardie d'un bonheur à venir réservé aux Animaux, & que la bienveillance universelle de notre Philosophe lui fait embrasser avec vivacité, étoit elle-même un motif pour leur accorder la Réminiscence. En vain *le Singe seroit-il élevé à la sphere de l'Homme*, (*) s'il ne conservoit aucun sentiment de son premier état : ce ne seroit plus le même Etre, ce seroit un autre Etre. Il en seroit de même de nous si la mort rompoit toute liaison entre notre état terrestre & cet état glorieux auquel nous sommes appellés. Mais j'en ai déja dit assez sur ce sujet : je pourrai le traiter ailleurs avec plus d'étendue.

(*) *Psychol.* Chap. LI.





CHAPITRE X.

Du physique du plaisir & de la douleur.

De la question si les Loix de l'Union sont arbitraires.

Du tempérament des fibres & de ses effets.

Considérations sur l'Activité & sur celle de notre Etre en général.

115. En passant d'une sensation à une autre sensation, ou simplement en éprouvant différens degrés de la même sensation, la Statue acquiert un sentiment que j'ai rendu ailleurs [53.] par les expressions de *mieux-être* ou de *moins-bien-être.* Ces expressions emportent, comme l'on voit, une comparaison entre deux états différens: ce n'est pourtant pas que la Statue compare, du moins au sens dans lequel nous comparons: mais, parce que je suis obligé de revêtir de termes les opérations d'un Automate qui n'a point l'usage des termes, je risque d'être souvent peu exact & de ne point simplifier assez un état si différent du nôtre. Quoi qu'il en soit, voici l'idée que je tâche de

me faire de l'eſpece de comparaiſon dont il s'agit.

116. PENDANT que la Statue éprouvoit la premiere ſenſation, ſon état étoit purement abſolu, parce qu'il n'avoit que des rapports poſſibles. La capacité de ſentir étoit, pour ainſi dire, concentrée dans une ſenſation unique, & il n'exiſtoit pas même la plus légere velléité. (47, 49.)

AU moment que la Statue a éprouvé la ſeconde ſenſation, elle s'eſt rappellée la premiere: [87.] elle a donc eu, à la fois, deux ſenſations diſtinctes [94.] qui ont déterminé l'Activité de ſon Ame dans une proportion relative à ce qui fait le *plaiſir*: celle de ces ſenſations dont le mouvement a été le plus dans cette proportion, a fait incliner l'Ame de ſon côté, a-peu-près comme une balance s'incline du côté où eſt le plus grand poids.

JE vais expliquer, ſi je le puis, en quoi conſiſte cette détermination, cette *inclinaiſon* de l'Ame. On voit déjà, & je viens de l'inſinuer, que ce terme d'*inclinaiſon* doit être pris ici dans un ſens figuré: il exprime un effet; mais cet effet differe beaucoup de celui que produit un poids dans une

balance.

balance. Quand on parle d'une Subſtance qui n'eſt point Corps, il faudroit pouvoir employer toujours des termes qui ne renfermaſſent rien de corporel. Mais comme nous tenons bien plus à la Matiere qu'à l'Eſprit, la Langue nous fournit bien plus de termes pour la Matiere que pour l'Eſprit : nous tranſportons donc fréquemment à l'Eſprit ce qui ne convient qu'à la Matiere. On remédie un peu à cette imperfection de la Langue & des idées en avertiſſant, comme je l'ai fait, que tel ou tel terme doit être pris dans un ſens figuré. Je prie qu'on veuille bien ſe ſouvenir de cet avertiſſement, & interpréter en conſéquence les expreſſions un peu trop phyſiques qui pourroient m'échapper en parlant de l'Ame. Les matieres que j'ai à traiter dans le cours de cet Ouvrage ſont ſi délicates, ſi hériſſées de difficultés, elles touchent à tant de choſes reſpectables, que je ne puis aſſez prier mes Lecteurs de ne me point juger ſur quelques expreſſions, mais de me juger ſur mes idées & ſur l'enſemble de mes idées. Je reviens à mon ſujet.

117. Ce ne ſera peut-être pas pouſſer trop loin les diſtinctions en Métaphyſique, que de diſtinguer deux choſes dans une ſenſation qu'un Objet excite : l'une, ce qui caractériſe cet Objet

ou annonce ſa préſence : l'autre, ce qui détermine l'Ame à agir.

SI l'AUTEUR de la Nature eût voulu que les ſenſations ne renfermaſſent que la premiere de ces deux choſes, l'Ame eût reſſemblé à un Miroir qui reçoit l'image des Objets, & demeure immobile en leur préſence. Mais la SAGESSE a fait l'Ame un Etre *actif*; [3, 4.] & ELLE a placé hors de cet Etre les Cauſes qui déterminent l'exercice de ſon activité. ELLE a rendu l'Ame capable de plaiſir & de douleur; & ELLE a mis le phyſique du plaiſir & de la douleur dans un certain ébranlement des fibres ou dans un certain degré d'ébranlement. ELLE a ainſi ſubordonné l'Activité de l'Ame à ſa ſenſibilité; ſa ſenſibilité au jeu des fibres; le jeu des fibres à l'action des Objets.

118. NOUS ne pouvons pas plus définir le plaiſir ou la douleur, qu'une ſenſation quelconque. Nous ſavons ſeulement que toute ſenſation tient à un mouvement, [17.] & qu'un mouvement plus ou moins fort, plus ou moins accéléré fait naître la douleur ou le plaiſir. La plus légere ſenſation ne differe du chatouillement le plus vif, & celui-ci de la douleur que par le degré; & c'eſt au degré du mouvement que ré-

pond dans l'Ame ce ſentiment que nous exprimons par les termes de plaiſir ou de douleur ; comme c'eſt à l'eſpece du mouvement ou de la fibre que répond la ſenſation que nous exprimons par les termes d'*odeur de roſe* ou d'*odeur d'œillet.* Ainſi la même fibre qui produit le plaiſir lorſque ſes vibrations ſont accélérées dans un certain degré, fait naître la douleur lorſque ces vibrations ſont accélérées au point de ſéparer trop les unes des autres les molécules de la fibre. La douleur ſera à ſon dernier terme, ſi cette ſéparation va juſqu'à la ſolution de continuité.

119. J'HÉSITE à dire un mot ſur la queſtion, ſi DIEU ne pouvoit pas attacher le plus grand degré du plaiſir, à la ſolution de continuité, comme IL y a attaché le plus grand degré de la douleur ? Ceci ſuppoſe évidemment de l'arbitraire dans l'Union de l'Ame & du Corps, & que les effets de cette Union ont dépendu de la VOLONTÉ de ſon AUTEUR. Je me borne à faire là-deſſus à mes Lecteurs les queſtions ſuivantes, ſur leſquelles je les prie de réfléchir.

DIEU a-t-IL pu vouloir ſans raiſon de vouloir, ou SA VOLONTÉ s'eſt-ELLE déterminée ſur les idées que LUI a offert SON ENTENDE-

MENT ? Ce que l'ENTENDEMENT DIVIN avoit jugé convenable pouvoit-il ne pas être ou être autrement ? La regle des jugemens que DIEU a porté ſur la convenance, a-t-elle eu pour fondement SA VOLONTÉ ou la Nature des Choſes? La Nature des Choſes étoit-elle diſtincte des idées de l'ENTENDEMENT DIVIN ? Les *Eſſences* ſont-elles *éternelles* ? les *rapports* qui découlent des Eſſences ſont-ils *immuables* ? Les *Loix* qui réſultent des rapports ſont-elles *invariables* ? [40.] Dépendoit-il davantage de DIEU de changer la Nature des Choſes ou les Eſſences, que de changer SES IDÉES ou SA PROPRE NATURE ? Si l'Homme *poſſible* ne différoit pas de l'Homme *actuel*, & qu'il y eût eu quelque choſe dans l'Homme *poſſible*, qui eût pu être également bien de deux manieres, comment la VOLONTÉ DIVINE eût-ELLE pu préférer l'une à l'autre ?

REMARQUEZ que je ne conſidere point ici les effets de l'*Union* dans leurs fins, mais dans leurs cauſes. Il eſt bien évident que la douleur avertit l'Individu de ce qui touche à la deſtruction de ſon Etre : mais ſi cette deſtruction eût été accompagnée de plaiſir, comment l'Animal eût-il conſervé ſon Etre ? Voici donc précisément l'état de la queſtion ; les cauſes du plaiſir & de la douleur, & généralement de tout ce qui ſe

paſſe au-dedans de nous, étoient-elles déterminées originairement par la nature des deux Subſtances, indépendamment de la VOLONTÉ DIVINE? La ſomme des queſtions que j'ai propoſées ſur ce ſujet, ſe réduit à celle-ci: s'il n'y avoit rien dans la nature des deux Subſtances conſidérées comme *poſſibles* ou dans les IDÉES de DIEU, qui déterminât les effets de l'*Union*, d'où la VOLONTÉ DIVINE auroit-ELLE tiré le principe de SES DÉTERMINATIONS dans la formation de l'Homme & de tous les Etres mixtes? [*]

[*] †† Pour bien ſaiſir ces queſtions très-abſtraites, il faut conſidérer que tous les Êtres qui exiſtent actuellement, exiſtoient comme *poſſibles* dans l'ENTENDEMENT DIVIN avant la Création. Ils y avoient donc la même nature, les mêmes propriétés que nous leur connoiſſons; car avant qu'on traçât le triangle, il étoit poſſible, & ſes trois angles n'en égaloient pas moins deux angles droits. La nature de la Matiere & celle des Forces qui devoient agir ſur la Matiere & par la Matiere, étoient donc déterminées de toute éternité dans l'ENTENDEMENT DIVIN, par les idées qui conſtituent ces Choſes. Tout ce qui en réſulte eſſentiellement étoit donc déterminé auſſi, & la VOLONTÉ DIVINE ne pouvoit pas plus changer la nature de la Matiere & des Forces, qu'ELLE ne pouvoit changer la nature du triangle. ELLE ne pouvoit pas plus donner à la Matiere des propriétés contraires à celles qui dérivent de ſon eſſence idéale, qu'ELLE ne pouvoit donner au triangle les propriétés du cercle. Ainſi, les Loix du mouvement, qui ſont les réſultats néceſſaires de la nature de la Matiere & des Forces, ne ſont pas plus *arbitraires* que la Matiere & les Forces. Il en

120. Les Objets n'agiſſent pas immédiatement ſur l'Ame: elle n'éprouve leur action que d'une maniere médiate, par le miniſtere des Sens. Le tempérament des fibres ſenſibles peut donc modifier l'action des Objets en différens Individus. Ainſi, quand on ſuppoſeroit une parfaite reſſemblance entre toutes les Ames humaines, il ſuffiroit qu'il y eût de la différence entre les Corps, pour qu'il y en eût auſſi dans les ſenſations & dans le degré du plaiſir ou de la douleur.

121. Je définis le *tempérament* d'une fibre, l'aptitude plus ou moins grande de cette fibre à céder à l'impreſſion de l'Objet.

Cette aptitude tient, en général, aux *proportions* de la fibre & à la facilité qu'ont ſes mo-

eſt de même de toutes les Subſtances immatérielles : l'Ame *poſſible* ne différoit point de l'Ame *actuelle*; & ſi ſon Activité *poſſible* ſoutenoit dans l'Entendement divin des rapports avec l'Activité *poſſible* du Corps, ces rapports étoient abſolument indépendans de la Volonté divine; & la Création, qui n'a pu y apporter aucun changement, les a laiſſé ſubſiſter tels qu'ils étoient dans l'état de *ſimple poſſibilité*. Les Loix de l'union de l'Ame & du Corps ne ſont donc pas plus *arbitraires* que celles du mouvement. Concluons de ceci, que s'il n'y avoit point d'Intelligence qui exiſtât *par ſoi*, rien n'auroit été *poſſible*, puiſque cette Intelligence eſt la Source de toute *poſſibilité*, comme ſa Puissance eſt la Source de toute *réalité*.

lécules de gliſſer les unes ſur les autres ou de s'écarter les unes des autres.

Ainsi, en ſuppoſant que l'action d'un Objet ſur deux Individus ſoit préciſément la même, celui-là ſera le plus ſenſible à cette action dont les fibres ſeront les plus mobiles.

Si cette mobilité eſt exceſſive, l'Individu aura une ſenſation déſagréable; les molécules tendront à ſe déſunir. (118.) Si les fibres n'ont, au contraire, que fort peu de mobilité, l'Individu ne ſera affecté que très-foiblement. Il le ſera dans la proportion qui fait le plaiſir (118.) ſi les fibres ont une mobilité tempérée.

La même ſenſation peut donc être agréable à l'un & déſagréable à l'autre, ou plus agréable à l'un & moins agréable à l'autre, dans un rapport déterminé au tempérament des fibres de chaque ſujet.

Enfin, entre deux ſenſations agréables qu'éprouve un Individu, celle dont les vibrations ſont les plus accélérées, ſans l'être trop, l'affecte le plus agréablement. Je ne prétends par exclure ici, par le mot de *vibration*, toute autre eſpece de *mouvement*: j'ai déja dit [42.] ce que l'on doit

penser là-dessus. Si je parle de vibrations, c'est uniquement parce que ce mouvement paroît être celui que l'on conçoit le mieux dans des fibres. Mais de combien de mouvemens différens les fibres nerveuses ne sont-elles pas susceptibles! Quelle n'est point la diversité des Organes qu'elles composent! Je me suis aussi expliqué sur l'intervention du fluide nerveux; (31.) & si je fais plus souvent mention des fibres que des esprits animaux, c'est qu'il me semble que l'Imagination a plus de prise sur celles-là que sur ceux-ci. D'ailleurs l'existence des nerfs n'est point douteuse; ils tombent sous les Sens; nous suivons à l'œil leurs principales ramifications. Enfin, ils concourent certainement à la production des sensations, quoique nous ne puissions pas dire précisément quelle est la part qu'ils ont à cette production, ni comment ils s'associent aux esprits.

122. La Statue aura donc plus de *plaisir* à sentir l'odeur de l'œillet que celle de la rose, si la premiere agite plus le nerf olfactif, sans cependant l'agiter trop.

Je me sers de l'expression vague, *sans l'agiter trop*, parce que j'ignore la quantité de mouvement nécessaire à la production du plus grand degré de plaisir dans chaque sensation. Je vois très-clairement que les degrés du plaisir & ceux

de la douleur ne composent qu'une même chaîne; mais je ne vois point du tout où finit le plaisir & où commence la douleur.

123. QUE résulte-t-il dans l'Ame de notre Statue du plus ou du moins de plaisir que deux sensations différentes lui font éprouver? C'est la question que je me suis proposée dans le paragraphe 115, & dont il faut maintenant nous approcher de plus près. J'ai dit dans le paragraphe 117, que DIEU a fait l'Ame un Etre actif, & qu'IL a subordonné l'Activité de cet Etre à sa Sensiblité; c'est-à-dire, qu'il a mis dans la Sensibilité de l'Ame le principe des déterminations de son Activité. Je vais donc examiner ce que l'on doit entendre ici par l'Activité de l'Ame & approfondir ce sujet autant que la foible portée de mon Entendement pourra me le permettre. Je commence par quelques considérations sur l'Activité en général.

J'AI défini l'*Activité* de l'Ame, [4.] la capacité qu'a l'Ame de produire en elle & hors d'elle ou sur son Corps certains effets. Ailleurs, (46. j'ai défini l'*Ame* une Force, une Puissance, une Capacité d'agir ou de produire certains effets. C'étoit tout ce que je pouvois dire de l'Activité de l'Ame en la considérant sous ce point de vue général. L'Activité des Etres, de quelque natu-

re qu'ils ſoient, ne nous eſt connue que par ſes *effets*. Ces effets ſont des changemens, des modifications qui ſurviennent à des Etres par l'intervention ou conſéquemment à la préſence d'autres Etres. Nous nommons *Agens* les Êtres dans leſquels nous penſons qu'eſt la *raiſon* de ces changemens, & cette raiſon nous eſt auſſi inconnue que le ſont les Eſſences *réelles*. (20.) Le mot d'*action*, qui revient ſi ſouvent dans nos diſcours, n'emporte donc point la connoiſſance de la maniere dont les Agens operent, mais il emporte ſimplement celle de ce qu'ils operent. Nous voyons des faits; & tout ce qui eſt au-delà des faits n'eſt pour nous que ténebres plus ou moins épaiſſes. Toutes nos Théories de cauſes & d'effets ſe bornent au fond à connoître l'ordre dans lequel les Choſes ſe ſuccédent, ou les rapports ſuivant leſquels l'exiſtence ou les modifications des unes paroiſſent déterminées par l'exiſtence ou les modifications des autres. Ainſi, quand ce que nous nommons *Agent* dans la Nature ne le ſeroit point; quand la relation des cauſes & des effets ne ſeroit qu'une apparence, un phénomene relatif à notre maniere de voir & de concevoir; l'ordre ou la ſucceſſion des Choſes n'en ſeroit pas moins réelle, invariable, & n'en fourniroit pas un fondement moins ſolide à tous nos raiſonnemens. (7.)

124. Mes Lecteurs comprennent à présent dans quel sens je prends les termes généraux de *Cause*, d'*Agent*, d'*Activité*, d'*action* : les réflexions que je viens de faire là-dessus, serviront à les prémunir contre l'opinion où ils pourroient être que je cherche les causes de ce qui se passe au-dedans de nous. Je cherche des faits : je compare ces faits : je tâche d'en former des résultats ; mais, parmi ces résultats il en est que je nomme *conjectures*, *soupçons*, *doutes*, & que je ne donne que pour tels.

Je vois une sensation suivre un mouvement : j'ignore ce que le mouvement & la sensation sont en eux-mêmes ; mais j'étudie ce qu'ils sont par rapport à moi, c'est-à-dire, par rapport à ma maniere de concevoir. Cette étude me conduit à reconnoître que chaque sensation a un mouvement qui lui correspond, & que ce mouvement est aussi distinct de tout autre mouvement, que cette sensation est distincte de toute autre sensation.

En comparant les propriétés à moi connues de cet Etre que je nomme le *Corps*, avec les propriétés à moi connues de cet Etre que je nomme l'*Ame* ; je découvre que ces deux Etres ne sont pas de même nature. J'observe les phénomenes qui résultent de leur Union, & pour

parvenir à démêler la part qu'a chacun de ces Etres à la production des phénomenes, j'essaie d'analyser ou de décomposer les phénomenes. (9.) Mais ce sont toujours des *effets* que j'analyse, & jamais des *causes*.

Ainsi, en me rendant attentif à tout ce que je découvre au-dedans de moi; en comparant les diverses opérations de mon Cerveau & celles de mon Ame qui leur correspondent; en étudiant les rapports & les oppositions qui sont entr'elles; en combinant les unes avec les autres, je parviens à me faire une idée, à la vérité imparfaite, de l'ordre ou de la liaison de ces opérations & des Loix qui les dirigent. Mais il ne me vient point dans l'Esprit d'atteindre au principe secret de cette liaison ou à sa cause immédiate. Quand je parle des rapports qui sont entre les fibres & de la réciprocité d'action qu'ils font naître entr'elles, je compte ne parler que d'un fait; & je répete (6.) que je ne sais point du tout, & que je ne cherche point à savoir comment une fibre meut une autre fibre.



CHAPITRE XI.

De la Faculté de ſentir, conſidérée comme une branche de l'Activité de l'Ame.

De la queſtion ſi l'Ame eſt paſſive lorſqu'elle apperçoit ou qu'elle ſent.

Des déterminations de l'Activité de l'Ame & de leurs cauſes.

De la nature & des effets de l'Attention.

125. JE viens d'expoſer mes idées ſur l'*activité* en général. J'ai indiqué le point de vue ſous lequel je me propoſe de conſidérer celle de notre Etre. Je vais continuer l'examen de cette Activité.

J'AI dit que l'activité de l'Ame eſt la capacité qu'a l'Ame de produire en elle & hors d'elle ou ſur ſon Corps certains effets. [4.] J'ai inſéré dans cette définition les mots *en elle*, pour me conformer à l'opinion des Philoſophes qui penſent que l'Ame ſe modifie elle-même, ou forme elle-même les ſenſations en conſéquence du jeu des Organes.

SUIVANT cette opinion, la faculté de ſentir eſt une branche de l'Activité de l'Ame, une modification de cette Activité ; car tout ce que l'Ame eſt dite produire, elle le produit par ſon Activité.

J'AI montré en peu de mots le fondement de l'opinion dont je parle, lorſque j'ai dit *que n'appercevant aucun rapport entre un mouvement & une ſenſation, je ne pouvois placer dans le mouvement la cauſe immédiate ou efficiente de la ſenſation.* [4.] J'ai un peu étendu cela dans le paragraphe 46.

126. IL y a une maniere de s'exprimer ſur l'Ame, qui ne me paroît pas bonne ; c'eſt quand on dit que l'Ame eſt *paſſive* lorſqu'elle apperçoit ou qu'elle ſent. La *paſſivité*, ſi je puis me ſervir de ce mot, eſt directement oppoſée à l'*Activité.* Un Etre abſolument paſſif eſt un Etre dans lequel il ne peut s'exercer aucune ſorte d'action. Agir c'eſt produire un certain effet, une certaine modification. Comment un Etre paſſif ſeroit-il ſuſceptible de modification ? Comment la Force modifiante s'exerceroit-elle ſur un *Sujet* incapable de réſiſtance ou de réaction ? Quand un Corps en mouvement choque un Corps en repos, il lui communique de ſon mouvement dans une proportion relative à la vîteſſe & aux

masses. Dans l'instant où le Corps en repos est choqué, il peut être regardé comme passif; il est cependant bien évident qu'il ne l'est pas, puisqu'il résiste au mouvement en vertu de sa Force d'inertie, toujours proportionnelle aux masses. Il est encore impénétrable; s'il ne l'étoit point, le Corps mu le pénétreroit intimement, les deux Corps n'occuperoient plus que le même lieu métaphysique, & il n'y auroit point de communication de mouvement.

Je n'ai garde de comparer le choc de deux Corps à l'action du Corps sur l'Ame. Je n'ai pas oublié les réflexions que j'ai faites sur ce sujet. (116.) Assurément le Corps n'agit pas sur l'Ame comme un Corps agit sur un autre Corps. [46.] L'Ame n'est pas Corps: la *simplicité* du Sentiment le prouve: le Sentiment est un, le Corps est multiple: [2.] mais, je conçois qu'en conséquence de l'action des fibres nerveuses, il se passe dans l'Ame quelque chose qui répond à cette action: l'Ame réagit à sa maniere, & l'*effet* de cette réaction est ce que nous nommons *perception* ou *sensation*. Entreprendre d'expliquer ce que c'est que cette réaction de l'Ame, vouloir rendre raison de la maniere dont se forme la perception ou la sensation, c'est vouloir rendre raison de la maniere dont l'Ame est unie au

Corps. Nous ne ſommes pas faits pour pénétrer ce myſtere. [46.]

127. Ceux qui, pour expliquer la formation des ſenſations, ont ſuppoſé qu'elles exiſtoient dejà dans l'Ame, & que le Corps ne faiſoit que les développer, ont comparé tacitement ce qui ſe paſſe dans un Etre ſimple, avec ce qui ſe paſſe dans un Corps organiſé. Mais, quelle comparaiſon peut-on faire entre ce qui ſe paſſe dans un Etre ſimple & ce qui ſe paſſe dans un Corps organiſé? Qu'eſt-ce que des ſenſations renfermées dans l'Ame & dont elle n'a point la conſcience? Qu'eſt-ce que des ſenſations qui ſe développent? Mais en voilà aſſez ſur une opinion qui n'a d'autre fondement que notre ignorance, ſur la maniere dont le Corps influe ſur l'Ame. Il arrive tous les jours que lorſqu'on a couſu enſemble des termes dont on a les idées, on s'imagine avoir mis quelque choſe dans la Nature.

128. Ce n'eſt donc point du tout de cette ſorte d'Activité par laquelle l'on peut concevoir que l'Ame produit les ſenſations, que je veux m'occuper ici: j'ai uniquement en vue cette Activité que j'ai ſuppoſé que l'Ame déployoit hors d'elle ou ſur ſon Corps, [4, 25.] & qui a été ſubordonnée à la Faculté de ſentir. J'ai déja expliqué

pliqué ce que j'entends par cette ſubordination [117.] je ſuis appellé actuellement à m'étendre un peu plus ſur ce ſujet.

129. QUAND je dis que l'Ame agit ſur ſon Corps, je dis que l'Ame modifie l'état actuel de ſon Corps.

J'ENTENDS en général par cette modification, tout changement qui ſurvient au Corps ou à quelqu'une de ſes parties en conſéquence de l'action de l'Ame.

ET comme je ne puis concevoir dans le Corps aucune modification qui ne ſoit l'effet d'un mouvement, je ſuis obligé de ſuppoſer que l'Ame produit du mouvement dans ſon Corps ou dans quelqu'une des parties de ſon Corps. Je donne donc le nom de *Force motrice* à cette Activité de l'Ame.

JE pourrois me diſpenſer de le dire; il vaut mieux cependant que je ne m'en diſpenſe point; l'Ame ne meut pas à la maniere du Corps, puiſqu'elle n'eſt pas Corps: [46.] mais l'effet de ſa Force motrice a un certain rapport [40] à l'effet de la Force motrice du Corps. Je m'explique: je ſuppoſe que la Force motrice de l'Ame produit ſur les fibres ſenſibles des impreſſions ſemblables

ou analogues à celles qu'y produiroit l'Activité des Objets ou des corpuſcules qui en émanent. J'ai déja inſinué cela lorſque j'ai parlé de la naiſſance de l'*Attention* dans le Chapitre VII. [53.]

130. MAIS, cette Activité que je ſuppoſe que l'Ame exerce ſur les fibres, eſt en ſoi une Force *indéterminée* ; c'eſt un ſimple pouvoir d'agir ou de produire certains effets ; & ce n'eſt point tel ou tel effet en particulier.

COMMENT donc l'Activité de l'Ame eſt-elle *déterminée* à produire un certain effet plutôt que tout autre effet qu'elle pourroit également produire ? Comment la Force motrice de l'Ame eſt-elle déterminée à mouvoir une fibre plutôt que toute autre fibre qu'elle pourroit également mouvoir ? Quelle eſt, en un mot, la raiſon ſuffiſante des déterminations de l'Activité de l'Ame ? Mon Lecteur voit que je touche à une queſtion importante.

131. UN Etre ſentant ne peut-être déterminé à agir qu'en vertu d'une perception ou d'une ſenſation agréable ou déſagréable dont il eſt affecté. L'action de cet Etre eſt un effet [124, 130.] qui doit avoir ſon principe ou ſa raiſon

dans quelque chose qui a précédé immédiatement: (7, 54.) refuser d'admettre cela, ce seroit supposer des effets sans causes.

CETTE chose qui a précédé l'action; cette chose qui a en soi le principe ou la raison de l'action, est une perception ou une sensation. C'est ce que j'ai exprimé en d'autres termes, lorsque j'ai dit que l'Activité a été subordonnée à la Sensibilité. [117.]

IL seroit contradictoire à la nature d'un Etre sentant qu'il fût indifférent au plaisir & à la douleur; qu'il éprouvât indifféremment différentes sensations ou différens degrés de la même sensation.

CET Etre ne peut distinguer une sensation d'une autre sensation, ou un degré d'une sensation d'un autre degré de la même sensation, qu'il ne préfere une sensation à une autre sensation, un degré à un autre degré, dans le rapport qu'ont cette sensation ou ce degré avec ce qui constitue en lui le plaisir. (118, 120, 121.)

L'EFFET immédiat de cette préférence est l'*Attention* que l'Etre donne à la sensation ou

au degré de ſenſation qui lui procurent le plus de plaiſir. (53.)

132. Ces principes poſés, je reviens à ma Statue. Mon Lecteur ne m'aura pas, ſans doute, ſoupçonné de l'avoir oubliée. Il aura compris que je ne l'ai quittée que pour chercher des principes propres à répandre quelque clarté ſur la ſituation où je l'ai laiſſée. (123.) J'avois été conduit par la nature de mon ſujet & par la ſuite de mes méditations (116, 117.) à parler de l'Activité de l'Ame. J'étois donc obligé de fixer mes idées ſur cette Activité & ſur les cauſes qui en déterminent l'exercice. Je l'ai fait; (117, 123, 124, 5, 6, 7, 8, 9, 130, 131.) & ce que j'en ai dit me paroît répondre à mon but. En entreprenant l'analyſe des opérations de notre Etre, j'ai dû me preſcrire pour regle d'analyſer toutes les queſtions un peu importantes qui naîtroient naturellement les unes des autres. Ces queſtions une fois analyſées, je ſerai diſpenſé d'y revenir, & j'aurai des principes pour l'examen de toutes les queſtions analogues. Mon plan n'eſt pas de tirer tout de ma Statue: mon plan eſt d'appliquer tout à ma Statue & de ſimplifier ainſi mon ſujet. (10, 12,)

133. Il faut maintenant que je remette ſous

les yeux de mon Lecteur la situation où j'ai laissé ma Statue.

Elle éprouvoit à la fois deux sensations différentes : l'une étoit excitée par la présence d'un œillet ; l'autre étoit rappellée par celle-ci, & cette sensation rappellée étoit une odeur de rose. (88, 90.)

J'ai supposé que l'odeur de l'œillet étoit plus agréable à la Statue que l'odeur de la rose, & j'ai montré comment cela pouvoit être. (122.) Là-dessus je me suis proposé cette question : (123.) *que résulte-t-il dans l'Ame de notre Statue du plus ou du moins de plaisir que deux sensations différentes lui font éprouver ?* C'est cette question qui m'a conduit à l'examen de l'Activité, & cet examen me ramene à cette question.

134. La Statue distingue donc les deux sensations qui l'affectent actuellement. Elle sent que l'une l'affecte plus agréablement que l'autre. Elle se complait donc plus dans l'une que dans l'autre. Elle préfere donc l'une à l'autre.

Mais, qu'est-ce que cette préférence ? quels effets résultent de cette préférence ? voilà ce qu'il s'agit d'approfondir. Je n'ai qu'effleuré ce sujet dans le Chapitre VII ; [53.] je suis mieux placé ici pour l'analyser : j'en ai averti (53.

135. Cette préférence que la Statue donne à la ſenſation qui lui plaît le plus, eſt une *action* que la Statue exerce ſur cette ſenſation. Préférer n'eſt pas ſentir, c'eſt ſe déterminer, c'eſt agir. La préférence ne peut être une modification de la Faculté de ſentir : les modifications de cette Faculté ne ſont que des ſenſations & des degrés de ſenſations. Un Etre qui éprouveroit des ſenſations & qui ne ſeroit point *actif*, ſeroit ſimplement affecté; (117.) & il ne réſulteroit autre choſe au-dedans de lui de la diverſité des impreſſions qu'il éprouveroit, que le plaiſir ou la douleur attachés à ces impreſſions, & le rappel de ces impreſſions les unes par les autres en vertu d'un enchaînement phyſique indépendant de l'Ame.

Mais, l'Ame de notre Statue eſt douée d'Activité : j'ai bien défini ce que j'entends ici par ce mot : (128.) la Statue peut donc ſe déterminer pour la ſenſation qui lui plaît le plus : l'effet de cette détermination eſt l'*Attention* que la Statue donne à cette ſenſation. (131.)

136. L'Attention eſt donc une modification de l'Activité de l'Ame; ou pour m'exprimer en d'autres termes, elle eſt un certain exer-

cice de la Force motrice de l'Ame ſur les fibres de ſon Cerveau. [129.]

Si mon Lecteur doutoit de cette vérité; s'il ſoupçonnoit que je mets plus de *phyſique* dans l'Attention qu'il n'y en a en effet, je le rappellerois à ce qu'il a lui-même éprouvé lorſqu'il a donné ſon attention à quelqu'Objet.

Il a détourné les yeux de deſſus les Objets environnans: il a affoibli par-là l'impreſſion de ces Objets. Il a fixé ſa vue ſur l'Objet de ſon Attention: il l'a concentrée ſur cet Objet: il a tendu l'Organe ſur cet Objet, ſi je puis m'exprimer ainſi.

Tout cela ne prouve-t-il pas l'intervention du Corps dans l'acte de l'Attention? Mais, ſi mon Lecteur vouloit une autre preuve de ce fait, je lui rappellerois encore qu'il s'eſt fatigué lorſqu'il a fixé trop long-tems ſa vue ſur un Objet. Cette fatigue a pu même aller juſqu'à la douleur, ſoit qu'il ait conſidéré cet Objet des yeux de l'Eſprit, ou qu'il l'ait conſidéré des yeux du Corps. Or, cette fatigue, cette douleur n'ont-elles pas leur ſiege dans les Organes?

Enfin, comment remédie-t-on à cette fati-

gue, à cette douleur? par le repos ou par le changement d'Objet? Pourquoi par le repos? c'eſt qu'il eſt une ceſſation d'action : lorſque l'Ame ceſſe d agir ſur les fibres ſur leſquelles elle agiſſoit, la tenſion qu'elle leur a imprimée diminue, s'affoiblit, s'éteint. Pourquoi par le changement d'objet? c'eſt que l'Ame n'agit plus ſur les mêmes fibres : chaque perception a des fibres qui lui ſont appropriées. (77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85.)

137. L'Expérience prouve donc que l'Attention tient à un certain exercice de la Force motrice de l'Ame ſur les fibres du Cerveau. (136.) Je puis donc avancer avec fondement, que l'Attention que notre Statue donne à la ſenſation qui lui plaît le plus, eſt une action qu'elle exerce ſur cette ſenſation. Voyons à préſent en quoi conſiſte cette action.

Agir, c'eſt produire un certain effet; (123, 124.) l'Ame de la Statue produit donc un certain effet ſur la ſenſation qui l'occupe.

Mais cet effet, l'Ame le produit hors d'elle ou ſur ſon Corps. [128, 129.] Ce n'eſt pas ſur la ſenſation même que l'Ame agit, puiſque cette ſenſation n'eſt que l'Ame elle-même modifiée d'une certaine maniere. [36, 45, 46.]

C'eſt donc ſur les fibres dont le mouvement produit la ſenſation, [17, 21, 43.] que l'Ame exerce ſon Activité. (129, 130, 131.)

138. QUEL effet l'Ame produit-elle ſur ces fibres? Pour parvenir à le connoître en général, j'obſerve ce qui réſulte de l'attention que je donne à un Objet préférablement à d'autres Objets que j'ai en même tems ſous les yeux, & que je ſuppoſe faire ſur moi une impreſſion à-peu-près égale.

DÉTERMINÉ par quelque motif [130.] à donner mon attention à un de ces Objets, je fixe mes yeux ſur lui. Auſſi-tôt la perception de cet Objet devient plus vive : les perceptions des Objets voiſins s'affoibliſſent. Bientôt je viens à découvrir dans cet Objet des particularités qui m'avoient d'abord échappé. A meſure que mon attention redouble, les impreſſions de l'Objet ſe fortifient & ſe multiplient. Enfin, tout cela croit à un tel point, que je ne ſuis preſque plus affecté que de cet Objet.

139. VOILA des faits : qu'eſt-ce que ces faits nous apprennent? Que l'Attention augmente l'intenſité des mouvemens imprimés par les Objets. On ne peut ſe refuſer à cette conſéquen-

ce. La vivacité des ſenſations eſt néceſſairement proportionnelle à l'intenſité des mouvemens qui les excitent. Une ſenſation s'affoiblit à meſure que l'action de l'Objet diminue ; & cette action eſt un mouvement imprimé à l'Organe. [41.]

En un mot, Dieu ayant attaché les ſenſations à des mouvemens, [124.] l'eſpece & le degré de la ſenſation doivent déterminer l'eſpece & le degré du mouvement.

140. Lors donc que je vois à la fois pluſieurs Objets, & que je ſuppoſe que tous ces Objets m'affectent à-peu-près également, [138.] je ſuppoſe par cela même, que l'intenſité des mouvemens que tous ces Objets impriment à mon Organe eſt à-peu-près la même.

Je ne puis donc être déterminé à donner mon attention à un de ces Objets, qu'en vertu de quelque motif étranger à l'action de cet Objet, puiſque je ſuppoſe que tous les Objets que j'ai préſens à la fois agiſſent à-peu-près avec la même force. Je dis à-peu-près, parce que je conçois qu'il ne peut y avoir une parfaite égalité entre toutes ces actions. Il ſuffit pour le cas que j'exa-

mine, qu'il n'y ait pas entr'elles des différences capables par elles-mêmes d'exciter l'Attention.

L'ATTENTION que je donne à un Objet par préférence à d'autres Objets que j'ai également ſous les yeux, eſt une modification de l'Activité de mon Ame; [135, 136.] mais, cette Activité eſt en ſoi indéterminée : (130.) elle ne peut ſe déployer ſur certaines fibres, qu'il n'y ait une raiſon capable de lui faire produire cet effet. (131.) Si donc l'Objet n'excite point par lui-même mon Attention, il faut que celle que je lui donne ſoit l'effet de quelque motif étranger à l'Objet. C'eſt ce que j'ai voulu inſinuer dans le paragraphe 138, lorſque j'ai dit : *déterminé par quelque motif; &c.*

141. DÈS qu'un tel motif exiſte, mon Attention s'exerce. Mon Ame réagit ſur les fibres que l'Objet tient en mouvement, [129.] & par cette réaction elle augmente l'intenſité du mouvement.

L'EFFET néceſſaire de cette augmentation de mouvement eſt de rendre la perception de l'objet plus vive; car le mouvement auquel la perception de cet Objet eſt attachée, ne ſauroit acquérir plus de force que cette perception n'acquierre

plus de vivacité. [139.] Tout eſt ici relatif ou proportionnel.

L'OBJET eſt un compoſé de différentes parties qui n'agiſſent pas toutes ſur l'Organe avec la même force. La perception totale de l'Objet eſt donc un compoſé d'une multitude de perceptions partielles qui ont chacune leur degré de mouvement.

L'ATTENTION que je prête à cet Objet augmente l'intenſité de tous ces mouvemens particuliers. C'eſt par cette eſpece de méchanique que je viens à découvrir dans l'Objet des particularités que je n'appercevois pas lorſque je ne le diſtinguois point, par l'Attention, des Objets voiſins. [138.]

QUAND on dit que pour voir, il faut regarder, que pour entendre, il faut écouter, on exprime cette réaction de l'Ame ſur les fibres qu'un objet tient en mouvement. Il y a diſtraction, par rapport à cet objet, toutes les fois que cette réaction eſt nulle: elle eſt nulle toutes les fois que l'Ame, occupée d'autres Objets, concentre toute ſon Activité ſur les fibres appropriées à ces Objets.

Les regles que la Logique prefcrit pour augmenter ou foulager l'Attention, tendent toutes à réunir fes efforts fur un petit nombre de fibres. Si j'entreprenois ici de faire l'analyfe de ces regles, je montrerois qu'elles prouvent elles-mêmes la probabilité de mes principes.

142. A mefure que la perception de l'Objet devient plus vive par l'Attention, les perceptions des Objets voifins s'affoibliffent ; & c'eft là un autre *effet* de l'Attention, [138.] dont il faut que je rende raifon par les principes que je viens de pofer.

Les fibres fenfibles & mobiles ont befoin d'efprits pour s'acquiter de leurs fonctions.

Tout ce qui tend à augmenter ou à diminuer la quantité du fluide nerveux, (31.) augmente ou diminue l'Activité des fibres.

Le fluide nerveux fe diftribue donc aux fibres dans un certain rapport à la fomme d'action qu'elles ont à exercer.

La quantité du fluide nerveux eft déterminée : il ne peut donc fe porter en plus grande abondance à certaines fibres, que ce ne foit en

déduction de ce que les fibres voisines auroient pu en recevoir dans le même tems.

L'ATTENTION augmente le mouvement des fibres sur lesquelles elle agit. (138, 139.) Cette augmentation est d'autant plus grande, que l'Attention est plus forte ou plus soutenue.

LES esprits dérivent donc des fibres voisines vers celles sur lesquelles l'Attention s'exerce.

CETTE dérivation, proportionnelle à la quantité du mouvement imprimé par l'Attention, peut aller au point que les fibres voisines soient trop appauvries d'esprits pour faire sur l'Ame une impression sensible. Cette impression peut devenir nulle ou presque nulle par rapport à l'Ame. (138.)

143. VOILA une explication purement méchanique; mais qui s'accorde avec une vérité que la Physiologie avoue. Ceux de mes Lecteurs qui ne goûteront pas cette explication, pourront lui préférer celle-ci ou les réunir.

LA Faculté de sentir est bornée comme le sont toutes les Facultés de notre Etre. Les bornes de

ces Facultés ſont celles du Sujet même dans lequel elles réſident.

LORSQUE l'Ame eſt affectée d'une perception très-vive & qu'elle éprouve en même tems une impreſſion très-foible, elle ne peut éprouver cette impreſſion préciſément comme elle l'éprouveroit ſi elle n'étoit pas affectée en même tems d'une perception très-vive. Parce que la capacité de ſentir eſt limitée, le partage l'affoiblit; une impreſſion très-forte éteint ou abſorbe une impreſſion très-foible.

LA Faculté de ſentir ou d'appercevoir eſt une Force qui ſe proportionne à la quantité du mouvement de chaque ſenſation ou de chaque perception. Mais, l'intenſité d'une perception peut devenir telle par l'Attention, qu'elle conſume, pour ainſi dire, toute la Force d'appercevoir; enſorte qu'il ne reſte pas aſſez de cette Force pour qu'elle puiſſe ſe déployer en même tems ſur d'autres impreſſions. Ceci varie dans le rapport des intenſités.

144. JE viens de traiter de l'Attention entant qu'elle eſt excitée par quelque motif étranger à l'Objet. [138, 140.] Mais, ſi entre pluſieurs Objets que j'ai en même tems ſous les yeux, il

en eſt un qui flatte plus agréablement l'Organe, cet Objet excitera par lui-même mon attention. Le plaiſir attaché à l'impreſſion de cet Objet (118, 120, 121, 122.) ſera le motif qui me déterminera à lui donner mon Attention.

MON Ame réagira donc ſur les fibres que l'Objet tient en mouvement, (137.) & elle réagira avec d'autant plus de force que l'Objet lui procurera plus de plaiſir.

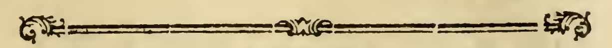
L'EFFET eſt proportionnel à la cauſe : plus il y a d'intenſité dans la cauſe, plus il y en a dans l'effet.

LE plaiſir eſt la cauſe qui détermine l'Ame à agir. [117, 131.] Plus un Objet renferme de plaiſir, plus l'Attention s'exerce ſur cet Objet.

145. L'Ame de notre Statue réagit donc ſur les fibres dont le mouvement lui procure plus de plaiſir. (122, 134, 135, 136, 137.) Par cette réaction, la ſenſation de l'odeur de l'œillet devient plus vive; (138.) & plus cette ſenſation acquiert de vivacité, plus l'Attention augmente.

CELA peut aller au point que la Statue ne ſoit

ſoit plus ou preſque plus affectée de l'odeur de roſe, (138, 141.) réveillée par celle de l'œillet. (87, 88, 90.)



CHAPITRE XII.

De la Volonté & de la Liberté.

Erreurs ſur ces Facultés.

Examen de l'opinion de M. l'Abbé de CONDILLAC *ſur la Liberté*

Réflexions ſur l'analyſe de l'Ame.

146. UN Etre qui préfere un état à un autre état, & qui agit conſéquemment à cette préférence, eſt un Etre qui a une Volonté & qui l'exécute.

AU moment que la Statue a éprouvé la ſeconde ſenſation, elle s'eſt rappellée la premiere, [87, 88, 90.] elle a préféré l'une à l'autre, (115, 116, 134, 135.) & agiſſant en conſéquence de cette préférence, elle a donné ſon attention à celle qui lui a plu davantage. (135. 136.)

La *Volonté* & la *Liberté* ont donc commencé à se déployer dans notre Statue dès la seconde sensation. Je suis donc appellé ici à m'expliquer sur ces deux Facultés.

147. *Vouloir* est cet acte d'un Etre sentant ou intelligent, par lequel il *préfere* entre plusieurs manieres d'être celle qui lui procure le plus de bien ou le moins de mal.

La *Volonté* suppose donc la connoissance ou le sentiment de différentes manieres d'être. La Volonté a nécessairement un objet. Il n'est point de Volonté où il n'est point de raison de vouloir.

Ainsi, un Etre qui n'auroit pendant toute sa vie qu'une même sensation & qu'un même degré de sensation, n'auroit que la capacité de vouloir, & point du tout de Volonté.

La Volonté est donc subordonnée à la Faculté de sentir ou de connoître. Ce sont les sensations ou les perceptions qui déterminent l'exercice de la Volonté. [131.]

148. La Volonté est donc *active* : elle préfere un Objet à un autre Objet. [131.] L'Ame n'est pas bornée au simple sentiment qui résulte en elle de l'impression de différens Objets sur ses

Organes; mais elle fe détermine pour celui de ces Objets dont l'action eft le plus dans le rapport qui fait le plaifir. [118, 120, 121.]

149. L'*Effet* de cette détermination de l'Ame, l'acte par lequel s'*exécute* cette volonté particuliere, font un effet, un acte de la *Liberté.*

La Liberté eft donc, en général, la Faculté par laquelle l'Ame *exécute* fa *Volonté.*

Ainsi, la Liberté eft fubordonnée à la Volonté, comme la Volonté l'eft à la Faculté de fentir; [147.] cette Faculté l'eft à l'action des Organes; [17, 18, 19, 21.] cette action à celle des Objets.

150. Mais, l'Ame n'exécute fa Volonté qu'en agiffant hors d'elle ou fur fon Corps: (4, 25.) la Liberté eft donc proprement cette *Force motrice* [129.] que l'Ame déploie au gré de fa Volonté fur fes Organes, & par fes Organes fur tant d'Objets divers.

La Liberté eft donc en foi *indéterminée.* C'eft une fimple Force, un fimple pouvoir d'agir ou de mouvoir. La Volonté détermine cette Force à s'appliquer à tel ou tel Organe, à telles ou telles fibres.

Il ſuit delà, que plus les Organes ſur leſquels la Liberté s'exerce ſont nombreux & variés, plus la Liberté a d'étendue, plus ſes effets ſont nombreux & diverſifiés.

J'entends ici par les Organes, non-ſeulement les Sens & les Membres, mais encore toute la méchanique du Cerveau qui ſert aux opérations de l'Eſprit, & qui correſpond aux Sens. (30.)

La Force motrice eſt donc dans le rapport des Organes; car les Organes ſont mus par cette Force. Les Organes ſont donc auſſi dans le rapport de la Force motrice; il n'y en a pas plus que cette Force n'en peut mouvoir; & ils ſont tels qu'elle peut les mouvoir.

151. Ainsi, dans un Homme réduit au ſeul Sens de l'Odorat, la Liberté eſt reſſerrée dans des bornes fort étroites. Cet Homme a un grand nombre d'autres Organes, mais les ſenſations ne les ayant point encore manifeſtés à ſon Ame, la Liberté ne peut ſe déployer ſur ces Organes. (147, 149.) Cette Faculté eſt donc concentrée dans l'*Attention* que l'Ame donne aux ſenſations qu'elle éprouve par l'Odorat.

Nous l'avons vu: (135, 136, 137.) l'At-

tention eſt l'exercice de la force motrice ſur certaines fibres. L'Attention eſt donc un acte de la Liberté. Cet acte a ſa raiſon dans le plaiſir attaché à la ſenſation. (131, 144, 145.)

152. L'AUTEUR de l'*Eſſai de Pſychologie* paroît avoir eu les mêmes idées que moi ſur l'Attention (†) & ſur la Liberté. Mais, je ne trouve pas qu'il ſe ſoit exprimé exactement ſur la Liberté dans le paſſage qui ſuit. (*)

" Nous ſentons que nous pouvons mouvoir „ la main ou le pied, conſidérer un Objet ou „ nous en éloigner, continuer une action ou la „ ſuſpendre. „

CES expreſſions de notre Auteur ſont au moins très-équivoques. La disjonctive *ou* laiſſe entendre que la notion de la Liberté renferme le pouvoir de faire également deux ou pluſieurs choſes, de *mouvoir la main ou le pied*, *de continuer une action ou de la ſuſpendre*, &c.

CERTAINEMENT, ſi l'on y regarde de près, on reconnoîtra, que la notion de la Liberté ne renferme point cela. La Liberté eſt le *pouvoir d'agir* ou *de faire ce que l'on veut.* Tout le Mon-

[†] Chap. VII.
[*] Chap. XLII.

de convient de cette définition, & notre Auteur l'admet aussi. (**) Il n'est donc point essentiel à la Liberté qu'elle s'étende à plusieurs cas, qu'elle ait une certaine latitude. Ce qui lui est essentiel, ce qui la constitue, c'est qu'elle soit un *pouvoir d'agir subordonné à la Volonté.* [149.]

L'AUTEUR l'a bien reconnu ailleurs, lorsqu'il a attribué la Liberté aux Enfans (†) & aux Animaux. (††) En effet, l'Huitre immobile sur la vase & qui ne fait qu'ouvrir son écaille pour recevoir l'eau de la Mer, a une Liberté aussi réelle que la nôtre. Elle *fait ce qu'elle veut*, & sa *Volonté* est d'ouvrir son écaille. Cette Volonté est déterminée par une sensation, celle de la faim.

153. La Liberté ne consiste donc pas à pouvoir agir de deux ou de plusieurs manieres; mais elle consiste à agir. Elle ne consiste pas dans *le choix*; mais elle consiste dans l'*action*, qui est l'exécution de ce choix.

LES Animaux dont l'organisation est plus parfaite que celle de l'Huitre, ont aussi une Liberté plus étendue, ou dont les modifications sont

[**] Chap. XLIX.
[†] Chap. VIII.
[††] Chap. LI. *Princ. Phil.* Chap. X, Part. VI.

plus variées & plus fécondes en effets divers. [150.]

QUELLE différence à cet égard entre la Liberté de l'Huitre & celle du Cheval; entre la Liberté du Cheval & celle du Singe!

ET quelle distance de la Liberté du Singe à celle de l'Homme!

QUELLE différence encore entre la Liberté d'un Homme & celle d'un autre Homme; entre la Liberté d'un BIBULUS & celle d'un CÉSAR!

MAIS, quand j'attribue aux Animaux une Liberté, je suis infiniment éloigné de vouloir donner la moindre atteinte à la moralité de nos actions. Je veux dire seulement que les Animaux ont, comme nous, une Volonté & qu'ils l'exécutent. La Volonté ne suppose point par elle-même la *moralité*: mais une Volonté particuliere suppose un motif, & ce motif peut n'être qu'une idée purement sensible. (*)

154. DE ces principes, mon Lecteur a déja tiré cette conséquence; que la Liberté, comme

[*] Je prie que l'on consulte ici le paragraphe 272.

toutes les Facultés de notre Etre, s'étend & se perfectionne. Je montrerai, dans le cours de cet Ouvrage, par quels moyens s'opere cette extension, quels en sont les degrés ou les différens termes.

155. QUAND j'ai lu ce que des Auteurs qui ont de la réputation ont écrit sur les Facultés de notre Ame, en particulier sur la Volonté & sur la Liberté, je me suis étonné de la confusion, de l'obscurité & du peu d'exactitude de leurs idées. J'interromprois le fil de cette Analyse, si j'entreprenois ici l'examen des opinions de ces Auteurs. Je dois me borner dans cet Ouvrage à dire ce que les Choses sont ou ce qu'elles m'ont paru être, & non ce qu'elles ont paru être à divers Auteurs.

PARMI ces Auteurs, les uns ont attribué à la Volonté ce qui ne convient qu'à l'Entendement, la *reflexion*. Les autres ont transporté à la Liberté ce qui ne convient qu'à la Volonté, le *choix*. D'autres ont transporté à la Volonté ce qui ne convient qu'à la Liberté, l'*action*. D'autres ont rendu la Liberté indépendante de la Volonté ou des motifs, & ont détruit ainsi le fondement de la Vertu.

Il en eſt enfin, qui ont fait principalement conſiſter la Liberté dans le *pouvoir de ſuſpendre nos jugemens*. Mais la *ſuſpenſion* des jugemens ne convient pas plus à la Liberté que les *jugemens* mêmes.

Le *jugement* eſt la perception du rapport ou de l'oppoſition qui eſt entre deux idées. Cette perception eſt entiérement du reſſort de l'Entendement. C'eſt l'Entendement qui compare, qui *juge*.

L'attention que l'Ame donne aux *idées* qu'elle compare eſt bien un acte de la Liberté. (135, 136, 137, 151.) L'expreſſion *articulée* du jugement eſt encore un acte de la Liberté.

Mais, la ſuſpenſion du jugement eſt un acte de la Volonté. Elle ne veut pas prononcer, parce que l'Entendement manque de moyens pour juger. (147.)

Je n'exerce pas ma Liberté, parce que je ne veux pas remuer ma langue & que je ne la remue pas : mais j'exerce ma Liberté, parce que je veux remuer ma langue & que je la remue.

Je n'en dis pas davantage ſur les *jugemens* :

ce n'eſt pas ici le lieu d'approfondir ce ſujet. Je voulois relever une erreur ſur la Liberté.

156. M. l'Abbé de CONDILLAC, qui a tant médité ſur les Facultés de notre Ame, & qui a pouſſé les recherches en ce genre beaucoup plus loin que la plupart des Auteurs qui l'ont précédé, ne me paroît pas avoir mieux réuſſi à nous donner des idées juſtes de la Liberté.

A la fin de ſon *Traité des Senſations*, cet Auteur a placé un Écrit fort court, qu'il a intitulé *Diſſertation ſur la Liberté.* Cet Écrit ne faiſant pas corps avec le reſte de l'Ouvrage, dont je me ſuis propoſé de faire ailleurs une eſpece d'Analyſe, [15.] je dirai ici un mot de la diſſertation dont il s'agit. Le rapport du travail de M. de CONDILLAC avec le mien [14.], & l'uſage qu'il a eſſayé de faire de l'analyſe pour approfondir la méchanique de notre Etre, m'engagent à le tirer de la foule des Métaphyſiciens qui ont traité de la Liberté. [155.]

157. L'AUTEUR définit d'abord la liberté, *le pouvoir de faire ce qu'on ne fait pas, ou de ne pas faire ce qu'on fait.* [*]

[*] *Traité des Senſations*, Tome II, page 278.

Ce n'eſt pas ſur l'obſcurité de cette définition que je veux inſiſter ; c'eſt ſur ſon peu de juſteſſe. La Liberté n'eſt pas *le pouvoir de faire ce qu'on ne fait pas*; mais c'eſt *le pouvoir de faire ce que l'on fait.* Elle n'eſt pas *le pouvoir de ne pas faire ce qu'on fait* ; maîs elle eſt *le pouvoir de le faire.*

La Liberté ne conſiſte pas dans la *non action* ; mais elle conſiſte dans l'*action.* [155.] Elle n'eſt pas telle ou telle action ; elle eſt, en général, le *pouvoir d'agir avec Volonté.* [149.] Un Etre qui n'exécuteroit & ne pourroit exécuter pendant toute ſa vie qu'un ſeul mouvement, & qui l'exécuteroit *volontairement*, auroit une Liberté auſſi réelle que celle de l'Ange. [152.]

158. Voici comment l'Auteur décrit enſuite la Liberté. (*)

" La Liberté conſiſte dans des déterminations
„ qui, en ſuppoſant que nous dépendons
„ toujours par quelque endroit de l'action des
„ Objets, ſont une ſuite des délibérations que
„ nous avons faites ou que nous avons eu le
„ pouvoir de faire. „

M. de Condillac fait donc conſiſter la Li-

[*] Ibid. pag. 283 & 284.

berté dans le *pouvoir de délibérer* ou *de choisir*. Mais, si l'on ne veut pas confondre ce qu'il convient de distinguer, on dira que ce *pouvoir* appartient à la Volonté. C'est la Volonté qui préfere, qui choisit; (147, 148.) & la Liberté exécute le choix de la Volonté. (149, 150.)

REMARQUEZ cependant, que la Liberté intervient toujours dans la délibération. Elle se déploie alors dans l'attention que l'Ame donne aux idées sur lesquelles roule la délibération. (151, 155.) Le choix que l'Ame fait de ces idées est du ressort de la Volonté. (147.) Ce choix est déterminé par le rapport des idées au bien-être de l'Individu.

159. LA description que notre Auteur fait de la Liberté, est précédée de quelques paragraphes qui la préparent. Je vais transcrire un de ces paragraphes, qui fera connoître de quels principes il est parti.

" SI on ne délibere pas, dit-il, (*) on ne „ choisit pas: on ne fait que suivre l'impres„ sion des Objets. En pareil cas, la Liberté „ ne sauroit avoir lieu.

„ MAIS pour délibérer, il faut connoître

[*] Pag. 279, 280.

„ les avantages & les inconvéniens d'obéir à
„ ſes deſirs ou d'y réſiſter ; & la délibération
„ ſuppoſe de l'expérience & des connoiſſances.
„ La Liberté en ſuppoſe donc également.

„ Si notre Statue ayant un beſoin, ne con-
„ noiſſoit encore qu'un ſeul Objet propre à la
„ ſoulager, & ne prévoyoit aucun inconvé-
„ nient à en jouir, elle s'y porteroit non-ſeu-
„ lement ſans délibérer, mais même ſans en
„ avoir le pouvoir ; car elle n'auroit pas de
„ quoi délibérer : elle ne ſeroit donc pas libre.

M. de Condillac affirme donc dans ce paragraphe, qu'un Etre qui *cede* à l'impreſſion d'un Objet ſans *délibérer* & ſans *pouvoir* délibérer, n'eſt pas *libre* : que ſi cet Etre a un beſoin, & qu'il ne connoiſſe qu'un Objet propre à le ſatisfaire, l'*acte* par lequel il y ſatisfait, n'eſt pas un acte de la *Liberté*.

Mais, quand cet Etre *cede* à l'impreſſion d'un Objet *ſans délibérer*, c'eſt en vertu du plaiſir attaché à cette impreſſion. Cet Etre *fait* donc *ce qui lui plaît* ; & *faire ce qui plaît*, c'eſt *agir librement*, c'eſt *exécuter ſa volonté.* (149.)

Quand cet Etre ſatisfait au *beſoin* qui le preſſe, il *fait* encore *ce qui lui plaît* : ſa *Volonté* eſt de

ſatisfaire à ce *beſoin* : cette Volonté *s'exécute* : il eſt donc *libre*. Il importe fort peu qu'il connoiſſe pluſieurs Objets ou qu'il n'en connoiſſe qu'un ſeul : il ſuffit qu'il *agiſſe* conſéquemment à *ſa Volonté*. (149, 152, 153.)

La *délibération* prouve ſimplement que l'Etre qui délibere n'a pas aſſez de pénétration ou d'intelligence pour voir du premier coup-d'œil le vrai meilleur. La Volonté, toujours ſubordonnée à l'Entendement, [147.] flotte quelque temps entre des idées plus ou moins oppoſées : vient-elle enfin à ſe fixer ? la Liberté s'exerce : un parti eſt préféré, l'Ame agit conſéquemment à cette préférence.

L'Etre dont l'Intelligence embraſſe à la fois tous les Poſſibles & toutes les combinaiſons des Poſſibles, a vu de toute Éternité le *Vrai Bien* & n'a jamais *délibéré*. Cet Etre eſt souverainement libre : par un Acte de sa Liberté, Il a rendu actuel l'Univers poſſible.

Le Philoſophe (*) qui a introduit cet Etre *choiſiſſant* entre les Plans des Univers *poſſibles* le meilleur, me paroît s'être plus exprimé en Poete qu'en Métaphyſicien. Ici, le *Poſſible* n'eſt

[*] Leibnitz, *Theod.*

pas ce qui l'eſt *en ſoi* ; mais, le *Poſſible* eſt ici ce qui l'eſt relativement à la CAUSE QUI peut l'*actualiſer*. Dans ce ſens, un ſeul Univers étoit poſſible; c'étoit celui qui étoit en rapport avec les Attributs de la CAUSE pris collectivement. Et entre deux Univers parfaitement égaux en bonté, comment eût-ELLE choiſi? ELLE ſe connoît ELLE-même, & dans l'Idée qu'ELLE a d'ELLE-même étoit celle de l'Univers *actuel*, expreſſion de ſa PUISSANCE & de ſa SAGESSE. Cette Idée infiniment complexe renfermoit de toute éternité dans ſa compoſition toutes les modifications poſſibles de la Matiere & des Eſprits.

160. TOUTES ces erreurs que l'on a commiſes ſur les Facultés de notre Ame, [155, 156, 157, 158, 159.] doivent principalement leur origine au peu de ſoin qu'on a pris de bien analyſer ces Facultés. On a confondu ce que l'on devoit diſtinguer : on n'a pas vu nettement comment ces Facultés ſont ſubordonnées les unes aux autres; comment l'exercice des unes détermine l'exercice des autres.

JE le répete donc; (71.) ce ne ſera que par l'analyſe, & par une analyſe pouſſée auſſi loin qu'il eſt poſſible, que l'on pourra eſpérer de parvenir à quelque choſe de vraiſemblable ſur la Méchanique de notre Etre. Il faut que le Pſy-

chologue étudie l'Homme comme le Phyſicien étudie la Nature.

161. Au reſte, quoique nous ſoyons obligés de décompoſer, pour ainſi dire, notre Etre, afin de parvenir à connoître & à développer ſes Facultés, nous ne devons pas oublier que ces Facultés ne ſont que l'Ame elle-même conſidérée ſous diverſes faces.

Les Facultés de l'Ame n'agiſſent donc pas ſéparément; mais elles agiſſent collectivement. Ce que l'Entendement a jugé bon, la Volonté l'embraſſe à l'inſtant, & au même inſtant la Liberté l'exécute.

Vouloir & pouvoir agir, & ne pas agir ſont deux choſes contradictoires. La Volonté eſt active, c'eſt-à-dire, libre. [148.] Ce qu'elle veut & peut exécuter, elle l'exécute.

Mais, il ne faut pas prendre pour un *acte* de la Liberté la *ſuſpenſion* d'un acte de la Liberté. [155.] L'Ame n'agit pas lorſqu'elle ne veut pas agir; & elle ne veut pas agir lorſqu'elle n'a point de raiſon d'agir. [147.] La Liberté ne ſe déploie pas d'elle-même, indépendamment de la Volonté. (149.) Elle n'eſt pas un

une Force qui tende continuellement à produire un certain effet, (ibid.) & qu'il faille retenir pour qu'elle ne le produise pas. La Liberté n'est, encore une fois, qu'un simple pouvoir d'agir : la Volonté réduit ce pouvoir en acte.



CHAPITRE XIII.

De la dégradation des mouvemens dans les fibres sensibles, & de celle des sensations, qui lui correspond.

Du desir, de sa méchanique & de ses effets.

Naissance des songes.

Idée générale de la méchanique qui les produit.

Examen de la question si l'Ame a plusieurs Idées présentes à la fois.

162. ÉLOIGNONS l'objet qui excite dans l'Ame de notre Statue cette sensation qui lui plaît le plus; (88, 90.) & éloignons-le au point qu'il ne puisse plus agir sur l'Organe. Je l'ai déja observé: (51.) le mouvement que l'Objet a imprimé à l'Organe, ne s'éteint pas au même instant que l'objet a cessé d'agir. Le mouvement est une Force communiquée qui ne s'éteint que par degrés. Le principe de cette dégradation est, comme l'on sait, dans la communication de cette Force aux Corps environnans. Plus le Corps en mouvement communique de sa Force, plus il en perd.

Et ſi ce qu'il perd à chaque inſtant ne lui eſt pas rendu, il paſſe enfin de l'état de mouvement à l'état de repos.

163. Ceci eſt l'effet de cette Loi ſi généralement obſervée dans la Nature, que *rien ne s'y fait par ſauts.* Cette Loi réſulte elle-même de ce grand principe, *qu'il n'eſt point d'effet ſans une raiſon capable de le produire.*

L'état actuel d'un Corps mu a ſa raiſon dans l'état qui a précédé immédiatement. La déperdition, comme l'accélération du mouvement, obſervent également la *Loi de continuité.*

164. L'Expérience démontre qu'il en eſt à cet égard, du mouvement des fibres du Cerveau, comme du mouvement de tous les Corps qui ſont expoſés ſous nos yeux. Si un de nos ſens a été fortement ébranlé par un Objet, la ſenſation qui réſulte de cet ébranlement, continuera après que l'Objet aura ceſſé d'agir. Je renvoie là-deſſus à l'exemple que j'ai rapporté dans le paragraphe 55.

165. Le mouvement s'éteint très-promptement dans les Corps mols & dans ceux dont les ſurfaces ſont raboteuſes; il ſe conſerve plus

long-tems dans les Corps élaſtiques & dans ceux dont les ſurfaces ſont très polies. On peut donc inférer de la durée de certaines ſenſations, (55.) que l'Inſtrument immédiat du Sentiment eſt doué d'une certaine élaſticité ou d'une très-grande mobilité. La conjecture que j'ai indiquée ſur le Siege de l'Ame (31.) s'accorde fort bien avec cette induction.

166. AINSI, la durée des ſenſations eſt en raiſon composée de la mobilité des Organes, du tems pendant lequel les Objets ont agi ſur les Organes, & de l'intenſité de cette action.

167. LA ſenſation qui fixe l'Attention de notre Statue (145.) ſuit donc la dégradation du mouvement qui l'occaſione. (162, 164.) Elle s'affoiblit par degrés, & l'Ame ſent cet affoibliſſement : car c'eſt une Loi de l'Union, qu'il ne ſurvient aucun changement dans les fibres ſenſibles, qu'il n'y ait dans l'Ame quelque choſe qui correſponde à ce changement. (44.) L'Ame a la conſcience de ſes modifications.

168. L'AME de la Statue paſſe donc d'un plaiſir vif à un plaiſir moins vif; (118, 120, 121. 122.) d'un mieux-être à un moins bien-être. (53, 115.)

Elle ne peut éprouver le moins bien-être qu'elle ne se rappelle le mieux-être. Si elle ne se le rappelloit point, comment sentiroit-elle qu'elle est moins bien ? J'ai tenté de pénétrer la maniere dont le rappel s'opere. (111.)

169 La Statue ne démêle pas tous les degrés par lesquels la sensation passe en se dégradant : elle ne saisit que les degrés les plus sensibles. L'Organe n'est pas assez délicat pour transmettre à l'Ame toutes ces nuances. La flamme d'une bougie vue à six pieds de distance, n'affecte pas l'œil moins sensiblement que si elle n'étoit vue qu'à cinq pieds. Il est cependant bien clair que les rayons sont plus écartés à six pieds de distance, qu'ils ne le sont à cinq pieds, &c.

170. Le sentiment que l'Ame a de la dégradation de la sensation ; l'espece de comparaison [115.] qu'elle fait entre l'état de dégradation sensible, & l'état où la sensation étoit dans sa force, excite en elle le desir de jouir encore de cet état.

171. Ce desir devient d'autant plus vif, que la sensation s'affoiblit davantage. Il naît de la *différence* des situations. Plus les situations viennent à *différer*, plus l'Ame sent la diminution

de son bien-être : plus elle le sent, plus elle desire le mieux-être dont elle a le souvenir. [168.]

172. Qu'est-ce que ce *desir* ? Pour le savoir, j'observe ce qui se passe au-dedans de moi lorsque je desire.

Pressé de la soif, & ne pouvant satisfaire à ce besoin, mon imagination me retrace une eau crystalline qui fuit en murmurant : je crois la voir, l'entendre murmurer : je m'imagine la sentir sur mes levres : elle inonde déja mon palais desséché : j'en bois à longs traits.

Plus mon imagination me retrace avec force le plaisir que j'ai goûté en me désaltérant, plus je souffre de ne jouir de ce plaisir qu'en idée. Le sentiment de la soif en devient plus incommode, plus actif. Ce sentiment réagit sur l'Imagination, & l'Imagination sur ce sentiment.

173. Je vais analyser cette situation : je parviendrai peut-être à découvrir la méchanique du *desir*.

Les sensations doivent leur origine à l'action des Objets sur les Sens & à celle des Sens sur l'Ame. (17, 18, 19, 21, 45.) Les sensations se

conservent dans le Cerveau, (57, 58, 95.) & l'Ame les rappelle. Ce rappel est un effet de l'Activité de l'Ame, & cette Activité, l'Ame la déploie sur son Corps: [128, 129.] car, puisque la Mémoire tient au Corps, (57, 58.) il faut que l'Ame agisse sur son Corps lorsqu'elle rappelle les sensations.

L'Ame agit donc sur les différens points du Cerveau (34.) auxquels tiennent les sensations. Elle agit sur les fibres sensibles qui ont été mues par les Objets: elle y excite des ébranlemens semblables ou analogues à ceux que les objets y avoient excités. Par-là, elle réveille les sensations attachées à ces ébranlemens.

La méchanique de l'Imagination ne differe point à cet égard de celle de la Mémoire. Ces deux Facultés ne sont proprement que la même Faculté considérée sous diverses faces, comme je le ferai voir ailleurs.

174. Lors donc que je crois voir, entendre, toucher, goûter, boire une eau pure, [172.] mon Ame agit sur les différens Sens sur lesquels cet objet avoit agi auparavant: elle y excite des mouvemens semblables ou analogues à ceux que cet objet y avoit excités. [173.]

Elle ſe procure ainſi une jouiſſance imaginaire de cet objet ; & voilà le *deſir.*

175. Mais, le ſentiment qu'a mon Ame de la différence qui eſt entre cette jouiſſance imaginaire & la jouiſſance réelle qu'elle a éprouvé, augmente l'activité du deſir. Mon Ame fait effort pour élever la jouiſſance imaginaire au degré de vivacité de la jouiſſance réelle. Elle augmente de plus en plus l'intenſité des mouvemens qu'elle communique aux fibres de différens Sens & à différentes fibres du même Sens. (84.) Le beſoin n'en devient que plus preſſant ; car mon Ame ne peut ſe repréſenter vivement le plaiſir qu'elle a goûté en ſe déſaltérant, qu'elle ne ſoit plus affectée de la privation de ce plaiſir & du beſoin dont il eſt l'effet.

176. L'Ame de notre Statue fait donc effort pour ramener la ſenſation qui s'affoiblit (162, 167.) au degré de vivacité qui lui procuroit le plus de plaiſir. [168.] Elle agit donc ſur les fibres repréſentatrices de ce degré, ou aux mouvemens deſquelles le ſouvenir de ce degré a été attaché : (III.) elle augmente par-là l'intenſité de ces mouvemens, & conſéquemment la vivacité du ſouvenir qui leur correſpond. (173, 174, 175.)

177. MAIS, la Force motrice dont l'Ame eſt douée n'eſt pas illimitée. Cette Force s'épuiſe par un exercice trop long-tems continué. [53.] L'Ame de la Statue tombe donc inſenſiblement dans une ſorte d'épuiſement. Tout mouvement ceſſe enfin dans les fibres, & l'Ame rentre en léthargie.

178. IL ſuit des principes que j'ai établis ſur l'Activité de l'Ame dans les Chapitres XI & XII, que l'Ame ne peut ſe tirer par elle-même de cet état de léthargie. Pour que ſon Activité ſe déploie, il faut qu'elle ſoit déterminée à ſe déployer par quelque motif préſent à l'Entendement, & que la Volonté embraſſe. [130, 131, 147, 148, 149, 150, 161.] Or, il n'eſt point de motif où il n'eſt point de ſenſation, & il n'eſt point de ſenſation où il n'eſt point de mouvement qui l'occaſione. (17, 18, 19, 20, 21.)

L'Ame demeureroit donc dans une inaction éternelle, ſi une cauſe extérieure ne mettoit ſon Activité en jeu. Cette cauſe réſide dans les mouvemens imprimés aux fibres nerveuſes. [26, 30, 31, 32, 33.]

179. SOIT que ces mouvemens dérivent de l'action des Objets, ſoit qu'ils aient leur rai-

ſon dans quelqu'impulſion interne du Cerveau, l'effet eſt eſſentiellement le même. L'Ame éprouve à l'inſtant les ſenſations attachées à ces mouvemens, & ſon Activité ſe déploie.

180. Si nous ſuppoſons donc qu'il ſe faſſe dans le Cerveau de notre Statue quelque mouvement qui ſe communique aux fibres qui ont été ébranlées par les corpuſcules émanés de la roſe, ou par les corpuſcules émanés de l'œillet, les ſenſations qui répondent au mouvement de ces fibres ſe réveilleront auſſitôt; & ce ſera un *ſonge* que la Statue ne pourra encore diſtinguer de la *veille*.

181. Les mouvemens de la circulation & d'autres qui en dérivent, (24.) peuvent occaſionner de ces impulſions qui ſe communiquent aux fibres ſenſibles qui ont été mues par les Objets. J'ajoute *qui ont été mues*, parce que j'ai fait voir dans le paragraphe 87, que cette condition eſt eſſentielle.

182. Ainsi, le *ſonge* de notre Statue ne peut rouler que ſur les deux ſenſations qu'elle a éprouvées. Elles seront réveillées à la fois, ſi l'impulſion interne agit à la fois ſur les fibres auxquelles tiennent ces ſenſations. Elles ſeront

réveillées l'une par l'autre, si l'impulsion interne n'agit que sur les fibres appropriées à une des sensations. [73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 2, 3, 4, 5, 8.]

183. COMME la sensation de l'œillet est celle qui a excité l'Attention [133, 134, 135,] & le desir [170, 171.] de la Statue, les fibres appropriées (85.) à cette sensation sont celles qui ont été le plus fortement ébranlées. (136, 137, 139, 145, 176.) Une conséquence nécessaire de cela, c'est que ces fibres sont aussi celles qui ont le plus de disposition à se mouvoir. [88.] Je me suis beaucoup appliqué à approfondir tout ce qui concerne cette disposition. Je renvoie là-dessus aux Chapitres VII, VIII & IX.

IL y a donc lieu de penser, que la sensation de l'œillet sera celle que l'impulsion interne (181.) réveillera la premiere. Cette sensation réveillera à son tour celle de la rose. (87.) L'Ame donnera de nouveau son Attention à celle de l'œillet; (134, 135.) & ce jeu se répétera autant de fois qu'une nouvelle impulsion ébranlera les fibres.

184. QUE des impulsions intestines puissent

agir ſur les fibres ſenſibles & réveiller ainſi les ſenſations attachées à l'ébranlement de ces fibres, c'eſt un fait que l'expérience atteſte. Si, pendant que je ſuis dans l'obſcurité, je preſſe fortement le coin de mon œil avec le doigt, je verrai à l'inſtant des éclats de lumiere. La ſimple preſſion du doigt fait donc ſur le nerf optique une impreſſion ſemblable à celle qu'y produiroit la préſence d'un Corps lumineux. Une circulation trop accélérée produit ſur ce nerf les mêmes effets. Elle en produit d'analogues ſur le nerf auditif: l'on croit entendre alors différens ſons.

Je pourrois aiſément groſſir la liſte de ces faits: mais ceux que je viens d'indiquer me paroiſſent ſuffire pour établir la vérité dont il s'agit.

185. J'ai ſuppoſé que la Statue avoit les deux ſenſations préſentes à la fois: (116, 133.) comme il eſt des Philoſophes qui doutent ſi nous avons *à la fois* pluſieurs idées, je ſuis acheminé à traiter ici cette queſtion.

Avancer que l'Ame a pluſieurs ſenſations préſentes à la fois, c'eſt avancer que l'Ame éprouve dans le même inſtant indiviſible différentes modifications. J'ai admis cela; mais, parce que je ne l'ai pas prouvé, ce n'étoit qu'une pure ſup-

poſition : je dois maintenant démontrer que cette ſuppoſition eſt vraie, s'il eſt poſſible de démontrer quelque choſe dans une pareille matiere.

186. Ma démonſtration eſt très-ſimple. Si l'Ame n'éprouvoit pas *à la fois* pluſieurs ſenſations, il n'y auroit point de *Réminiſcence*, & s'il n'y avoit point de Réminiſcence, il n'y auroit point de *Perſonnalité*. (90, 113.)

Je dis d'abord qu'il n'y auroit point de Réminiſcence : car ſi lorſque l'Ame éprouve pour la ſeconde ou la troiſieme fois une ſenſation, elle ne ſe rappelloit point qu'elle l'a éprouvée, cette ſenſation lui paroîtroit auſſi nouvelle que ſi elle ne lui eût jamais été préſente.

Toutes les ſenſations ſeroient donc iſolées dans l'Ame. Elles ſe ſuccéderoient les unes aux autres ſans qu'il y eût jamais entr'elles cette liaiſon que forme la Réminiſcence. Il n'y auroit point de *Moi* qui raſſemblât ces ſenſations : il n'y auroit point de *Perſonnalité*. (113.)

187. Mais, ſi lorſque l'Ame eſt affectée pour la ſeconde ou la troiſieme fois d'une ſenſation, elle ſe rappelle au même inſtant qu'elle l'a déja éprouvée, elle revêt à la fois deux modifications

différentes. Elle a la conſcience de la ſenſation excitée actuellement par l'objet & la conſcience que cette ſenſation l'a déja affectée.

Ces deux ſentimens ne peuvent être ramenés à un ſentiment unique : car le ſentiment d'une ſenſation nouvelle ne peut renfermer le ſentiment d'une ſenſation qui n'eſt pas nouvelle.

L'Ame a donc dans le même inſtant indiviſible, deux ſentimens très-diſtincts, ou qui different eſſentiellement l'un de l'autre.

188. Par une conſéquence néceſſaire du même principe, ſi l'Ame n'avoit pas pluſieurs idées préſentes à la fois, elle ne pourroit comparer ou juger. Cette propoſition eſt facile à démontrer. Si l'idée du *Sujet* diſparoiſſoit au même inſtant que l'Ame a l'idée de l'*attribut*, comment pourroit-elle juger que l'idée de l'attribut eſt renfermée dans celle du Sujet ?

Le Sujet & l'attribut ſont deux idées *relatives*: l'une ſuppoſe l'autre. Pour que l'Ame apperçoive la relation, il faut néceſſairement qu'elle ait les deux idées préſentes à la fois, puiſque le *jugement* n'eſt que la perception du rapport qui lie ces deux idées.

189. Mais, dit-on, les idées ſe ſuccedent

dans l'Ame avec une si grande rapidité, qu'elle équivaut presqu'à la simultanéité. En passant rapidement de l'idée du Sujet à celle de l'attribut, l'Ame sent qu'elle n'a pas changé d'état; & ce sentiment est ce que nous nommons *jugement affirmatif.*

Je n'opposerai à cette opinion qu'un seul argument: il suffira à la détruire.

Il est des jugemens *négatifs*, comme il est des jugemens *affirmatifs*. Lorsque l'Ame juge qu'un attribut ne convient pas à un Sujet, elle sent donc que son état change en passant de l'idée de ce sujet à l'idée de cet attribut. Pour qu'elle sente ce changement, il faut qu'elle compare les deux états, & pour qu'elle les compare, il faut qu'elle les ait présens à la fois. Si elle n'avoit jamais à la fois qu'une seule idée, son état seroit toujours *absolu* & jamais *comparatif.* Elle changeroit continuellement d'état, & ne s'en appercevroit jamais.

190. L'Ame n'auroit donc point d'idées *relatives*, & conséquemment de plaisirs *relatifs*. J'entends par ces plaisirs ceux qui naissent de la comparaison que l'Ame fait entre différentes sensations ou différentes perceptions qui coexistent dans l'Ame, ou qui s'y succedent dans un cer-

tain ordre. Ainſi, l'*Harmonie* en Muſique, en Peinture, en Architecture, en Sculpture, &c. ſeroit perdue pour l'Ame ſi elle n'avoit qu'une ſeule idée préſente *à la fois*.

191. Et qu'on ne diſe pas que l'Ame a des idées *complexes*: car pour avoir une idée complexe, il faut avoir à la fois toutes les idées particulieres dont elle n'eſt que l'aſſemblage ou le réſultat. Je ne puis avoir l'idée complexe d'une Statue, que je n'aie les idées de toutes les Parties qui la compoſent; car toutes les Parties d'une Statue & cette Statue ne ſont qu'une ſeule & même Choſe. Je ne puis juger que cette Statue eſt belle, ſi je ne compare entr'elles ſes différentes Parties & les proportions de chaque Partie.

192. Enfin, ſi l'Ame n'avoit jamais qu'une idée préſente à la fois, elle n'auroit ni Volonté, ni Attention, ni deſir.

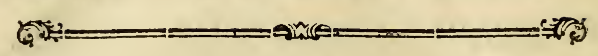
Elle n'auroit point de Volonté, parce que la Volonté ſuppoſe un choix, & que le choix ſuppoſe la préſence de deux ou de pluſieurs idées que l'Entendement compare. (147.)

Elle n'auroit point d'Attention, parce que l'Attention

l'Attention eſt un exercice de la Force motrice, qui a ſa raiſon, ou dans la prépondérance du plaiſir d'une ſenſation ſur celui d'une autre ſenſation, [144.] ou dans un motif étranger à l'objet de la ſenſation, mais qui ne peut en être ſéparé. [140.]

Elle n'auroit point de deſir, parce que le deſir eſt le ſouvenir ou la repréſentation d'un état plus agréable ou moins douloureux que celui dont l'Ame eſt actuellement affectée, [170, 171, 172 & ſuiv.] &c.





CHAPITRE XIV.

Théorie générale des idées.

Des idées sensibles.

De leur division en simples & en concretes.

Des abstractions sensibles.

De l'Imagination.

193. Il faut que j'épuise tout ce qui découle nécessairement des deux premieres sensations de notre Statue : la marche analytique que je me suis prescrite l'exige.

Quand la sensation de l'œillet succédera à celle de la rose, la sensation de la rose, à celle de l'œillet ; quand cela aura été répété plusieurs fois, la Statue acquerra-t-elle les idées de succession, de nombre, de durée, d'existence ?

194. J'apperçois que la solution de ces questions dépend de la détermination précise du mot *idée*.

Dans le paragraphe 19, j'ai pris ce mot dans

ſa ſignification la plus étendue, pour toute maniere d'ètre de l'Ame, dont elle a la *conſcience*. Je pouvois donner là à ce mot le ſens le plus étendu : je parlois de l'origine de toute idée.

Mais les manieres d'ètre de l'Ame varient comme les degrés de ſa perfection. Le mot *idée* reçoit donc différentes déterminations ſuivant les manieres d'être que l'Ame revêt.

Tantôt il n'exprime que de pures ſenſations : tantôt il déſigne des notions. Il s'applique ainſi au Sentiment & à la Réflexion. Je ſuis donc obligé d'ébaucher ici la Théorie des idées, & d'abandonner pour quelque tems ma Statue : je la reprendrai enſuite avec plus d'avantage. [132.]

195. La *ſenſation* eſt une modification de la Faculté de ſentir ; & cette modification, toujours accompagnée de plaiſir ou de douleur, a ſon origine dans l'ébranlement des fibres ſenſibles, [17.] ſoit que cet ébranlement ait ſa cauſe dans l'impreſſion d'un Objet, ſoit qu'il dérive de quelque mouvement inteſtin qui ſe communique à ces fibres. [181, 184.]

196. La *perception* ne differe de la ſenſation que dans le degré de l'ébranlement. La *percep-*

tion eſt, comme la définit l'Ecole, *la ſimple appréhenſion de l'Objet* : elle annonce ſimplement ſa préſence. Si l'ébranlement augmente au point que la perception ſoit accompagnée de plaiſir ou de douleur, elle devient *ſenſation*. Je vois de la lumiere; j'ai une perception. Cette lumiere eſt-elle aſſez forte pour offenſer l'Organe? j'éprouve une ſenſation.

197. L'AME compare entr'elles des perceptions. Elle ſent qu'une perception n'eſt pas une autre perception. Ce ſentiment réſulte de la différence qui eſt entre un mouvement & un autre mouvement, & du rapport de chaque mouvement à la Senſibilité ou à la *Perceptibilité*. [119.]

198. NOUS ne ſavons en quoi conſiſte ce rapport, parce que nous ignorons ce qui conſtitue dans l'Ame la Perceptibilité. Mais nous ſavons qu'il ne ſe fait aucun mouvement dans les fibres ſenſibles, qu'il n'y ait dans l'Ame quelque choſe qui correſponde à ce mouvement. Cette choſe eſt ce que nous nommons du nom général de *ſenſation* ou de *perception*.

199. AINSI, nous ne pouvons définir les ſenſations, & pour connoître telle ou telle ſenſation particuliere, il faut l'éprouver. Pour pouvoir l'é-

prouver, il faut être doué de l'Organe au jeu duquel cette ſenſation a été attachée. Et comme chaque Eſpece de ſenſation a ſon organe ou ſes fibres propres, [85.] le ſentiment d'une ſenſation ne peut nous donner celui d'une ſenſation d'eſpece différente. Un Homme dont le Nez ſeroit dépourvu des fibres appropriées à l'odeur de l'œillet, ne pourroit acquérir aucun ſentiment de cette odeur. L'Activité des Corps eſt donc, par rapport aux Etres ſentans, en raiſon directe du nombre & de la qualité des inſtrumens au moyen deſquels ils en éprouvent les impreſſions. Il peut donc y avoir des Etres pour leſquels ce Monde eſt très-différent de ce qu'il nous paroît être. Pour varier le Spectacle de l'Univers, l'AUTEUR de l'Univers a pu ne varier que les Lunettes.

200. UNE perception n'étant que l'Ame elle-même modifiée, elle ne peut éprouver cette perception qu'elle ne ſente que c'eſt elle qui l'éprouve. Ce ſentiment eſt ce que les Métaphyſiciens nomment *conſcience* ou *apperception*, & il eſt inſéparable de toutes les opérations de la Senſibilité & de la Liberté. L'Ame ne ſe connoît point elle-même: elle ne connoît que par le miniſtere des Sens, & elle n'eſt rien de ce qui tient aux Sens. [2, 17.] Mais l'Ame ſent ce qui ſe paſſe en elle; & elle ne peut le ſentir, qu'elle

ne ſente en même temps que c'eſt en elle que cela ſe paſſe. Elle s'identifie donc avec ſes perceptions ; & nous avons vu que cette identification eſt le fondement de la perſonnalité. [113.]

201. Les rapports (40.) qui lient l'Activité des Objets à celle des Sens, l'Activité des Sens à celle de l'Ame, donnent naiſſance aux ſenſations & aux perceptions. L'Ame apperçoit donc es Objets ſous ces rapports. Ses premieres ſenſations, ſes premieres perceptions n'en ſont ainſi que de ſimples réſultats, abſolument indépendans de toute opération de l'Eſprit. Elles ſont les Loix (40.) primitives de notre Etre. Chaque Sens tranſmet à l'Ame ſon Objet dans le rapport de l'Activité de cet Objet à la méchanique de ce Sens. Et parce que tout ce qui exiſte hors de l'Ame a des déterminations (ibid.) indépendantes de l'Ame, chaque ſenſation, chaque perception a ſes déterminations qui la diſtinguent de toute autre, & qui font qu'elle eſt ce qu'elle eſt.

202. Entre ces modifications de l'Ame, qui ſont de ſimples réſultats des impreſſions des Objets ſur les Sens, (201.) il en eſt que l'Ame ne peut *décompoſer*, parce qu'elles répondent à une *impreſſion* qui eſt *une* & *ſimple*.

Les modifications de l'Ame qui ont ce caractere, portent le nom d'*idées ſimples.*

Telles ſont les ſenſations des odeurs, des ſaveurs, des ſons, des couleurs, du froid, du chaud, &c. de toutes les qualités ſenſibles.

Chacune de ces ſenſations eſt en ſoi *une*, *ſimple.* L'Ame peut bien y démêler des degrés; [162, 3, 4, 5, 6, 7, 9.] mais ces degrés ſont toujours des degrés de la même ſenſation. La ſenſation eſt toujours une, abſolument une dans chaque degré.

Les perceptions de l'étendue, de la ſolidité, de la Force d'inertie, du mouvement ſont encore des idées *ſimples.*

Car, quoique dans une étendue quelconque, l'Ame découvre des parties; ces parties ſont toujours de l'*étendue:* cette étendue eſt toujours en ſoi une, ſimple. Ceux donc qui ont entrepris de définir l'*étendue*, ont entrepris de définir une odeur, un ſon, une couleur. Dire avec l'Ecole, que l'*étendue* eſt *ce qui a des parties hors de parties*, ce qui a des parties *les unes hors des autres; partes extra partes*, c'eſt dire que l'étendue eſt étendue.

Une *Force* quelconque eſt ce qu'elle eſt: ſes effets la déterminent, la manifeſtent. (123, 124.) Mais, ces effets ne ſont pas cette Force: ils n'en ſont que le produit. Les degrés de cette *Force* ne ſont que cette Force augmentée ou diminuée. Sa direction eſt ſa détermination vers un point plutôt que vers un autre point, &c.

Appliquez cela à la ſolidité, à la Force d'inertie, au mouvement, à toutes les *Forces phyſiques.* Toutes ſont eſſentiellement *ſimples*, au moins dans notre maniere de ſentir & de concevoir: mais, elles peuvent ſe combiner enſemble & concourir à produire certains effets, comme je le dirai bientôt.

Observez néanmoins qu'il eſt de ces Forces qui ne ſont point ſuſceptibles d'*augmentation* ni de *diminution.* Telles ſont celles qui conſtituent ce que nous nommons les *attributs eſſentiels* de la matiere. Ces Forces demeurent invariablement les mêmes dans chaque Partie de la *Matiere.* Leurs effets ſont par-tout uniformes. La perception de ces effets eſt une idée *ſimple.*

Il en eſt à cet égard des *Forces intellectuelles* comme des Forces phyſiques. La perception, le ſentiment d'un acte de l'Entendement, de la Vo-

lonté, de la Liberté eſt une idée *ſimple.* Nous ne pouvons pas plus décompoſer ces Forces, ces Facultés que nous ne pouvons décompoſer l'Ame dont elles ſont les *attributs eſſentiels.* (*)

203. VOILA les différens *genres* de ſenſations & de perceptions qui compoſent la claſſe des idées ſimples. Le caractere de ces idées eſt, comme l'on voit, de ne pouvoir être décompo-

[*] †† CE que j'eſquiſſois dans ce paragraphe 202 en Septembre 1757, ſur la *ſimplicité* ou *l'immatérialité* des Forces que nous nommons *phyſiques*, feu M. LAMBERT, de l'Académie de Pruſſe, l'avoit développé depuis avec beaucoup de profondeur dans ſa ſavante *Architectonique*, publiée en Allemand en 1771; & la ſinguliere conformité des idées de ce grand Métaphyſicien avec les miennes me flatte d'autant plus, qu'il étoit beaucoup plus capable que moi d'approfondir ce ſujet abſtrait. Ceux de mes Lecteurs qui ne poſſedent pas la langue Allemande, trouveront un Précis très-bien raiſonné de la Théorie des Forces de M. LAMBERT dans un petit Ouvrage publié en François, à la Haye en 1780, ſous le titre d'*Expoſition de quelques points de la Doctrine des Principes de* M. LAMBERT. L'Auteur très-eſtimable de cet Écrit étoit lui-même très-capable de manier les matieres les plus difficiles de la Métaphyſique.

J'ai eu encore la ſatisfaction de m'être rencontré, ſans le ſavoir, avec l'habile Académicien de Berlin, ſur les principes les plus fondamentaux de la Pſychologie, & je ne pouvois guere avoir de meilleures preuves que je ne m'étois pas trompé à l'égard de ceux que j'avois moi-même poſés pour ſervir de baſe à mes recherches pſychologiques.

ſées en d'autres idées. Chaque idée ſimple eſt une au ſens le plus étroit. On nomme ces idées; on ne les définit point; car la *définition* eſt l'énumération des idées que renferme un ſujet. Mais, ſi un ſujet ſimple agit, on le définit par ſon action. C'eſt ainſi que l'on définit les Forces; [123, 124, 202.], l'Ame, par ſes opérations. [4, 124.]

204. REMARQUONS ici, que ce qui nous donne des idées ſimples n'eſt point *ſimple*. Par exemple, ce qui donne à notre Statue la ſenſation de l'odeur d'œillet, eſt *composé*. L'objet eſt un composé de corpuſcules: [38.] l'organe eſt un composé de fibres. [41, 42, 43.] Mais, ces corpuſcules ſont à-peu-près ſimilaires; les fibres le ſont pareillement. [85, 111.] Chaque corpuſcule, chaque fibre, chaque fibrille produit donc le même effet eſſentiel. Ce ſont des Forces infiniment petites, qui concourent par leur réunion à donner à la ſenſation un certain degré d'intenſité. La ſenſation eſt eſſentiellement la même dans toutes les fibrilles; mais, s'il n'y avoit qu'une fibrille qui fût affectée, la ſenſation ſeroit infiniment foible.

C'EST donc de l'identité & de la ſimultanéité de l'action des fibres que réſultent la ſimplicité &

l'intenſité de l'impreſſion. De la ſimplicité & de l'intenſité de l'impreſſion réſultent celles de la ſenſation.

ENTENDEZ par cette *intenſité* celle qui eſt attachée au nombre des fibres mues. Il eſt une autre ſource d'intenſité ; c'eſt le degré de mouvement des corpuſcules.

205. QUAND deux ou pluſieurs ordres de fibres d'un même Sens, (85, 86.) ou que des ordres de fibres de deux ou de pluſieurs Sens ſont ébranlés à la fois par un Objet, l'impreſſion qui en réſulte eſt compoſée. La ſenſation ou la perception qui répond à cette impreſſion, eſt donc auſſi compoſée. Elle eſt le réſultat de pluſieurs impreſſions particulieres, & ſpécifiquement ou génériquement différentes. C'eſt ce que l'on nomme *idée compoſée*, par oppoſition aux *idées ſimples*. (202, 203, 204.)

A la claſſe des idées compoſées ſe rapportent les perceptions de tous les Corps qui nous environnent.

ON dit qu'ils ſont des *Touts particuliers* ou *concrets*, pour exprimer leur exiſtence individuelle & leur compoſition. Les perceptions qui

repréſentent ces Touts, ſont donc des idées *particulieres* ou *concretes*.

206. Les idées ſimples & les idées compoſées ou concretes étant de purs réſultats de l'action des Objets ſur les Sens, [201, 202, 205.] on les nomme *idées ſenſibles*, par oppoſition à celles dont la formation tient à quelqu'opération de l'Eſprit.

207. Lorsqu'une idée concrete affecte l'Ame, celle-ci n'eſt pas tellement dépendante de l'action de l'Objet, qu'elle ne puiſſe point du tout modifier cette action. En vertu de cette Activité que l'Ame exerce ſur ſes ſenſations, (135.) elle peut décompoſer l'idée concrete: elle peut ſéparer, pour ainſi dire, de l'Objet ce qui dans la Nature n'en eſt point ſéparé. Cette opération que l'on nomme *abſtraction*, eſt un acte de l'Attention. (136, 7.) Les effets de cette Force varient comme ſes déterminations. (140.) Tantôt l'Ame eſt déterminée à donner ſon Attention à une certaine Partie de l'Objet; & cela ſe nomme une abſtraction *partielle*. Tantôt elle eſt portée à ne fixer qu'un certain mode de l'Objet, ſon odeur, ſa couleur, ſa figure, ſon mouvement, &c. & cela ſe nomme une abſtraction *modale*. Tantôt enfin, elle ne conſidere en dif-

férentes idées concretes que ce qu'elles ont de commun ; & cela se nomme une abstraction *universelle*.

208. L'OPÉRATION de l'Ame dans toutes ces abstractions se réduit à l'attention qu'elle donne à quelques-unes des impressions particulieres qui composent l'idée totale ou concrete. [205.] Comme chacune de ces impressions a son caractere propre, ses déterminations, [201.] l'Ame peut les distinguer (131, 197.) & donner son attention à l'une préférablement à l'autre, [134, 135.] dans le rapport au motif qui la détermine. [130, 131, 140, 147, 148, 149.]

209. DANS tous ces cas, l'idée *abstraite* n'est qu'une idée *sensible* (206.) détachée par l'Attention du Tout dont elle faisoit partie. (205.) Je puis donc nommer abstractions *sensibles*, toutes les abstractions de ce genre.

210. C'EST par une Activité composée qu'un Objet agit à la fois sur deux ou plusieurs Sens. (205.) Cette activité est un agrégat de plusieurs Forces particulieres qui conspirent à produire un certain effet. (202.) Cet effet est l'idée concrete qui s'excite alors dans l'Ame, (ibid.) & qui est comme l'expression idéale de

ces Forces. C'eſt ainſi que la réunion de diverſes Forces qui ſont dans la Matiere, donne à l'Ame l'idée concrete du *Corps*. Ce qui excite dans l'Ame l'idée de l'*étendue*, n'eſt pas ce qui lui donne l'idée de l'*inertie*. Chaque qualité ſenſible eſt de même l'effet d'une Force inhérente au Sujet de cette qualité. Le rapport de cette Force au Sens ſur lequel elle agit & la liaiſon de ce Sens avec l'Ame en vertu de l'Union, donnent naiſſance à l'idée de la qualité.

211. CHAQUE Sens a ſa méchanique, ſon action, ſa fin. Il n'eſt point de rapport entre les idées que l'Ame reçoit par un de ſes Sens & les idées qu'elle reçoit par un autre Sens. Ce n'eſt donc point une queſtion, ſi un Aveugle-né, à qui l'on ouvriroit les yeux, reconnoîtroit à la Vue un Corps rond pour être ce même Corps qu'il auroit touché auparavant ? S'il n'eſt aucun rapport entre une odeur & un ſon, entre une ſaveur & une couleur, il n'en eſt point non plus entre les idées que le Toucher nous donne d'un Corps rond, & celles que nous en acquérons par la Vue. Mais, nous jugeons par la Vue de ce que nous avons touché, lorſque l'expérience nous a une fois enſeigné à nous ſervir de ces deux Sens, & qu'elle a produit ce que l'on nomme l'*aſſociation des idées*.

212. Les *idées* que les Objets font naître dans l'Ame, peuvent se représenter à l'Ame sans l'intervention des Objets. La Faculté par laquelle ces représentations s'operent, est l'*Imagination*.

213. Mais, les idées sont attachées aux mouvemens des fibres sensibles. (17, 57, 58.) Pour qu'une idée se présente de nouveau à l'Ame, il faut donc que les fibres appropriées à cette idée (85.) soient mues de nouveau. La disposition du Cerveau à répéter ces mouvemens, constitue donc le physique de l'Imagination.

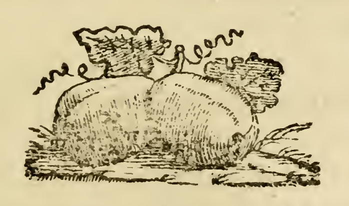
214. Si une ou plusieurs des idées qui composent une idée *concrete* (205.) sont reproduites, toutes les autres se reproduiront à l'instant. La conservation des idées tient au cerveau: (57, 95.) l'idée concrete résulte des mouvemens excités par un Objet dans différens ordres de fibres d'un ou de plusieurs Sens; (205.) la reproduction de l'idée concrete par l'Imagination dépend donc en dernier ressort d'une communication secrete entre les différens ordres de fibres qui concourent à la production de cette idée. En vertu de cette communication, les mouvemens naissent les uns des autres. Il n'est pas tems encore de chercher à pénétrer le comment de cette liaison: je me borne à présent à indiquer les raisons qui en établissent la vraisemblance. Je

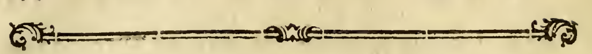
dis la *vraiſemblance* & non la *vérité*, pour ne pas m'expoſer au juſte reproche de témérité, ſi j'oſois décider ſur un ſujet auſſi obſcur. Mais, ſi l'on ſe rappelle les principes que j'ai expoſés dans les Chapitres VII & IX ſur le phyſique de la Mémoire & de la Réminiſcence, on jugera du degré de cette vraiſemblance, & on évaluera le poids des raiſons. Si les fibres ſenſibles de tous les ordres ont une diſpoſition naturelle à retenir les déterminations que les Objets leur ont imprimées, les fibres de différens ordres, qui ont été mues à la fois par un Objet, peuvent avoir acquis ainſi une diſpoſition à s'ébranler réciproquement. Les déterminations que le Cerveau reçoit des Objets, répondent à l'action des Objets. Une idée concrete ne peut ſe conſerver qu'il n'y ait dans le Cerveau quelque choſe qui corresponde exactement à l'Objet de cette idée, puiſque l'idée eſt la repréſentation de l'Objet. Cette choſe, la chercherons-nous ailleurs que dans des fibres & des collections de fibres? Leur ſtructure & leur arrangement reſpectif peuvent renfermer des conditions en vertu deſquelles elles deviennent cauſes réciproques de leurs mouvemens, lorſqu'elles ont été mues enſemble par l'Objet une ou pluſieurs fois. Ces conditions ſont celles d'un problême qui n'a pas encore été réſolu.

215. Ce

215. Ce que je viens de dire de la reproduction des idées qui composent une idée concrete, doit s'appliquer à la reproduction de toutes les idées concretes qui ont été excitées à la fois ou successivement par différens Objets. L'ordre dans lequel elles ont été excitées ou dans lequel elles se sont succédées, influera sur celui de leur reproduction par l'Imagination. Je le répete ; (214.) je ne cherche point encore comment cela s'opere : je pose simplement les faits.

216. Enfin, il en est de même encore de la succession des idées simples. [202.] L'ordre dans lequel les Objets les auront fait naître, déterminera celui dans lequel l'Imagination les reproduira.





CHAPITRE XV.

Suite de la Théorie générale des idées.

Des effets généraux du Langage.

Des abstractions intellectuelles.

Des notions.

De la Substance, des attributs, des modes.

De l'Essence.

Réflexions sur les Essences.

De différens genres de notions.

217. LES idées que nous recevons par les Sens, nous les revêtons de signes ou de termes qui les représentent. De là un nouvel ordre de choses: de là de nouvelles idées & de nouvelles distributions d'idées. La parole développe & perfectionne toutes nos Facultés.

L'ORIGINE du langage n'est point de mon

ſujet. Je dois ſuppoſer le langage introduit, & en conſidérer les effets généraux.

218. La relation naturelle qui eſt entre les Objets & nos idées, eſt indépendante de l'Ame. Il n'eſt point en ſon pouvoir de n'être pas affectée d'une certaine idée lorſqu'un certain Objet agit ſur ſes Sens. L'idée eſt un ſigne *naturel* de l'Objet, & ce ſigne eſt de l'inſtitution du Créateur.

219. Il eſt d'autres ſignes des Objets, & ces ſignes ſont purement *arbitraires.* Ce ſont ceux qui ont dû leur naiſſance à l'introduction du langage.

Chaque Objet, chaque mode, chaque action de cet Objet ont été repréſentés par des caracteres ou par des ſons *articulés*, qui n'ont d'autres liaiſons avec cet Objet & ſes modes, que celles qui dérivent de la convention qui les a établies.

220. Toutes nos idées ont donc été exprimées par des termes. Ces termes ont été repréſentés à l'Oeil par des lettres, & rendus à l'Oreille par des ſons articulés. On a peint la parole, & on a parlé aux yeux.

221. Lorsque les idées sensibles (206.) sont représentées par des signes ou par des termes, la présence du signe ou du terme réveille l'idée qui leur a été attachée. Il se forme ainsi entre le signe & l'idée une liaison analogue à celle qui est entre une ou plusieurs des idées qui composent une idée *concrete* & cette idée concrete. [205, 214.] Pour se rappeller un Objet, l'Ame n'a plus besoin d'avoir sous les Sens un Objet analogue; le signe de l'Objet qu'elle veut rappeller, lui suffit pour opérer ce rappel.

222. C'est à la Faculté qui conserve & rappelle les mots représentatifs des Choses, que le nom de *Mémoire* a été particuliérement consacré.

223. Mais, les signes de nos idées sont des figures ou des sons. [219, 220.] Ils affectent donc l'Oeil ou l'Oreille. Ils tiennent donc à des fibres de l'Oeil ou à des fibres de l'Oreille. Ces fibres vont aboutir au Siege de l'Ame: là sont d'autres fibres qui correspondent à celles-là, si même elles n'en sont une simple extension. (30.) La conservation & le rappel du signe ou du mot s'operent donc par une méchanique semblable à celle qui opere la conservation & le rappel de l'idée attachée à ce signe ou à ce mot. La Mémoire ne differe donc point essentiellement de

l'Imagination ; [212, 213.] je l'ai avancé ailleurs. (173.)

224. Un des premiers effets du langage est donc de multiplier les liens qui unissent nos idées. Elles ne sont pas seulement enchaînées les unes aux autres par les liaisons naturelles qui résultent de la maniere dont elles ont été excitées par les Objets, [214, 215, 216.] & de l'analogie des Objets entr'eux ; elles tiennent encore les unes aux autres par les signes qui les représentent. (221.) Un mot suffit à réveiller une multitude d'idées.

225. Dans les abstractions sensibles, (209.) l'opération de l'Ame se borne à l'attention qu'elle donne à quelques-unes des idées que renferme l'idée concrete. (208.) L'usage des signes perfectionne beaucoup cette Faculté d'abstraire, parce qu'il donne à l'Ame plus de facilité à séparer & à fixer les idées qu'elle a séparées.

Lorsque l'Ame manque de signes pour représenter ce qu'elle abstrait, elle ne peut pas toujours tendre assez son attention, pour qu'elle ne soit point affoiblie par les idées des choses qui touchent à celle qu'elle abstrait ou qui coexistent avec elle. [207.]

Par exemple, ſi l'Ame eſt déterminée à donner ſon attention à la figure de l'Objet, ſon odeur, ſa couleur, ſon mouvement, &c. pourront partager un peu cette attention. Mais, ſi l'Ame repréſente par des lignes la figure qu'elle veut abſtraire, ſon attention ſera concentrée dans cette figure, parce que l'idée abſtraite exiſtera *à part*. C'eſt cette ſorte d'abſtraction qui eſt l'objet de la Géométrie. L'objet de la Géométrie n'exiſte donc point dans la Nature.

Plus la figure ſera compoſée, plus le ſigne deviendra néceſſaire. C'eſt que les contours étant variés, l'attention en eſt partagée. Elle le ſeroit plus encore, ſi le ſigne ne détachoit l'idée & ne la faiſoit exiſter à part.

226. Ce que l'Ame exécute par les ſignes ſur les modes d'un Sujet, elle peut l'exécuter ſur les effets des agens & ſur les rapports qui lient les agens entr'eux. Elle repréſentera donc par des termes ces effets, ces rapports : elle les détachera ainſi des Objets & en fera autant d'Etres idéaux ſur leſquels ſes Facultés ſe déploieront. De là toute la Théorie des qualités phyſiques & des qualités intellectuelles & morales.

227. La facilité de ſéparer ou d'abſtraire conduit à la *généraliſation* des idées qui ont été abſtraites. Il n'exiſte dans la Nature que des Touts particuliers ou *concrets*. (205.) Les rapports ſous leſquels on peut conſidérer ces Touts, dérivent des qualités que les Sens nous y découvrent. Entre ces qualités il en eſt qui conviennent à plus ou moins de Sujets. De là les diſtributions des *Touts* en *claſſes*, en *genres*, en *eſpeces*. C'eſt ainſi que de la conſidération d'un Tout particulier, d'un Chêne, par exemple, l'Ame s'éleve par degrés aux idées générales de Végétal, de Corps organiſé, de Corps en général, d'Etre.

C'est ainſi encore qu'en obſervant ce qui ſe paſſe au-dedans d'elle-même, l'Ame s'élevera de la conſidération d'un acte de ſon Entendement, de ſa Volonté, de ſa Liberté, aux idées générales d'Entendement, de Volonté, de Liberté, & de celles-là aux idées plus *générales* encore d'Etre intelligent & moral.

228. Ces abſtractions par leſquelles l'Ame généraliſe ſes idées, tiennent moins à ce qui eſt dans la Nature, que n'y tiennent les abſtractions ſenſibles. [207, 208, 209.] A meſure que l'abſtraction eſt pouſſée plus loin par l'interven-

tion des ſignes ; les idées qui en naiſſent s'éloignent davantage des idées purement ſenſibles. [201, 206.] L'idée concrete d'un certain Corps organiſé reçoit ſes déterminations de l'action de ce Corps ſur les Sens. [201.] Avec le ſecours de l'Attention, l'Ame peut détacher de cette idée quelques-unes des idées qu'elle renferme, [208.] & en former ainſi, par une abſtraction ſenſible, [209.] un ſigne repréſentatif de tous les Corps organiſés de cette eſpece qui ſe ſont offerts à ſes yeux. Mais, ce ſigne n'eſt, à proprement parler, qu'une image. Tous les traits de cette image ſont déterminés. Ils le ſont par l'action qui a produit l'idée concrete dont cette image a été détachée. Ces traits ſont toujours ceux d'un Objet particulier. Le ſigne qu'ils compoſent a donc plus de rapport avec cet Objet, qu'il n'en a avec les Objets qui lui reſſemblent : mais il peut ſervir à rappeller les idées de ces Objets dans le rapport à leur analogie & à l'ordre dans lequel ils ſe ſont préſentés à l'Ame. [215.]

C'EST ainſi, par exemple, qu'en détachant de l'idée concrete d'un Chêne ce qu'elle a de plus individuel, l'Ame pourra ſe former une idée générale du Chêne. Mais, je dis que le caractere ou le ſigne de cette idée conviendra plus au Chêne que l'Ame aura pris pour terme de com-

paraiſon, qu'aux Chênes qu'elle lui aura comparés.

Il n'en eſt pas de même de l'idée *générale* de Chêne, que l'Ame acquiert par les ſignes d'inſtitution. Comme la décompoſition de l'idée concrete eſt pouſſée beaucoup plus loin par l'uſage de ces ſignes, [225.] l'idée *générale* qui s'en forme ne retient rien du tout de particulier. Les caracteres qu'elle renferme conviennent donc également à tous les Chênes; car ils ſont l'expreſſion de ce qui eſt dans tous les Chênes. Enfin, les ſignes qui repréſentent cette idée, ne ſont point des images: ils n'ont point de liaiſon naturelle avec l'Objet. [219.]

229. C'est donc en étendant & en facilitant l'exercice de l'Attention, que l'uſage des ſignes arbitraires donne à l'Ame les moyens de décompoſer & de ſaiſir les rapports généraux de reſſemblance qui lient les Etres d'une même eſpece, d'un même genre, d'une même claſſe. (225, 226.)

L'idée *générale* de ces rapports, ſon expreſſion littérale ou articulée (220.) appartiennent à l'Eſprit. Cette idée n'a point d'*Archetype* hors de l'Eſprit, comme parlent les Métaphyſiciens.

Elle eſt, pour ainſi dire, de ſa création. Il n'exiſte point de Chêne en général.

Je nommerai donc abſtractions *intellectuelles* toutes les *abſtractions* qui nous donnent des idées de cet ordre. Je les diſtinguerai ainſi des abſtractions purement *ſenſibles*. (208, 209.)

230. Les idées auxquelles les abſtractions intellectuelles donnent naiſſance, portent le nom général de *notions*.

La *notion* n'eſt donc pas une *perception*: (196.) elle ne réſulte pas ſimplement de l'action de l'Objet ſur les Sens; elle ſuppoſe encore une opération de l'Eſprit ſur cette action.

231. Si l'Eſprit conſidere un Objet concret (205.) dans le rapport à ſon *individualité*; s'il déſigne par des termes les particularités qu'il y découvre & qui le caractériſent comme *Individu*, l'Eſprit acquerra la nation *particuliere* de cet Objet, & l'expreſſion de cette notion ſera une *deſcription*.

232. Si l'Eſprit conſidere l'Objet dans le rapport aux Objets qui lui reſſemblent; s'il exprime de même par des termes ce que ces Objets ont

de commun, il acquerra la notion *générale* de l'Objet ; & l'expreſſion de cette notion ſera une *définition*.

233. Ce que pluſieurs Objets ont de commun, ce que l'Eſprit découvre également dans tous, ce qu'il ne peut en ſéparer ſans détruire la notion générale de l'Objet, l'Eſprit le nommera l'*Eſſence* de l'Objet.

234. Si l'Eſprit enviſage l'Objet comme une choſe exiſtante à part & revêtue de certaines qualités qui en ſont inſéparables, qui ne pourroient exiſter hors d'elle, & dont elle eſt comme le ſupport ou le ſoutien ; l'Eſprit ſe formera la notion de la *Subſtance* ou du *Sujet*.

235. La *Subſtance* a donc toutes les déterminations néceſſaires à l'exiſtence. L'Eſprit les affirme de la Subſtance, parce qu'il ne pourroit la concevoir ſans elles. Il les nomme *attributs eſſentiels*, parce que leur agrégat compoſe l'*Eſſence* du *Sujet*. [233.]

236. L'Esprit découvre d'autres déterminations, qui peuvent être ou n'être pas dans le Sujet ; mais qui dérivent de ſes attributs. [235.]

Il les nomme *modes* ou *accidens*, pour exprimer la contingence de leur Etre.

237. La deſcription renferme donc l'énumération des modes du Sujet ; (231, 236.) la définition, celle de ſes attributs. (232, 235.)

238. Les déterminations [235.] du Sujet [234.] ſont donc les *rapports* ſous leſquels nous l'appercevons. [199, 201.]

Ces rapports ſont les réſultats de ſon activité combinée avec la nôtre. [Ibid.]

239. Les déterminations du Sujet ne ſont donc que des effets.

Ces effets ne ſont que de pures relations à notre maniere de ſentir & de concevoir.

240. Les effets d'une Force ne ſont pas cette Force. Le principe qui produit n'eſt pas ce qui eſt produit. Mais, l'Eſprit déduit l'exiſtence de la Force, de l'exiſtence des effets.

241. L'Esprit affirme donc des déterminations du *Sujet* l'exiſtence du *Principe* de ces déterminations. Il le nomme l'*Eſſence réelle* du Sujet,

parce qu'elle renferme la *réalité* de tout ce dont nous n'avons que l'*idéalité.* Elle eſt la raiſon en vertu de laquelle le Sujet eſt ce qu'il eſt.

242. Nous ne connoiſſons donc point l'Eſſence *réelle* des Choſes. Nous n'appercevons que les effets, & point du tout les Agens. [123.]

243. Ce que nous nommons l'*Eſſence* du *Sujet*, [233.] n'eſt donc que ſon Eſſence *nominale.* Elle eſt le réſultat de l'Eſſence réelle ; l'expreſſion des rapports néceſſaires ſous leſquels le Sujet ſe montre à nous. Nous ne pouvons le voir autrement, parce que notre maniere d'appercevoir eſt indépendante de notre Volonté. [218.]

244. Nous ne pouvons donc affirmer que le Sujet ſoit réellement ce qu'il nous paroît être : mais nous pouvons affirmer que ce qu'il nous paroît être, réſulte de ce qu'il eſt réellement, & de ce que nous ſommes par rapport à lui. (199.)

245. Il peut donc y avoir dans le Sujet des attributs qui nous ſoient inconnus, parce que nous manquons des Organes ou des moyens propres à nous en donner la perception. [Ibid.] Mais il eſt bien évident que ces attributs inconnus ne peuvent être oppoſés à ceux que nous

connoiſſons. Les contradictoires ne peuvent coexiſter dans un même Sujet.

246. Les attributs auxquels l'idée du Sujet eſt attachée, découlent de ſon Eſſence réelle. Ils en ſont les effets, les conſéquences néceſſaires. [235, 239, 240, 241.] Il y a donc dans les déterminations de l'Eſſence réelle quelque choſe qui correſpond aux attributs que nous connoiſſons, qui renferme le *virtuel* de ces effets, pour m'exprimer avec l'Ecole.

247. On ne peut donc retrancher de l'Eſſence réelle ce qui correſpond aux attributs que nous connoiſſons, ſans détruire cette Eſſence: car toute Eſſence eſt néceſſairement déterminée.

248. Les déterminations de l'Eſſence ſont ce qui rend ſon exiſtence poſſible: la Volonté divine rend cette Eſſence actuelle. (119.)

249. L'Essence tire donc ſes déterminations poſſibles de l'accord qu'ont entr'elles les idées qui la conſtituent ou qui font qu'elle eſt ce qu'elle eſt. (Ibid.)

250. Ce qui eſt dans la Matiere, qui nous donne l'idée du multiple, ne coexiſte donc pas

dans une même Eſſence avec ce qui nous donne le ſentiment du *Moi*, toujours oppoſé au multiple. [2.]

251. TOUTES les Choſes qui ſont, ſoit les idées, ſoit les Corps, ont une qualité commune, celle d'être.

SI l'Eſprit ne donne ſon attention qu'à cette ſeule qualité, il acquerra la notion la plus générale, celle de l'*Etre*.

252. SI l'Eſprit ſe replie ſur lui-même ; s'il abſtrait de ſes penſées ce qui les détermine, pour ne donner ſon attention qu'à ce qui eſt en lui, qui les apperçoit, qui ſe les approprie, [113.] il acquerra la notion de ſa propre exiſtence.

IL appellera donc *Moi*, ce qui eſt en lui, qui eſt le *Siege* de la *conſcience* ou de l'*Apperception*. (200.)

253. A la notion de l'*exiſtence* eſt inſéparablement unie celle de la *durée*. Une Choſe dont l'Eſprit peut affirmer qu'elle eſt, eſt une Choſe dont il peut affirmer qu'elle dure. La durée eſt eſt une exiſtence continuée.

254. Si l'eſpace qu'un Corps parcourt d'un mouvement uniforme, eſt diviſé par l'Eſprit en parties égales ou proportionnelles, & qu'il donne à ces parties les noms d'*années*, de *mois*, de *jours*, d'*heures*, &c. le mouvement de ce Corps exprimera la durée des Etres qui coexiſtent avec lui, & les parties de l'eſpace parcouru ſeront des parties de cette durée. Le tems en ſera l'idée abſtraite.

255. Si l'Eſprit ne conſidérant dans un Objet que l'*exiſtence*, la déſigne par le mot d'*unité*, de la *collection* de ſemblables unités il déduira la notion du *nombre*. Les figures ou les termes par leſquels il exprimera différentes collections ou différentes combinaiſons d'unités, ſeront des ſignes repréſentatifs des *quantités numériques*.

256. En voyant des Etres ſe ſuccéder, l'Eſprit acquiert la notion de *priorité* & de *poſtériorité*. Il exprime par ces termes cette relation entre deux ou pluſieurs Choſes, en vertu de laquelle l'exiſtence ou la perception de l'une précede l'exiſtence ou la perception de l'autre.

257. Les Etres coexiſtent ou ſe ſuccedent ſous des rapports en vertu deſquels ils conſpirent à un certain but. (40.) De cette relation de coexiſ-

tence

tence ou de ſucceſſion, l'Eſprit déduit la notion de l'*ordre*.

258. Si l'Eſprit conſidere les Objets dans le rapport à la capacité qu'ils ont de modifier agréablement ou déſagréablement ſon exiſtence; s'il nomme *plaiſirs* toutes les ſenſations qu'il aime mieux éprouver que ne pas éprouver, & *douleurs* toutes les ſenſations qu'il aime mieux ne pas éprouver qu'éprouver, il ſe formera la notion du plaiſir & de la douleur, &c. &c.



CHAPITRE XVI.

Suite de la Théorie générale des idées.

Continuation des effets du Langage.

De la Réflexion en général.

De la liaison des idées abstraites avec les idées sensibles.

Du Langage des Animaux.

De l'effet de la Réflexion sur la Liberté.

Des idées claires, obscures, distinctes, confuses.

De la vérité & de la fausseté des notions.

Du jugement. De l'évidence. Du raisonnement. De la méthode.

259. C'est donc en opérant sur les idées sensibles, [206.] que l'Esprit acquiert des notions. [230.] Cette opération porte le nom de *Réflexion*, & l'on dit que nos idées ont deux sources, les *Sens* & la *Réflexion*.

260. La Réflexion est donc en général le ré-

ſultat de l'attention que l'Eſprit donne aux idées ſenſibles qu'il compare, & qu'il revêt de ſignes ou de termes qui les repréſentent. (225.)

261. Ainsi, lorſque l'Eſprit ſe rend attentif aux effets qui réſultent de l'Activité d'un Objet, (123.) il déduit de ces effets par la Réflexion, la notion des propriétés de l'Objet. Cette notion eſt une idée *réfléchie*. L'idée *ſenſible* ne préſente à l'Eſprit qu'un certain mouvement, un changement de forme, de proportions, d'arrangement dans certaines parties, &c : l'Eſprit tire de tout cela, par une abſtraction intellectuelle, [229.] l'idée réfléchie des propriétés. [226.]

262. Le phyſique de la Réflexion conſiſte donc en général dans cette Force motrice [129.] que l'Ame déploie ſur les fibres [136, 137.] appropriées à chaque eſpece d'idée ſenſible [85.] & ſur les fibres appropriées aux ſignes qui la repréſentent. (223.)

263. Nos idées les plus abſtraites, les plus *ſpiritualiſées*, ſi je puis employer ce mot, dérivent donc des idées ſenſibles comme de leur ſource naturelle. L'idée de Dieu, par exemple, la plus ſpiritualiſée de toutes nos idées, tient manifeſtement aux Sens. C'eſt de la contemplation des faits, ſur-tout de la ſucceſſion des Etres,

que l'Eſprit déduit la *Néceſſité* de cette PREMIERE CAUSE qu'il nomme DIEU. Il en déduit les ATTRIBUTS des traits de Puiſſance, de Sageſſe & de Bonté répandus dans le Monde, & que les Sens tranſmettent à l'Ame. Enfin, l'idée de DIEU tient encore à ces quatre lettres *D*, *I*, *E*, *U*, ou à la prononciation de ces quatre lettres. [221.]

IL y a plus; quoique l'idée que nous attachons au mot DIEU, ſoit celle d'un Eſprit pur, la vue ou la prononciation de ce mot ne laiſſe pas de réveiller en nous des images qui ſe diverſifient ſuivant les Cerveaux.

264. LES ſignes ou les termes repréſentatifs des notions doivent donc toujours réveiller dans l'Eſprit quelqu'idée ſenſible. De l'idée concrete [206.] d'un Corps triangulaire, l'Eſprit détache par l'Attention l'idée modale de la figure. [225.] Il la trace ſur le papier, & il la nomme un *triangle.* Lorſqu'il lira ce mot *triangle* ou qu'il l'entendra *prononcer*, il ſe repréſentera donc une figure formée de trois lignes. S'il ne ſe la repréſentoit point du moins confuſément, il n'auroit point l'idée attachée à ce mot. La prononciation du mot ne réveilleroit en lui que la figure & l'arrangement des lettres qui le compo-

ſent. Mais, la figure & l'arrangement de ces lettres n'ont aucun rapport naturel ou néceſſaire avec une figure formée de trois lignes. [219.] Il faut donc, pour que ce mot produiſe ſon effet, qu'il réveille dans l'Eſprit l'idée qui lui eſt attachée. L'Eſprit ſe repréſente donc une figure formée de trois lignes. Ce ſera un triangle équilatéral, iſocele ou ſcalene, grand ou petit, ſuivant que ſon Cerveau aura été déterminé à lui retracer l'un ou l'autre de ces triangles, ſous l'une ou l'autre de ces dimenſions.

Il en eſt de même des mots repréſentatifs des Choſes morales. Le mot de *Patriote*, par exemple, doit réveiller dans l'Eſprit quelques-unes des idées ſenſibles (206.) dont la notion de Patriote a été tirée. Ces idées varieront ſuivant les Cerveaux ou ſuivant les différentes circonſtances où le même Cerveau ſe trouvera placé. Tantôt l'idée ſenſible qui ſe réveillera ſera celle d'un Homme qui offre une ſomme d'argent à ſa Patrie; tantôt ce ſera celle d'un Homme qui défend un rempart, &c. Et cet Homme, l'Imagination (212, 213.) le repréſentera avec certains traits, avec un certain habillement, dans une certaine attitude, &c. relatifs au ſujet & aux idées ſenſibles qui l'auront plus ſouvent ou plus fortement affectée. Elle repréſentera de même à l'Eſprit des

pieces d'or ou d'argent, des armes, une muraille, &c. Ces ſortes de repréſentations, l'Imagination ne fera que les ébaucher, parce que la rapidité du diſcours ne lui permet pas de finir; mais, ces ébauches ſuffiront à lier les parties du diſcours. Des images plus déterminées ſeroient ſuperflues. Comme ces images ſe ſuccedent rapidement dans le Cerveau, l'Eſprit n'en fixe aucune; il en éprouve ſimplement l'effet, & cet effet eſt la perception de l'enchaînement des idées qui compoſent le diſcours.

L'Art du Peintre, du Poëte, de l'Orateur a-t-il un autre objet que d'exciter en nous, par des traits ou par des mots, les idées ſenſibles les plus propres à nous toucher & à nous émouvoir? Mais, ce n'eſt pas ici le lieu de développer la méchanique de cet Art. On ſait que les mots qui réveillent le plus d'images ſont ceux qui nous remuent le plus fortement. C'eſt qu'ils agiſſent ſur la Machine. [21, 95.] Ces mots ébranlent les fibres auxquelles les ſentimens ſont attachés, & ces fibres ſont les plus mobiles de toutes, parce que ce ſont celles qui ont été le plus ſouvent & le plus fortement ébranlées.

265. Les idées abſtraites ſont donc des eſpe-

ces d'eſquiſſes des Objets ſenſibles. Comme ces eſquiſſes renferment des traits qui conviennent à un grand nombre d'Objets, elles rappellent à l'Eſprit les idées de pluſieurs de ces Objets. C'eſt ainſi que les caracteres d'un Genre de Plante réveillent dans la tête d'un Botaniſte les idées de pluſieurs des Eſpeces contenues ſous ce Genre.

266. Un des grands avantages des ſignes artificiels ſur les ſignes naturels, eſt donc que ceux-là s'appliquent également à un grand nombre d'Objets : ils étendent la vue de l'Eſprit, & le rendent moins dépendant des idées ſenſibles. [221, 228.]

267. Mais, puiſque la capacité d'abſtraire réſide dans l'Attention, [207, 208, 209, 225.] il s'enſuit que l'uſage des ſignes artificiels ne donne pas la capacité d'abſtraire ; mais, qu'il ne fait que l'étendre & en faciliter l'exercice. [225, 226, 227, 228, 229.] De là vient que quelques Nations ſauvages ont fort peu d'idées abſtraites ; leurs langues ſont extrêmement pauvres. Ces Nations reſſemblent à des Enfans qui commencent à parler.

268. L'Usage des ſignes artificiels eſt fort

reſſerré chez les Animaux. On les accoutume bien à lier une certaine action, un certain Objet à un certain ſon, à un certain mot; mais, ils ne parviennent point à généraliſer [227.] leurs idées. S'ils y parvenoient, les opérations de chaque Eſpece ne feroient pas ſi uniformes, & les Caſtors d'aujourd'hui ne bâtiroient pas comme ceux d'autrefois. Si l'on a vu un Chien qui arrangeoit les lettres de l'alphabet & qui en compoſoit des mots, cela ne prouve pas qu'il eût les idées attachées à ces mots; mais cela prouve ſimplement que l'on étoit parvenu à lier dans ſon Cerveau la figure des lettres, aux ſons qu'elles expriment. Les phraſes que le Perroquet répete ſi bien, ne prouvent pas non plus qu'il ſoit doué du don de la parole; car la parole ne conſiſte pas ſeulement à prononcer des ſons articulés; elle conſiſte principalement à lier à ces ſons les idées qu'ils repréſentent. Or, on peut faire répéter au Perroquet des mots repréſentatifs des notions les plus abſtraites.

269. Le Cerveau des Animaux eſt donc capable de former certaines aſſociations d'idées: mais, les idées tiennent aux Sens; (17 & ſuiv. 57 & ſuiv.) l'aſſociation des idées dépend donc de l'aſſociation des mouvemens, & cette aſſociation des mouvemens dépend elle-même de la commu-

nication que les Organes ont entr'eux. (73 & ſuiv. 86 & ſuiv. 213, 214.) Je tenterois d'expliquer par ces principes les faits que j'ai indiqués dans le paragraphe précédent & beaucoup d'autres de même genre, ſi mon plan m'y conduiſoit. Je montrerois comment l'éducation multiplie dans l'Animal les aſſociations des idées, en multipliant les ſenſations, & par les ſenſations les mouvemens des fibres ſenſibles. J'eſſayerois de prouver que l'*Inſtinct* n'eſt en général que le réſultat des impreſſions des Objets ſur la *Machine*, & que la portée de l'Inſtinct eſt en raiſon directe du nombre, de l'eſpece & de l'intenſité des ſenſations. Mais, peut-être trouvera-t-on les principes de tout cela dans la ſuite de cet Ouvrage: notre Statue ne ſera long-tems qu'un Animal.

270. Les Animaux ont, comme nous, des idées *ſimples* & des idées *concretes*. (202, 205.) S'ils ne généraliſent point, comme nous, leurs idées, ſi les opérations des Individus de chaque Eſpece ſont uniformes, ce n'eſt pas préciſément parce que les Animaux manquent de ſignes: les ſignes ne donnent pas la Faculté d'abſtraire; ils ne font que la perfectionner. [267.] Mais, la Faculté d'abſtraire tient à l'Attention: (ibid.) l'Attention eſt une modification de l'Activité de

l'Ame, (136, 137.) & cette Activité eſt de ſa nature indéterminée; il lui faut des motifs pour qu'elle ſe déploie. [130; 131, 140, 141, 144, 151, 178.] Si l'AUTEUR de la Nature a voulu que la Senſibilité des Animaux fût relative à ce que demandoit la conſervation de leur Etre, leur *Attentivité*, je prie que l'on me paſſe ce mot, aura été renfermée dans les limites de leurs beſoins. [117, 131.] Ils auront été rendus capables de former des abſtractions *ſenſibles*, (207, 208, 209.) & ils n'auront pu s'élever aux *notions*. (230.)

CE caractere paroît propre à diſtinguer l'Animal de l'Homme.

UN Etre qui ſeroit doué de l'Attention au même degré que nous, & qui manqueroit de ſignes pour repréſenter, pour fixer ſes abſtractions *ſenſibles*, (209.) ne pourroit-il point ſe faire à lui-même des ſignes? Ces ſignes ſeroient d'abord naturels : ce ſeroient de ſimples images: l'Eſprit détacheroit peu à peu de ces images les traits les plus frappans, & qui conviendroient à un plus grand nombre d'Objets : il parviendroit peut-être ainſi à ſe faire une ſorte de repréſentation *ſymbolique* des Objets. Quatre traits tracés ſur le ſable repréſenteroient quatre pieds;

& voilà les *Quadrupedes*, &c. Ceci n'eſt qu'une ſimple conjecture, ſur laquelle je n'inſiſterai point: mais, ſi l'on réfléchit un peu ſur les *hiéroglyphes* des Peuples les plus anciens & ſur les *quipos* des Péruviens, on ſe perſuadera peut-être que cette conjecture n'eſt pas abſolument dépourvue de probabilité.

271. Les Animaux ont un langage d'actions, de geſtes, de ſons, de cris, & ce langage eſt naturel. Il eſt uniforme dans tous les Individus d'une même Eſpece. Il eſt l'expreſſion naturelle des beſoins, des deſirs, des plaiſirs de chaque Individu. Il lie les Petits entr'eux & aux Meres, comme il lie entr'eux les Individus de la même Société. La correſpondance qui eſt entre les actions, les geſtes, les ſons, les cris & les ſenſations qu'éprouve l'Animal, indique une communication ſecrete entre les Sens & les Organes par leſquels l'Animal manifeſte au-dehors ce qu'il ſent.

272. Dans un Etre qui réfléchit, (259, 260.) la Liberté (149.) eſt eſſentiellement la même que dans un Etre qui ne réfléchit point. Mais, dans un Etre qui réfléchit, la Liberté eſt plus étendue, (153.) parce que la Volonté (147.) eſt éclairée. Elle ne ſe détermine pas ſur de ſim-

ples ſenſations ; el e ſe détermine encore ſur des notions. (230.) De là un nouvel ordre d'actions, parmi leſquelles ſont celles que l'on nomme *morales* , parce qu'elles ſont ſoumiſes à une Loi. Cette Loi eſt la *Loi naturelle*, qui eſt en général le réſultat des rapports que l'Homme ſoutient avec les Etres qui l'environnent. Les Agens qui ſont ſoumis à cette Loi, ſont dits des *Agens moraux*. Je prie ceux de mes Lecteurs qui auroient été choqués des paragraphes 152 , 153 & 159, de vouloir bien les expliquer par celui-ci. Il ne s'enſuit point du tout de ce qu'un Etre a une Volonté & qu'il l'exécute, (146.) que cet Etre ſoit un Agent moral. Il s'enſuit ſimplement que cet Etre n'eſt pas uniquement ſoumis aux Loix des Etres purement corporels ; mais , qu'il l'eſt encore à des Loix qui le concernent comme Etre mixte. [1 , 201.] Les Animaux , l'Homme même dans la premiere Enfance , ſont deſtitués de toute moralité ; mais, des Etres mixtes deſtitués de toute moralité , peuvent agir volontairement, parce qu'ils ſont des Etres ſentans. La connoiſſance des Loix naturelles ſuppoſe évidemment des notions ; mais , la Volonté peut ſe déterminer ſur de ſimples ſenſations. (147.)

273. Une idée ſenſible (206.) que l'Ame ne peut confondre avec aucune autre idée ſenſible ,

eſt *claire* ou *adéquate*. L'impreſſion de l'Objet ſur l'Organe eſt telle que l'Ame diſtingue cette impreſſion de toute autre (201, 208.)

274. UNE idée concrete eſt *obſcure* ou *inadéquate*, ſi toutes les idées qui la compoſent ne ſont pas préſentes à l'Ame. (205.) C'eſt dans ce Sens que l'idée que nous avons de la *Subſtance* ou du *Sujet* (234.) eſt obſcure. (238, 239, 240, 244, 245.) Mais, parce que nous ne connoiſſons pas l'eſſence réelle des Choſes, (241, 242.) il ne faut pas en inférer que nous n'ayons pas une idée claire (273.) de l'*eſſence nominale*. [233, 235, 243.] Si nous ne l'avions pas, comment diſtinguerions-nous un Objet d'un autre Objet?

275. UNE idée ſimple [202.] n'eſt pas obſcure à la maniere idée concrete: [274] une idée ſimple eſt une. [203.] Mais, une idée ſimple peut devenir obſcure par la foibleſſe de l'impreſſion. Lorſqu'il n'y a pas aſſez de fibres mues, ou que celles qui ſont mues ne le ſont pas aſſez fortement, l'Ame peut ne pas reconnoître l'eſpece de la ſenſation. [204.]

276. LORSQUE l'Eſprit peut décrire un Objet, qu'il peut énoncer toutes les idées particulieres

que renferme ſon idée totale ou concrete, [205.] l'idée que l'Eſprit a de cet Objet eſt *diſtincte*; mais, cette idée eſt une *notion*. [231.]

277. La notion eſt *confuſe*, ſi l'Eſprit ne poſſede pas tous les caracteres diſtinctifs de l'Objet.

278. La confuſion eſt donc oppoſée ici à la diſtinction, comme l'obſcurité l'eſt à la clarté. Une notion confuſe [277.] peut donc renfermer des idées claires, [273.] comme une idée obſcure peut renfermer des notions diſtinctes. [274, 276.] L'idée que le Jardinier a du Poirier eſt très-claire; [273.] la notion [230.] qu'il s'en forme eſt confuſe. [277.] Celle que le Botaniſte s'en forme eſt diſtincte. [276.]

279. Nous l'avons vu: l'Eſprit tire ſes notions des idées ſenſibles: (225, 226, 227, 228, 229, 259, 261, 265.) Les notions ſeront donc d'autant plus diſtinctes, [276.] que l'Eſprit aura rendu les perceptions [196.] plus vives par l'Attention, [138, 141, 208, 225.] & qu'il poſſédera mieux la propriété des termes repréſentatifs des perceptions. [219, 220.]

L'Esprit d'obſervation, cet Eſprit univerſel des Sciences & des Arts, n'eſt que l'Attention

appliquée avec regle à différens Objets. Un philoſophe qui nous traceroit les regles de l'Art d'obſerver, nous enſeigneroit les moyens de diriger & de fixer l'Attention. Il nous montreroit les heureux effets de cette Force dans les belles découvertes qu'elle a produites en différens Genres. Si ce Philoſophe avoit lui-même découvert pluſieurs vérités, s'il nous faiſoit l'Hiſtoire de la marche de ſon Eſprit dans la découverte de ces vérités, cette Hiſtoire ſeroit celle de ſon Attention. En attendant qu'un tel Livre paroiſſe, les Ouvrages des Obſervateurs les plus célebres peuvent être regardés comme des Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de l'Attention.

280. PUISQUE l'Eſprit déduit les notions des perceptions [279.] & que les perceptions ſont des repréſentations des Objets, [196.] les notions doivent être conformes à ce qui eſt dans les Objets, ou ce qui revient au même, à l'état des Choſes.

CETTE conformité des notions avec l'état des Choſes conſtitue ce que les Logiciens nomment la *vérité* des notions.

281. LA *fauſſeté* des notions eſt leur oppoſition à l'état des Choſes.

282. C'EST encore par l'Attention que l'Efprit parvient à fe former des notions vraies des Chofes. C'eft en confidérant les Chofes en elles-mêmes, & dans le rapport (40.) ou l'oppofition qu'elles ont entr'elles, que l'Efprit acquiert la connoiffance de l'état des Chofes. Cet état eft indépendant de la Volonté; (218, 243.) mais, il dépend de la Volonté de diriger à fon gré l'Attention. (148.) L'*Attentivité* eft une Force indéterminée: (140.) cette Force reçoit fes déterminations de la Volonté, (148, 149, 150.) comme la Volonté reçoit les fiennes de l'Entendement. (147, 158.) Ce fera donc relativement au degré de lumiere de l'Entendement que la Volonté dirigera l'Attention dans la recherche du vrai. Les lumieres de l'Entendement font en général les notions diftinctes qu'il fe forme des Chofes. (276, 279.) Plus le nombre de ces notions fera grand, plus la Volonté fera éclairée. Plus la Volonté fera éclairée, & mieux elle parviendra à diriger l'Attention. La direction de l'Attention eft dans les motifs à la diriger. Ces motifs font dans les notions qu'offre l'Entendement. L'application de l'Attention à tel ou tel Objet dépendra donc de la préférence que la Volonté donnera à un Objet fur un autre Objet. (131.) Cette préférence dépendra elle-même du rapport que l'Entendement découvrira entre cet

Objet

Objet & le bien-être ou la perfection de l'Individu. [158.] La perception du rapport des Choſes au bien-être ou à la perfection de l'Individu tient au degré de connoiſſance que l'Entendement acquiert de la nature de l'Individu, & des relations qu'il ſoutient avec les Etres qui l'environnent.

283. La perception & l'expreſſion du rapport qui eſt entre deux ou pluſieurs Choſes, conſtituent la notion. Quand je définis [232, 237.] l'Ame un Etre qui penſe & qui veut, j'affirme de ce *Sujet* [234.] que je nomme l'*Ame*, les Attributs [235.] de *Penſée* & de *Volonté* par leſquels il m'eſt connu. (Ibid. 238, 239, 243.)

284. Toute notion renferme donc un jugement; car le *jugement* eſt la perception du rapport qui eſt entre deux ou pluſieurs Choſes.

Cette perception naît de la comparaiſon que l'Ame fait entre ces Choſes ou entre les idées qu'elle a de ces Choſes.

Tout jugement renferme donc une comparaiſon entre deux ou pluſieurs idées.

285. Tantôt il réſulte de cette comparaiſon, qu'une choſe convient à une autre; tantôt il en ré-

ſulte qu'une choſe ne convient pas à une autre. De là les jugemens *affirmatifs* & les jugemens *négatifs*.

286. Les rapports ou les oppoſitions qui ſont entre les Choſes, ſont indépendans de l'Entendement qui les conſidere. Ils dérivent de qualités inhérentes aux Choſes, & ces qualités découlent de l'Eſſence réelle des Choſes. (241.)

287. La maniere dont l'Entendement humain juge des Choſes eſt donc dans le rapport des Choſes à la Nature de cet Entendement.

288. La nature de cet Entendement, ou ce qui le conſtitue, eſt la capacité d'acquérir certaines idées & de les comparer.

289. Cette capacité eſt renfermée dans les limites des moyens par leſquels l'Entendement acquiert des *idées*. [17, 19, 20, 199, 201, 217, 225, 226, 227, 228, 229, 259, 261, 263, 264.]

290. L'usage que l'Entendement fait de ces moyens eſt en raiſon de la maniere dont il ſait s'en ſervir. [279, 282.]

291. La maniere dont l'Entendement ſait ſe ſervir de ces moyens, eſt en raiſon des circonſtances où il s'eſt trouvé placé. [23.]

292. J'ENTENDS en général par ces circonftances l'affemblage des Caufes phyfiques & des Caufes morales qui peuvent étendre ou refferrer la portée de l'Entendement, augmenter ou diminuer en lui le nombre des notions diftinctes. (276, 279.)

293. ET comme ces circonftances varient beaucoup, & qu'elles tiennent à un grand nombre de Chofes qui ne varient pas moins, l'on comprend qu'il ne fauroit fe trouver deux Entendemens placés précifément dans les mêmes circonftances.

294. ON peut donc admettre qu'il n'y a pas deux entendemens qui voient toutes les Chofes précifément de la même maniere. Il y a donc une grande diverfité dans les jugemens de différens Individus; & il n'eft rien que l'expérience mette dans un plus grand jour.

295. MAIS, les circonftances [292.] ne changent ni la nature des Chofes, [119, 286.] ni la nature de l'Entendement. [288.] Les Chofes demeurent ce qu'elles font. Tous les Entendemens participent à une même Effence. [233.] Les idées font les modes [236.] de cette Ef-

ſence. Le nombre & la qualité des idées ſont ce qui différencie les Entendemens.

296. Il y a donc une proportion primitive entre les Choſes [251.] & la capacité qu'a l'Entendement de les appercevoir & d'en juger.

297. En vertu de cette proportion il eſt des Choſes dont l'Entendement ſaiſit les rapports ou les oppoſitions d'une maniere immédiate. Dès qu'il a les idées de ces Choſes ou les idées attachées aux ſignes qui les repréſentent, il voit, comme par intuition, ſi une Choſe convient ou ne convient pas à une autre Choſe. [285.]

298. Cette vue immédiate des rapports ou des oppoſitions conſtitue le caractere de ce que l'on nomme l'*évidence.*

299. L'Évidence conſiſte donc dans un tel rapport ou dans une telle oppoſition entre deux Choſes, que l'idée de l'une renferme ou exclut par elle-même l'idée de l'autre.

Je dis *par elle-même*, pour montrer qu'il n'intervient ici d'autre opération de l'Entendement que celle d'appercevoir.

Ainsi, l'idée du *Tout* renferme néceſſairement celle de *parties* : l'Entendement ne peut avoir l'une qu'il n'ait en même tems l'autre. Il apperçoit donc immédiatement que *le Tout eſt plus grand que la partie.*

300. Tous les Entendemens apperçoivent donc également cette ſorte d'évidence. Si cela n'étoit point, il faudroit admettre que tous les Entendemens n'ont pas la même idée du *Tout* & des *parties* ; que le Tout eſt & n'eſt pas une collection de parties ; ce qui ſeroit admettre qu'une Choſe peut être & n'être pas en même tems.

301. Les vérités qui ont ce caractere d'évidence, portent le nom de *premieres vérités*, parce qu'il ne faut pour les appercevoir que le plus bas degré d'intelligence, le degré qui ſuffit pour acquérir les notions que ces vérités renferment.

302. Je ne puis être trop exact : quand je dis que l'Entendement apperçoit *immédiatement* ces vérités, je ne veux pas dire, qu'à parler à la rigueur & pſychologiquement, l'Entendement ne compare pas l'attribut avec le Sujet : ce ſont deux idées relatives : ſi l'Entendement

ne les avoit pas préſentes à la fois, s'il ne les comparoit pas, comment jugeroit-il de leur convenance? [188.] Mais, je veux dire ſimplement que cette comparaiſon eſt ſi facile, ſi prompte, qu'elle équivaut à ce que l'Ecole nomme la *ſimple appréhenſion de l'Objet.*

303. La facilité & la promptitude de ces ſortes de comparaiſons dépendent de la nature des idées ſenſibles (206.) dont la notion générale a été tirée. (230.) De l'idée concrete d'un Tout particulier, (205.) l'Entendement déduit par abſtraction la notion du Tout en général. Dans l'idée concrete du Tout particulier ſont renfermées les idées des parties qui le compoſent. L'Ame a donc les perceptions de ces parties priſes individuellement, & elle a en même temps la perception du Tout qu'elles forment par leur réunion. (191.) Elle juge donc par une comparaiſon facile que le Compoſé eſt plus grand que le compoſant; car elle voit pluſieurs compoſans dans le Compoſé. La notion du Tout en général réveille l'idée concrete dont elle a été tirée, & avec elle la relation ſenſible du Compoſé au compoſant. (264, 265.)

304. Mais, il eſt une infinité de rapports ou d'oppoſitions que l'Entendement ne peut apper-

cevoir immédiatement. La proportion qui eſt entre ces Choſes & la capacité de l'Entendement eſt telle, qu'elles ne peuvent exciter par elles-mêmes la perception de leurs rapports ou de leurs oppoſitions. (296, 297, 298, 299, 303.) Pour acquérir cette perception, l'Entendement eſt obligé de fixer ſa vue ſur les Objets intermédiaires qui lient ces Choſes trop éloignées à ſon égard pour qu'il puiſſe les comparer immédiatement. Il forme donc ſur ces Objets pluſieurs jugemens, pluſieurs comparaiſons qui le conduiſent à découvrir les rapports ou les oppoſitions qu'il ne pouvoit ſaiſir par eux-mêmes. Les idées que ces jugemens renferment ſont donc des idées *moyennes*, & la collection de ces idées compoſe ce que les Logiciens nomment le *raiſonnement*.

305. AINSI, l'Entendement n'appercevant pas du premier coup-d'œil le rapport de l'exiſtence du Monde à l'exiſtence de DIEU, recourt à l'idée *moyenne* de la ſucceſſion des Etres engendrés les uns par les autres. Il conſidere cette ſucceſſion comme une longue chaîne, & chaque Etre individuel comme un chaînon de cette chaîne. Il voit donc dans cette idée moyenne & concrete, [304.] que chaque chaînon a ſa raiſon hors de lui ou dans le chaînon qui le précede; d'où l'Entendement infere que toute la chaîne, qui

n'eſt que l'*aſſemblage* de tous les chaînons, a hors d'elle la CAUSE de ſon exiſtence, &c.

306. LE nombre des idées moyennes que l'Entendement emploie dans le raiſonnement, eſt donc dans le rapport de ſa capacité [288, 289, 290.] à la nature des Choſes qu'il compare. [295, 296.] Toutes choſes d'ailleurs égales, plus un Entendement a d'étendue ou de perſpicacité, moins il multiplie les idées moyennes. Comme il a un grand nombre de notions en tout Genre, & qu'il généraliſe beaucoup, [227.] ſa vue ſaiſit des rapports plus éloignés. Il voit, comme l'a dit un grand Homme, (*) *les abſtraits dans les concrets*, *les concrets dans les abſtraits*. Voilà le *Génie*. Si un Génie de cet ordre énonçoit ſes idées ſur chaque Sujet préciſément comme elles s'offrent à lui, il ne pourroit être bien ſaiſi que par les Génies de ſon ordre. La ſuppreſſion des *milieux* ou des idées moyennes le rendroit inintelligible aux Eſprits médiocres.

307. QUAND un Etre qui réfléchit (259, 260.) compare entr'eux deux ou pluſieurs Objets, il n'eſt point borné dans cette comparaiſon à ce qui réſulte immédiatement de la diverſité

[*] LEIBNITZ.

des impressions de ces Objets sur les Sens : (197.) ces impressions réveillent en lui des notions, & sa comparaison est toujours plus ou moins réfléchie. Par exemple, si cet Etre compare deux Plantes, sa comparaison ne sera pas exactement renfermée dans les limites des impressions de ces Plantes sur ses Organes : il se joindra encore à ces impressions des notions de *caracteres*, de *qualités*, de *Genres*, &c. (227.)

308. Un Etre purement sentant compare, & par conséquent il juge; mais, ce jugement se réduit au simple sentiment qui résulte en lui de la diversité des mouvemens ou des impressions des Objets sur les Sens. (131, 197.) Expliquez par ce paragraphe & par le précédent les pargraphes 115 & 116.

309. Dans ce sens, les Enfans & les Animaux jugent; car ils sentent la différence qui est entre les sensations, & ils agissent en conséquence de ce sentiment. [131, 151, 152, 153, 272.] Mais, ils ne raisonnent pas proprement, parce qu'ils n'ont pas l'usage de la Réflexion. (259, 260.) Ils n'ont pas des notions, (230.) ils ne généralisent pas leurs idées : (227, 268.) leur Attentivité est renfermée dans la sphere de leurs besoins. (270.) Ils ne

ſaiſiſſent que les rapports des Choſes à ces beſoins. C'eſt là, comme je l'ai dit, ce que l'on nomme l'*Inſtinct*. [269.] Ils peuvent pourtant paroître *raiſonner*, aux yeux de ceux que le merveilleux ſéduit, & qui ne ſavent pas toujours démêler ce qui appartient aux ſenſations de ce qui ne convient qu'aux notions. Il eſt des actions des Animaux, qui ſuppoſent pluſieurs jugemens, & ce ſont celles que le Vulgaire croit raiſonnées. Mais, ces jugemens ne ſont point du tout nos idées *moyennes*; [304.] ils ſe réduiſent tous à la ſimple comparaiſon de ſentiment que l'Animal fait entre différentes idées purement *ſenſibles*. [197, 206.]

310. La Réflexion [259, 260, 261.] n'eſt pas le ſeul avantage que la parole donne à l'Homme ſur la Bête: la parole met encore l'Homme en état d'arranger ſes penſées d'une maniere relative aux ſujets dont il s'occupe, & au but qu'il ſe propoſe en s'en occupant. C'eſt là ce que les Logiciens nomment la *méthode*.

311. Tantôt l'Eſprit s'occupant de la recherche d'une vérité inconnue, diſpoſe les idées moyennes ou connues de maniere que les unes conduiſent aux autres & que toutes conduiſent

à la vérité qu'il cherche & qui devient comme la *conclusion* de tout le raisonnement. (*) (304.)

312. TANTÔT l'Esprit s'occupant de vérités qu'il connoît, les distribue dans un ordre tel que les vérités les plus générales, & les plus simples précedent les plus particulieres & les plus composées qui deviennent ainsi comme les *conséquences* de celles-là. (**)

313. TANTÔT l'Esprit ne s'asservissant point à cet ordre compassé & logique, arrange ses pensées dans l'ordre naturel du discours. Il suit.... mais, je ne fais ni une Logique ni une Rhétorique : je crayonne la Théorie générale de nos idées relativement a un Plan qui n'a rien de commun avec les Logiques & les Rhétoriques.

314. L'HOMME, doué de la parole, exerce par la parole sur ses idées l'empire le plus absolu. Il n'est point assujetti à l'ordre dans lequel son Imagination les lui retrace d'après l'impression des Objets : (212, 215, 216.) il les arrange sur le papier ou dans son Cerveau comme il lui plaît.

[*] L'*analyse*.
[**] La *synthese*.

315. L'ANIMAL ne ſauroit exercer ſur ſes idées un tel empire. Il peut bien donner ſon attention à celles qui lui plaiſent le plus : (131.) mais, il ne ſauroit les arranger, les diſtribuer dans un certain ordre. Il ne peut même en avoir le deſir ; il eſt un Etre purement ſentant. (268, 269, 270, 272.) Ce ſont les Objets eux-mêmes qui arrangent les idées dans le Cerveau de l'Animal. Son Imagination ne travaille que d'après eux: (212, 213, 215, 216.) une ſenſation rappellée rappelle les ſenſations qui ont été excitées avec elle ou qui lui ſont analogues.



CHAPITRE XVII.

Quelle idée la Statue a de la ſucceſſion.

De la ſurpriſe, de ſes cauſes, de ſa nature & de ſes effets en général.

Du plaiſir attaché à la variété, à l'harmonie, au beau.

Naiſſance de la conſonnance dans l'Ame de la Statue.

316. QUAND je me ſuis propoſé les queſtions par leſquelles j'ai commencé le Chapitre XIV, je voyois clairement que leur ſolution dépendoit de la détermination exacte du mot *idée* : [194.] mais je ne faiſois qu'entrevoir une partie des choſes que la détermination de ce mot m'a acheminé à développer. C'eſt là un des caracteres des Ouvrages de méditation ; plus on ſe rend attentif à chaque Objet, plus plus on y découvre de nouvelles faces, & on ſe laiſſe entraîner à décrire ces faces. Bien des fois j'ai voulu revenir ſur mes pas : je craignois que le Lecteur judicieux ne me reprochât de faire une longue digreſſion, & d'in-

terrompre trop le fil des opérations de ma Statue. Cependant à mesure que j'avançois, je sentois combien il étoit convenable de mettre sous les yeux de mes Lecteurs un Tableau général de nos idées. Je comprenois que, si je ne rassemblois pas sous un seul point de vue tout ce qui concernoit ce Sujet, je serois obligé de le faire par partie à chaque nouveau pas que je ferois former à notre Automate. Je concevois que cela retarderoit sa marche, & que le Lecteur la contempleroit avec moins de plaisir, parce qu'il la contempleroit avec travail. J'ai donc présumé qu'une Théorie générale des idées étendroit la vue de mes Lecteurs, & leur feroit saisir avec plus de facilité, de promptitude & de fruit tout ce qu'il me reste à leur exposer sur notre Statue. C'est par l'impression qu'ils éprouveront à la lecture de la suite de cet Ouvrage, qu'ils pourront décider si je me suis trompé dans mes jugemens. Je les rappelle à la réflexion que je faisois au paragraphe 132.

317. La Statue n'a encore éprouvé que deux sensations, la sensation de l'odeur de rose, & la sensation de l'odeur d'œillet. (36, 70.) Voilà tout ce qu'elle connoît : voilà toutes les

idées que renferme ſon Cerveau, [95.] & ces idées ſont ſimples. [202.]

Je demandois ſi lorſque la ſenſation de l'œillet ſuccéderoit à celle de la roſe, la ſenſation de la roſe à celle de l'œillet, & que cela ſeroit répété pluſieurs fois, la Statue acquerroit les idées de ſucceſſion, de nombre, de durée, d'exiſtence? [193.)

318. L'on voit maintenant ce qu'il faut entendre ici par le mot *idée*: la Statue eſt encore bien éloignée de pouvoir acquérir des *notions*; [230.] elle n'a & ne peut avoir que ce qui réſulte immédiatement de l'action des Objets [201.] ſur ſes Organes. Elle n'a donc que des ſentimens; car le mot de *ſentiment* pris dans le ſens métaphyſique, n'exprime que les réſultats de l'impreſſion des Objets ſur la Machine & de la Machine ſur l'Ame, en vertu des Loix de l'Union. (40, 44, 45, 46, 201.)

319. Lors donc que la ſenſation de l'œillet ſuccede à celle de la roſe, la ſenſation de la roſe à celle de l'œillet, la Statue a le ſentiment de ſon paſſage de l'une de ces ſenſations à l'autre. Ces ſenſations ſont des idées claires;

[273.] l'Ame ne peut les confondre, elle ſent que ſon état change en paſſant de l'une à l'autre.

Elle a auſſi le ſentiment de ſon retour de l'une à l'autre, puiſqu'elle eſt douée de Réminiſcence. (91 & ſuiv.)

320. La Statue a donc le ſentiment de la *ſucceſſion* de ces ſenſations; car ce ſentiment s'identifie avec le ſentiment de ſon paſſage de l'une à l'autre, & avec le ſentiment de ſon retour de l'une à l'autre.

Elle ne peut ſentir qu'elle paſſe de la ſenſation de la roſe à celle de l'œillet, qu'elle ne ſente en même tems que l'une précede l'autre, &c.

321. Mais, ce ſentiment de la ſucceſſion n'eſt point du tout la notion ou l'idée abſtraite de la ſucceſſion. (230, 256.) Il en eſt ſeulement le fondement, l'origine. (229, 259, 260, 261, 265.) L'Ame de notre Statue eſt actuellement bornée à n'éprouver que ce qui réſulte immédiatement de l'action des Objets ſur les fibres ſenſibles. (318.) Nous tomberions dans l'erreur ſi nous lui prêtions quelque choſe de plus.

322. J'ai ſuppoſé que la ſucceſſion dont je parle,

parle, continuoit pendant quelque tems: (193, 317.) je veux ſuppoſer à préſent un tems aſſez long: dans un de ces momens où je préſenterai au Nez de la Statue l'œillet, aura-t-elle le ſentiment de l'odeur que la roſe va lui faire ſuccéder ?

L'Ame de la Statue a le ſentiment de la ſucceſſion paſſée; elle conſerve un ſouvenir des modifications qu'elle a revêtues. [91, 95.] Elle ne peut avoir ce ſouvenir, qu'elle n'ait en même tems le ſentiment de l'ordre dans lequel elle les a revêtues, ou ce qui revient au même, de la ſucceſſion. (251, 257.) Elle ſe rappelle donc que la ſenſation de la roſe a ſuccédé à celle de l'œillet. Quand donc l'œillet affecte ſon Odorat, elle ſe rappelle que l'odeur de la roſe a ſuccédé à l'odeur qui l'affecte actuellement. Elle juge donc qu'elle va éprouver ce qu'elle a éprouvé: car ce jugement n'eſt que la comparaiſon qu'elle fait entre ſon état actuel, & l'état qu'elle a accoutumé de lui ſentir ſuccéder. Comme elle a toujours éprouvé cela, & qu'elle ne raiſonne point, elle ne peut ſoupçonner le moins du monde la poſſibilité qu'il y a que la roſe n'affecte pas de nouveau ſon Odorat. Son Eſſence perſonnelle (295.) conſiſte actuellement en deux ſenſations qui ſe ſuccedent alternativement.

323. J'INTERROMPS la ſucceſſion en ne préſentant plus la roſe au Nez de la Statue. Elle éprouve quelque choſe de nouveau. Ce qu'elle jugeoit devoir ſuccéder, (322.) ne ſuccede plus. Elle ſent donc un changement dans ſa maniere d'être ; & ce changement eſt d'autant plus ſenti que la ſucceſſion a continué plus long - tems. (Ibid.)

ON en voit la raiſon : cette maniere d'être de la Statue lui étoit devenue comme habituelle par la répétition des retours. (102.) La comparaiſon qu'elle fait entre ce qu'elle éprouve à préſent & ce qu'elle avoit coutume d'éprouver, a donc un effet d'autant plus ſenſible.

324. QU'EST-CE que cet effet ? eſt-il un ſentiment de *ſurpriſe ?* qu'eſt-ce que ce ſentiment dans notre Statue ?

POUR tâcher de le découvrir, je ſuis la même route que j'ai ſuivie dans l'analyſe du deſir : (172 & ſuiv.) j'étudie ce qui ſe paſſe au-dedans de Moi, lorſque j'éprouve de la ſurpriſe.

325. UN *météore* s'offre tout à coup à mes yeux ; j'ai de la ſurpriſe. Si j'avois été préparé à l'apparition de ce phénomene, s'il s'étoit an-

noncé par degrés, je n'aurois point eu de ſurpriſe: je n'en ai point au lever des Aſtres; j'y ſuis préparé.

C'EST donc parce qu'il n'y avoit point de rapport entre les idées qui m'occupoient immédiament avant l'apparition du météore & cette apparition, que j'ai eu de la ſurpriſe. C'eût été le contraire, ſi l'on m'avoit annoncé ce météore, ou ſi j'avois apperçu dans le Ciel quelque choſe qui m'y eût préparé. Il y auroit eu alors un rapport entre mes idées & l'apparition du phénomene, & je n'aurois point eu de ſurpriſe. J'en éprouverois beaucoup, ſi un Aſtre dont j'attends le lever ne ſe levoit point, ou ſimplement s'il ſe levoit plus tard qu'à l'ordinaire.

326. MON Ame compare entr'elles ſes modifications, ſoit celles qu'elle éprouve ou qu'elle a éprouvées à la fois, (185 & ſuiv.) ſoit celles qu'elle éprouve ou qu'elle a éprouvées ſucceſſivement. Elle juge par cette comparaiſon de leurs rapports & de l'ordre dans lequel elles ſe ſuccedent ou doivent ſe ſuccéder. Si j'ai vu deux ou pluſieurs choſes ſe ſuccéder un grand nombre de fois, je ne pourrai avoir la perception d'une de ces Choſes que je ne m'attende à avoir la perception des autres. Si je n'ai point cette per-

ception, ou ſi j'en ai une toute différente & par conſéquent imprévue, je ſerai ſurpris.

327. Tel eſt le cas que j'examine. (325.) Lorſque le météore m'a apparu, l'ordre de mes idées ne renfermoit rien qui pût me faire ſoupçonner cette apparition. La ſurpriſe que cette apparition ſubite m'a fait éprouver, a donc dû ſa naiſſance à la comparaiſon que mon Ame a faite entre cette modification imprévue & les modifications antécédentes ou concomitantes. (326.)

328. Mais, cette comparaiſon n'eſt en elle-même que l'attention que mon Ame donne à ſes modifications. Le degré de cette Attention eſt toujours en raiſon du degré d'intérèt que poſſede chaque modification. (131, 140, 141, 144, 145.) Cet intérêt eſt le plaiſir plus ou moins vif attaché à certaines modifications, [117, 118.] & à la maniere dont elles ſe ſuccedent: tout ce qui eſt nouveau, imprévu, ſans être douloureux, procure à l'Ame du plaiſir. C'eſt qu'il la ſort de la route battue. Tout ce qui eſt nouveau imprime au Cerveau de nouvelles déterminations: des fibres qui n'avoient point été mues viennent à l'être, ou des fibres qui avoient été mues viennent à l'être dans un nouvel or-

dre. J'ai cherché ailleurs à pénétrer la cauſe phyſique du plaiſir attaché à la nouveauté ; je renvoie là-deſſus au paragraphe 108. Mais, quelle que ſoit cette cauſe, ce plaiſir eſt réel, & le plaiſir détermine l'Attention. (131, 144, 145, 151.)

329. Mon Attention s'eſt donc portée ſur le météore avec d'autant plus de célérité & de force, que ſon apparition a été plus ſubite, plus imprévue, & que le phénomene étoit plus propre par lui-même (144.) à exciter mon Attention.

330. Si l'apparition de ce phénomene, au lieu d'être ſubite, eût été graduelle, ma ſurpriſe en eût été fort diminuée : c'eſt que chaque degré m'auroit, en quelque ſorte, préparé à ce qui auroit ſuivi. Ce qui auroit ſuivi, en auroit donc excité moins fortement mon Attention.

331. Les gradations que nous découvrons dans le Monde phyſique & dans le Monde intelligent, ſont donc propres à ſoulager notre Attention & à faciliter les progrès de nos Connoiſſances. Je touche ici à un ſujet bien intéreſſant ; mais que je ne puis actuellement approfondir.

332. Si une choſe qui, dans l'ordre de mes

idées, doit arriver, n'arrive point, je ferai surpris. Mon Attention se portera alors & sur les raisons que j'avois de m'attendre que cette chose arriveroit, & sur les causes qui ont pu empêcher qu'elle ne soit arrivée. Plus ces causes me paroîtront supposer de dérangement dans l'ordre des choses relatives a celle-là, plus mon Attention sera excitée, & plus ma surprise augmentera.

333. LA surprise peut aller au point d'ébranler fortement toute la Machine. Les fibres sur lesquelles l'Attention se déploie, [137, 141.] sont liées à d'autres fibres, [86.] auxquelles tiennent différentes idées ou différens sentimens: [85.] ces fibres tiennent elles-mêmes au systême nerveux. [30.] Tout cela joue presqu'en même tems. Une multitude de sentimens se réveille à la fois. L'Ame éprouve subitement l'action réunie de toutes ces Forces particulieres, &c.

334. TELLES sont, en général, mes idées sur la surprise. Je vais examiner si je puis les appliquer à la nouvelle situation de ma Statue.

335. EN présentant alternativement à son Odorat la rose & l'œillet, j'ai formé en elle l'habitude d'éprouver cette succession alternative.

J'ai monté ſon Cerveau & ſon Ame ſur ce ton là.

336. J'ai dit ma penſée ſur l'origine de l'habitude. [96, 97, 98, 99, 100, 101, 102.] Si j'avois laiſſé la Statue à elle-même après lui avoir fait éprouver quelque tems la ſucceſſion dont je parle, cette ſucceſſion auroit continué dans le Cerveau par la ſeule force de l'habitude: les ſenſations auroient été ſeulement moins vives.

337. En ceſſant de préſenter la roſe au Nez de la Statue, j'ai donc apporté un changement très-ſenſible à ſa maniere d'être, & ce changement l'Ame n'a pu le prévoir. [322.] Ce qu'elle avoit coutume d'éprouver, elle ne l'éprouve donc plus. L'ordre de ſes idées eſt choqué. Elle compare ſon état antécédent à ſon état actuel: [323.] ſon Attention s'applique fortement à ces deux états; & voilà les caracteres que j'ai cru remarquer dans la ſurpriſe. [325 & ſuiv.]

338. La ſurpriſe de notre Statue ne ſauroit être accompagnée d'émotion. Il n'y a encore que deux ordres de fibres d'un même Sens qui ſoient mus; il n'y a point, par conſéquent, d'idées acceſſoires qui ſoient réveillées. [333.] Les comparaiſons que fait un Etre qui ne réfléchit

point, ne font pas celles d'un Etre qui réfléchit. (307, 308.)

339. PAR ce que je viens de dire fur la furprife, l'on voit que la Statue à pu en éprouver lorfqu'elle a eu pour la premiere fois la fenfation de l'odeu l' œillet. [70.] Cette fenfation avoit pour elle le caractere de la nouveauté. (90.) Elle l'a comparée avec la fenfation de l'odeur de rofe, (115, 116.) & cette comparaifon a pu exciter l'Attention au point de faire naître la furprife. Mais, je ne pouvois toucher à la furprife fans entrer dans quelque détail fur l'Attention & fur le jugement; j'ai donc dû différer jufqu'ici à parler de la naiffance de la furprife.

340. LA rofe ceffe donc d'affecter l'Odorat de notre Statue: l'œillet continue feul à agir fur lui. J'ai fuppofé que l'odeur de l'œillet plaifoit plus à la Statue que celle de la rofe: [122, 133.] .maintenant elle goûte donc pleinement le plaifir attaché à elle fenfation qui lui plaît le plus. Toute fa fenfibilité y eft, fi l'on veut, concentrée.

341. MAIS, notre Statue eft un *Homme*: (13.) fa conftitution eft la même que la nôtre: nous

devons donc raiſonner ſur elle comme nous raiſonnons ſur l'Homme.

Nous éprouvons que les ſenſations les plus agréables perdent de leur agrément, lorſqu'elles nous affectent pendant un tems trop long. Elles nous deviendroient inſipides & même inſupportables ſi elles nous affectoient toujours. La variété nous plaît ; c'eſt-là un fait que l'expérience ne permet point de révoquer en doute.

342. Pourquoi la variété nous plaît-elle ? Pourquoi les ſenſations agréables perdent-elles de leur agrément, lorſqu'elles nous affectent trop long-tems ? Pourquoi deviendroient-elles inſipides & même inſupportables, ſi elles nous affectoient toujours ?

Me voici ſur un ſujet qui embraſſe une infinité de Choſes. Si je parvenois à l'éclaircir un peu, je répandrois du jour ſur un grand nombre d'Objets. Chercher la cauſe phyſique du plaiſir attaché à la variété, c'eſt chercher une des clefs de la Science de notre Etre. Je poſerai quelques principes ; je laiſſerai à mes Lecteurs à tirer les conſéquences.

343. Je remonte à l'origine de tout plaiſir :

ce ſont les fibres ſenſibles & un certain degré de mouvement de ces fibres.

UNE ſenſation agréable commence à perdre de ſon agrément, dès que le mouvement des fibres qui lui ſont appropriées [85.] augmente trop.

ELLE devient douloureuſe ſi ce mouvement augmente au point de tendre à déſunir les molécules des fibres. [62, 97.]

JE me ſuis déjà aſſez étendu ſur tout cela dans le Chapitre X; je prie qu'on le reliſe.

344. LA continuation du mouvement dans les fibres ſenſibles augmente leur mobilité. Ces fibres ne peuvent ſe mouvoir que leurs molécules ne ſe diſpoſent d'une maniere relative à l'exécution de ce mouvement. [59, 60, 61, 62, 63, 88.] Cette diſpoſition que les molécules contractent par le mouvement, eſt elle-même une tendance au mouvement. On conçoit que le frottement des molécules les unes contre les autres doit diminuer par la continuation du mouvement. Ces molécules acquiérent par là plus de facilité à gliſſer les unes ſur les autres, leur jeu devient plus

libre, & de là l'augmentation de mobilité des fibres. [108.]

345. L'ACTION de l'Objet ſur les fibres n'augmente pas d'intenſité: mais, les fibres acquérant toujours plus de mobilité, cette action doit inſenſiblement produire ſur elles un plus grand effet. Cet effet peut devenir tel que la ſenſation commence à déplaire à l'Ame. Le mouvement peut augmenter au point de n'être plus dans la proportion qui fait le plaiſir. (121.)

346. VOILA déjà une des manieres dont je conçois qu'une ſenſation d'abord agréable peut commencer à nous déplaire. Mais une ſenſation agréable, qui demeureroit toujours telle, & qui nous affecteroit trop long-tems, ne laiſſeroit pas de nous cauſer enfin de l'ennui, du dégoût; & nous deſirerions de changer d'état. J'entrevois beaucoup de difficulté à expliquer ce fait, & je ne me flatte pas d'y réuſſir.

347. UN Etre qui n'éprouveroit pendant toute ſa vie qu'une ſeule ſenſation n'auroit ni ennui ni dégoût; il ne deſireroit point de changer d'état, parce qu'il n'en connoîtroit point d'autre. [116, 147, 168, 170, 171.]

Un Etre qui auroit éprouvé une infinité de ſenſations agréables, mais qui ne ſeroit point doué de Réminiſcence, ne deſireroit point non plus de changer d'état, parce qu'il ne ſe rappelleroit aucun de ceux qu'il auroit éprouvés. [186, 192.]

348. Nous ne nous dégoûterions donc point d'un plaiſir, ſi nous ne connoiſſions que ce plaiſir. Mais, parce que nous avons ſouvent changé d'état, que nous avons été ſouvent de plaiſir en plaiſir, que nous ſommes doués de Réminiſcence, & que nous ſavons de plus que nous pouvons goûter de nouveaux plaiſirs, nous aimons à varier nos ſituations, à changer d'Objet. Nous deſirons dans le rapport où nous connoiſſons.

349. Parce que nous ſommes doués de Réminiſcence, nous avons le ſentiment du paſſage d'une ſituation à une autre ſituation. Nous comparons nos ſituations; & l'on a dit & répeté cent fois, que l'Ame aimoit à comparer. L'on a bâti là-deſſus des Théories du beau; mais on n'a pas dit, que je ſache, pourquoi l'Ame ſe plaît à comparer.

350. Dans chaque ſituation agréable il y a un

certain degré de plaiſir abſolu & un certain degré de plaiſir relatif.

351. Le plaiſir *abſolu* eſt celui qui eſt attaché à chaque ſenſation, à chaque ſituation conſidérées en elles-mêmes. Il tient à un certain degré d'ébranlement des fibres ſenſibles. C'eſt de ce plaiſir dont j'ai traité dans le Chapitre X.

352. Le plaiſir *relatif* eſt celui qui naît de la comparaiſon que l'Ame fait entre ſes idées ou entre ſes ſituations.

353. Que l'Ame ſe plaiſe à ſaiſir des rapports, à faire des comparaiſons, à ſentir le paſſage d'une ſituation à une autre ſituation, c'eſt un fait que l'on ne peut nier. La vie humaine en eſt la preuve. Les plaiſirs des Beaux Arts ſont tous des plaiſirs *relatifs* ou de comparaiſon. Le plaiſir attaché au *beau* ne dérive-t-il pas de la *variété* des rapports que l'Ame ſaiſit, de l'*unité* d'Action qu'elle y obſerve, & de l'*utilité* qu'elle découvre dans le but? Le moment où l'Ame paſſe d'un plaiſir à un autre plaiſir n'eſt-il pas le moment où le plaiſir préſent l'affecte avec le plus de vivacité?

354. Je ne cherche point à expliquer les plai-

ſirs *abſolus* : (351.) ce ſeroit vouloir pénétrer la nature intime de l'Ame, & le ſecret de ſon union avec le corps. [46, 126.] Mais, je ne penſe pas qu'il ſoit téméraire de chercher quelqu'hypotheſe qui rende raiſon du plaiſir attaché à la *variété*. [341, 342.]

355. Je me conforme à la marche que j'ai tenue dès le commencement de cet Ouvrage : j'ai à rendre raiſon de ce que l'Ame éprouve, je remonte à l'origine de tout ce que l'Ame éprouve, au corps. [17, 18, 19, 21, 22, 92.]

Je reprends les paragraphes 347 & 348, je ſuppoſe une ſuite de ſenſations, telle que la ſenſation ſubſéquente l'emporte toujours en agrément ſur la ſenſation antécédente.

Je ſuppoſe encore que l'Etre qui éprouve cette ſuite de ſenſations eſt privé de Réminiſcence. L'accroiſſement de ſon bien-être ſera nul pour lui ; il ne le ſentira point. Il ne ſera jamais mieux ; il ſera toujours bien. La ſenſation la plus vive n'excitera pas plus ſon Activité que la ſenſation la plus foible. Il ſera réellement moins bien ſans deſirer d'être mieux.

356. Donnons à cet Etre la Réminiſcence :

il aura un plaiſir nouveau, celui de ſentir l'accroiſſement de ſon bien-être. Ce ſentiment développera ſon Activité. Son Attention s'appliquera ſucceſſivement à toutes les ſenſations : elle ſe fixera ſur celles qui lui plaîront le plus. [144.]

357. MAIS, les ſenſations ont leur ſiege dans de petites machines organiques d'une délicateſſe extrême : ces petites machines ſont les fibres ſenſibles. L'expérience nous apprend que ces fibres ne peuvent être long-tems en action ſans éprouver un changement que nous exprimons par le terme de *fatigue*. (136.)

358. LORS donc que l'Etre que je ſuppoſe [355.] aura fixé long-tems ſon Attention ſur la ſenſation la plus agréable, les fibres auxquelles cette ſenſation eſt attachée [85.] commenceront à être fatiguées : elles ne rendront plus à l'Ame la ſenſation préciſément comme elles la lui avoient d'abord rendue. La ſenſation en deviendra moins agréable à l'Ame : elle deſirera de changer d'état. Son Attention ſe portera ſur les ſenſations qu'elle connoît, parce qu'elle les a éprouvées. Et quoique ces ſenſations ſoient moins agréables en elles-mêmes, que celle ſur laquelle elle avoit fixé ſon Attention, elle paſſera cependant de celle-ci à celles-là avec plaiſir. C'eſt que chaque ſenſa-

tion ayant ſes fibres propres, [85.] ſon Attention ſe déployera alors ſur des fibres que le repos a préparées à l'action. Le moment du paſſage eſt le moment du plaiſir le plus vif, [353.] c'eſt qu'il eſt celui où les fibres ſur leſquelles l'Attention ſe déploie ſont le plus diſpoſées à l'action.

359. CET Etre apprend donc de l'expérience qu'en paſſant d'une ſenſation à une autre, il eſt mieux, qu'en demeurant fixé trop long-tems ſur la même ſenſation. Il aimera donc à changer d'état, à éprouver l'effet attaché au mouvement de fibres préparées par le repos à l'action : j'ai preſque dit, de fibres fraîches. Un Organe uſé par le plaiſir, eſt un Organe dont les fibres n'ont plus aſſez d'activité pour procurer à l'Ame du plaiſir dans le degré où elles le lui procuroient avant leur altération. Cette altération eſt un dérangement dans l'économie des fibres : leurs parties conſtituantes ne ſont plus entr'elles dans le rapport propre à procurer à l'Ame tout le plaiſir qu'elles ſont deſtinées à lui procurer.

360. VOILA la ſeconde maniere (346.) dont je conçois que nous pouvons être déterminés à changer d'Objet. Mais les plaiſirs *relatifs* (352.) ne ſe réduiſent pas au ſentiment que l'Ame éprouve, lorſqu'après s'être exercée ſur des fibres fatiguées,

fatiguées, elle s'exerce ſur des fibres qui ont toute leur activité. (358, 359.) Un Parterre dont toutes les Fleurs ne différeroient que dans leurs couleurs, plairoit moins qu'un Parterre dont les Fleurs différeroient & dans leurs formes & dans leurs couleurs. Cependant, dans la premiere ſuppoſition, l'Attention ſe déployeroit ſucceſſivement ſur différentes fibres, puiſque chaque ſenſation a ſes fibres propres. (85.) Il y a donc quelqu'autre choſe qui conſtitue les plaiſirs *relatifs*; & c'eſt cette choſe que je tâche à découvrir.

361. Comparer différentes ſenſations, c'eſt donner ſon attention à différentes ſenſations. (328.) Mais, l'Attention eſt un exercice de la Force motrice de l'Ame, [129.] & cet exercice eſt une modification de ſon Activité. 135, 136.) Comparer, c'eſt donc mouvoir, & mouvoir, c'eſt agir. Dire que l'Ame ſe plaît à comparer, c'eſt donc dire qu'elle ſe plaît à agir. (349.) Mais, l'Ame agit lorſqu'elle meut un ou deux ordres de fibres, comme lorſqu'elle en meut pluſieurs. Pourquoi donc ſe plaît-elle davantage à mouvoir pluſieurs ordres de fibres qu'à n'en mouvoir qu'un ou deux? C'eſt ici le principal nœud de la queſtion.

362. LORSQUE l'Ame applique fon Attention à deux fenfations, elle a un plaifir *compofé*; un plaifir formé des deux plaifirs *abfolus* [351.] que renferment ces fenfations. Il n'importe pour l'effentiel, que ces fenfations foient excitées à la fois par deux Objets, ou que l'une foit excitée & l'autre rappellée, ou que toutes deux foient préfentes par le fouvenir. L'Ame a donc une plus grande quantité de plaifir en comparant ces fenfations, que fi elle les éprouvoit à part ou abfolument ifolées. [186, 347, 355.] On peut confidérer les deux ordres de fibres appropriées à ces fenfations, [85.] comme deux Forces qui agiffent à la fois fur l'Ame, (185 & fuiv.) & fur lefquelles l'Ame réagit à la fois.

363. Si au lieu de comparer deux fenfations, l'Ame en comparoit plufieurs, le plaifir en deviendroit plus compofé, & par cela même plus grand. [362.] Il y auroit plus de Forces en jeu: la Senfibilité & l'Activité de l'Ame en feroient plus excitées. (117.)

364. MAIS, pour que l'Ame exerce fon Attention, il faut qu'elle ait des motifs à l'exercer. (140.) Ces motifs font dans les idées qui lui font préfentes. [147, 148, 149, 150.] Il faut donc encore que ces idées foient claires, je veux

dire, que l'Ame ne les confonde point. (273.) Si celles que les Objets excitent par leur préſence ou que le ſouvenir rappelle ſe confondoient, comment l'Attention s'exerceroit-elle?

365. Il y a plus; en ſe confondant, les ſenſations ſeroient dénaturées. Le plaiſir abſolu (351.) que chacune renferme ſeroit perdu pour l'Ame. Les plaiſirs en ſe fondant, pour ainſi dire, les uns dans les autres, ſe détruiroient les uns les autres. L'eſſence de quelque plaiſir que ce ſoit, eſt dans l'impreſſion qu'il fait ſur l'Ame. Afin que cette impreſſion ait lieu, il faut que l'Ame en ait la conſcience ou l'apperception, [200.] que ſon Moi ſe l'approprie ou s'identifie avec elle. (113, 252.) Cette conſcience, cette identification eſt toujours relative au degré de clarté de chaque impreſſion. Si l'Ame ne démêle point une ſenſation, elle n'a point la conſcience de cette ſenſation, & conſéquemment le plaiſir attaché à cette ſenſation.

366. C'est donc dans le degré de clarté ou d'impreſſion [273.] des plaiſirs abſolus [351.] que l'on doit chercher la premiere origine des plaiſirs relatifs. [352.] Quand l'Ame diſtingue toutes ſes ſenſations, elle jouit de toutes, ſon Moi ſe les approprie toutes. Elle goûte le plai-

ſir abſolu que chacune renferme, & elle jouit, en même tems, de la ſomme de plaiſirs relatifs qui réſulte de l'impreſſion réunie des plaiſirs abſolus. [362, 363.]

367. Les plaiſirs abſolus ont leur principe dans différens ordres de fibres ſenſibles, qui ont entr'eux des rapports [40.] d'où naiſſent les plaiſirs relatifs. Toutes ſortes de combinaiſons de tons, toutes ſortes de combinaiſons de couleurs ne produiſent pas l'*harmonie* en muſique & en peinture. Nous apprenons de l'expérience qu'il n'y a que certaines combinaiſons de tons, certaines combinaiſons de couleurs qui flattent agréablement nos Oreilles & nos Yeux, & c'eſt ſur l'expérience qu'on a fondé la Théorie de ces Arts qui ont tant de pouvoir ſur nous.

368. L'expérience nous apprend des faits, & les faits ſont la Nature. L'expérience nous apprend donc que telle eſt la nature de l'économie de notre Cerveau, que toutes ſortes d'ébranlemens ne ſont pas propres à y faire naître l'harmonie. Nous ne découvrons pas à l'œil les fibres qui tranſmettent à l'Ame cette harmonie. Nous ne voyons pas quels ordres de fibres il faut mouvoir, comment & ſelon quelle combinaiſon il

faut les mouvoir pour produire telle ou telle consonnance musicale ou pittoresque. Mais nous savons que les tons & les couleurs n'agissent pas immédiatement sur notre Ame. (120.) Nous savons qu'elle n'en reçoit les impressions que par le ministere des nerfs. [26.] Nous savons de plus, que chaque ton, que chaque couleur tiennent à des fibres qui leur sont appropriées. [85.] Nous représentons les tons par des caracteres ou par des *notes* : [217, 219.] nous les combinons diversement. Nous formons des traits différemment colorés : nous leur donnons différentes proportions : nous les distribuons sous certains rapports. L'emploi que nous faisons des tons & des couleurs dans la formation de l'harmonie, nous représente l'ordre dans lequel les fibres sensibles se meuvent pour exécuter cette harmonie & la transmettre à l'Ame : car les vibrations des différentes cordes de l'Instrument, & le jeu de la lumiere différemment modifiée & réfléchie par le Tableau, nous expriment ce qui se passe dans notre Cerveau, lorsqu'il est ébranlé par l'un ou par l'autre. Il est, à sa maniere, cet Instrument & ce Tableau.

369. L'HARMONIE consiste donc en général dans une certaine suite, dans une certaine

combinaiſon de mouvemens de différens ordres de fibres ſenſibles.

370. Il y a donc un rapport *primitif* entre les différens ordres de fibres ſenſibles, en vertu duquel, ſuivant qu'elles ſont ébranlées, elles produiſent telle ou telle conſonnance, tel ou tel plaiſir relatif. (352.)

371. Nous ne pouvons pas plus dire pourquoi une certaine ſuite ou une certaine combinaiſon de mouvemens des fibres ſenſibles produiſent l'harmonie, que nous ne pouvons dire pourquoi l'ébranlement d'un certain ordre de fibres, produit une certaine ſenſation. Cela tient à la nature des plaiſirs abſolus (351.) que nous ne pouvons connoître. (354.)

372. La variété que l'Ame découvre dans les parties d'un Tout, & la diverſité de mouvemens qui réſulte dans le Cerveau (368.) de la diverſité d'action de ces parties, ne ſuffiſent donc pas à procurer à l'Ame le plaiſir de l'harmonie. [369.] Il faut encore que toutes ces parties concourent enſemble à un même but. (353.) C'eſt au jugement que l'Ame porte du rapport d'action de ces parties à ce but, que

tient le plaiſir attaché à l'*agréable relatif*, [352.] au *beau*.

373. Lorsque différentes parties conſpirent au même but, elles concourent à produire un même effet.

Cet effet eſt *un*; parce qu'il eſt la ſomme ou le réſultat de toutes les Forces particulieres qui concourent à le produire. [366.] Il eſt le produit de l'action combinée de toutes les parties.

374. La perception de cet effet eſt toujours accompagnée de plaiſir, & ce plaiſir conſtitue l'*utilité* de l'effet.

375. Plus ce plaiſir eſt vif, plus il renferme de ſenſations agréables, plus il contribue au bien-être ou au perfectionnement de l'Intelligence qui en jouit, & plus il y a d'*utilité* dans le but ou dans l'effet. (373.)

376. De la *variété* des rapports, (40, 372.) de l'*unité* d'action [373.] & de l'*utilité* du but, (374, 375.) l'Eſprit déduit donc la notion générale du *beau*.

377. Plus il y a de parties qui conſpirent

au même but, plus il y a de rapports apperçus.

Plus il y a de rapports apperçus, plus l'Activité de l'Ame se déploie.

378. Sa sensibilité est affectée à la fois par un plus grand nombre de plaisirs absolus. (351, 362, 363.) L'Attention se porte successivement & avec rapidité sur tous ces plaisirs; (ibid.) les rapports qui les lient tous (367, 368, 369, 370.) les dirigeant tous au même but, (372, 373.) la variété des rapports ne la fatigue pas, parce qu'elle les contemple dans l'effet qu'ils produisent, & que cet effet est un. [373.] L'Ame jouit ainsi des plaisirs absolus attachés à l'action de chaque partie, [351.] & des plaisirs de comparaison qui résultent des rapports primitifs qui lient ces plaisirs absolus. [369, 370, 374, 375.]

379. Des Objets très-variés, mais dans lesquels l'Ame ne découvre aucun but, lui déplaisent: c'est que les *différens* ordres de fibres qui sont mûs, ne le sont pas dans les rapports qui constituent les plaisirs relatifs. [352, 367, 368, 369, 370, 372.] Il y a alors un très-grand nombre des fibres mues sur lesquelles l'Ame

réagit. [129, 135, 136, 137, 361.] Mais, l'Activité de l'Ame eſt une Force limitée; [143.] un trop grand exercice la fatigue: elle ſe fatigue lorſqu'elle ſe porte à la fois ſur un trop grand nombre d'Objets dont les différentes impreſſions ne ſe réuniſſent pas en un point commun. Chaque Objet agit alors à part: l'Ame n'éprouve que l'effet de la multiplicité variée. Quand, au contraire, toutes les impreſſions ſe réuniſſent en un point, ce point devient, en quelque ſorte, un ſeul objet qui raſſemble en lui toutes ces Forces diſperſées; l'Attention ſe fixe à ce point d'où elle découvre comme d'un centre, tous les rayons qui vont y aboutir. [*]

[*] Je ne faiſois ici qu'ébaucher ce que j'étois appellé à finir. Pourquoi l'unité d'action des Objets produit-elle une épargne dans la dépenſe que l'Ame fait de ſes forces? Pourquoi l'Ame a-t-elle plus de facilité à ſaiſir le même nombre d'Objets lorſqu'ils tendent à un but commun, que lorſqu'ils n'y tendent pas? J'avois bien poſé le principe général de la ſolution; mais je ne l'avois pas développé, & il demandoit à l'être. Un de mes plus chers Éleves en Philoſophie, M. Jean Trembley, digne Neveu de l'illuſtre Auteur de la belle découverte des Polypes, qui n'a pas moins approfondi la Métaphyſique que la haute Géométrie & l'Aſtronomie, & qui s'étoit plu dans ſa jeuneſſe à commenter ſous mes yeux l'*Eſſai analytique*, avoit eu de fréquentes occaſions d'en développer les principes, & de les appliquer à la ſolution de bien des queſtions de divers genres que je lui propoſois, ou qu'il ſe propoſoit lui-même. Celle qui fait l'Objet de cette Note ne lui avoit pas échappé, & je me fais un plaiſir de tranſcrire ici

380. Tel eſt, en général, l'effet que produit l'Art des diſtributions. Il préſente à l'Ame ſous un petit nombre de points de vue une multitude d'Objets divers, dont le nombre & la variété l'accableroient ou la fatigueroient s'ils agiſſoient

d'après lui la ſolution très-philoſophique qu'il en donnoit. « L'Analyſte, diſoit-il, donne bien le principe général de „ la ſolution, en repréſentant l'attention comme fixée au point „ où toutes les impreſſions viennent ſe réunir, & découvrant „ de là, comme d'un centre, tous les rayons qui vont y about„ tir. Mais, on ne voit pas encore clairement, comment le „ nombre d'objets coſidérés étant ſuppoſé le même, l'Ame a „ moins de peine à les ſaiſir lorſqu'ils convergent vers un point, „ que lorſqu'ils ne convergent pas. Examinons donc la choſe „ de plus près, & cherchons dans la nature même des Objets „ la raiſon de ce phénomene.

„ Les Objets dont les impreſſions ſe réuniſſent en un „ point commun, ont plus de rapports & de plus grands rap„ ports que ceux dont les impreſſions ne ſe réuniſſent pas: il „ y a donc plus de choſes communes à conſidérer dans les pre„ miers que dans les ſeconds. Lorſque l'Ame a découvert une „ certaine qualité dans un Objet, & qu'elle vient à découvrir „ dans un autre Objet une qualité analogue, elle n'exerce pas „ autant ſon Activité que ſi elle avoit découvert dans cet Objet „ une qualité tout-à-fait différente. L'Ame n'a pas beſoin alors „ de ſe modifier différemment; elle reſte à peu de choſe près, „ dans l'état où elle étoit: & comme il y a en elle moins „ d'idées différentes, il y a auſſi un moindre exercice de ſon Ac„ tivité; il y a moins de faiſceaux de fibres en jeu: elle peut „ par conſéquent appliquer ſon Activité à la conſidération „ d'un plus grand nombre d'Objets s'ils tendent vers un but, „ que s'ils n'y tendent pas. Plus la convergence des Objets „ ſera grande, plus elle ſera marquée, & plus les idées qu'ils

ſur le Cerveau épars ou confondus. En diſtribuant les mouvemens ſous certains rapports, cet Art met entr'eux une harmonie (369.) qui facilite l'exercice de l'Attention. Il compoſe de de cette multitude d'Objets divets des maſſes plus ou moins grandes. Il applique l'Attention à ces maſſes: il empèche ainſi qu'elle ne ſoit trop partagée: il lui procure des comparaiſons faciles. [*].

„ exciteront dans l'Ame rentreront les unes dans les autres; „ plus le nombre des faiſceaux de fibres mues ſera petit, „ plus la facilité avec laquelle l'Ame exercera ſon Activité „ ſera grande. Au moyen de cette unité d'action, les Objets „ ſe concentrent; ils occupent un plus petit eſpace, & rentrent dans la ſphere de l'Ame. Voilà, ſi je ne me trompe, „ la ſolution pſychologique de la queſtion que je m'étois propoſée „.

[*] †† Mon jeune & eſtimable Commentateur ne développoit pas moins bien ce paragraphe que le précédent. " L'art „ des diſtributions, ajoutoit-il, en inſtituant des rapports entre les Objets, facilite les comparaiſons. Lorſque les choſes „ ſont iſolées, qu'elles exiſtent indépendamment les unes des „ autres, chaque Objet fait une claſſe ſéparée; il excite dans „ l'Ame des idées qui ne conviennent qu'à lui, & ces idées ſe „ multipliant avec les objets, épuiſent bientôt l'Activité de „ l'Ame qui eſt miſe ainſi hors d'état de conſidérer d'autres „ choſes. Mais au moyen de l'Art des diſtributions, une même „ claſſe renferme un grand nombre de choſes; les rapports „ qui uniſſent ces choſes entr'elles ſont rendus ſaillans. L'Ame „ ſaiſit ces rapports: elle les conſidere, les analyſe, en tire „ des idées générales qui conviennent à toutes les choſes qui

381. Si les rapports ſont compliqués ; ſi leur action eſt embarraſſée ; ſi le but auquel ils tendent ne ſe démèle qu'avec peine ; ſi leur action ſe partage entre pluſieurs buts particuliers qui ne coïncident pas dans un but général ; cette variété déplaira encore à l'Ame : c'eſt que la pluralité & la divergence des buts partageront trop l'Attention : c'eſt que la complication des rapports la tendra trop. (379.)

382. Si, au contraire, les rapports ne ſont pas aſſez variés ; ſi les mêmes parties ſont trop répétées dans le même Tout ; il en naîtra une

„ ſont renfermées dans une même claſſe ; & par le ſecours de „ ce petit nombre d'idées générales, l'Ame peut retrouver „ chaque Individu particulier, ſans avoir beſoin de les graver „ tous dans ſa Mémoire. C'eſt ce petit nombre d'idées générales réſultantes de cette multiplicité d'Objets, qui met entre eux une harmonie, & l'Attention s'exerçant ſur un beaucoup moins grand nombre d'idées ; cet exercice en devient „ incomparablement plus facile. L'Ame ne conſidere plus des „ Objets particuliers ; mais elle conſidere des *maſſes d'Objets* ; „ & les rapports que les diſtributions lui découvrent entre „ les divers Objets d'une même maſſe, les lient entr'eux & „ n'en forment qu'un ſeul Tout. Ainſi l'Attention, au lieu de „ ſe diviſer à l'infini, en ſe répandant ſur chaque Objet particulier, ne s'applique qu'à chaque maſſe : alors toute ſa „ force ne ſe perd pas par la diviſion à l'infini ; & le nombre „ des Objets de comparaiſon étant proportionné à la capacité „ de l'Attention, rien n'empêche l'Ame d'opérer, & d'opérer „ avec facilité & plaiſir. „

uniformité qui ne déplaira pas moins à l'Ame qu'une variété exceſſive : c'eſt que la Faculté de comparer n'aura pas aſſez d'exercice ; la ſomme des plaiſirs relatifs [352] ſera trop petite : car cette ſomme eſt toujours en raiſon de la diverſité des plaiſirs abſolus (351.) & des rapports qu'ils ont entr'eux. (362, 363, 366, 367, 368, 369, 370, 377, 378.)

383. Au reſte, quand j'emploie le mot de *déplaire*, ce mot eſt ici relatif à ce que l'Ame connoît. Un Etre qui n'a jamais goûté le plaiſir attaché à l'*unité variée*, n'eſt point choqué de l'*uniformité*. Il ne peut deſirer de jouir d'un plaiſir dont il n'a pas l'idée. [147, 170, 171 & ſuiv.] Un Etre qui a des idées de l'agréable, du beau, juge ſur ces idées des Objets qui s'offrent à lui.

384. Tout ce que je viens d'expoſer ſur les plaiſirs relatifs, (352.) l'Auteur de l'*Eſſai de Pſychologie* l'a rendu en moins de mots, mais la rapidité de ſon ſtyle le rend quelquefois obſcur.

" L'Ame, dit-il [*], ſe plaît dans l'exercice
,, facile de ſes Facultés : elle eſt un Etre actif ;
,, mais ſon activité eſt bornée. L'Ame aime donc

[*] *Principes philoſ.* Part. V, Chap. VIII.

„ à ſaiſir des rapports, mais elle n'aimera pas
„ des rapports trop compliqués. Le beau lui
„ plaît, parce qu'il eſt un & varié : il offre des
„ rapports faciles à ſaiſir. Le beau paroîtra donc
„ à l'Ame d'autant plus *beau* qu'il offrira un plus
„ grand nombre de rapports, & de rapports
„ faciles à ſaiſir, ou qu'il réveillera en elle un
„ plus grand nombre de ſentimens agréables
„ ou des ſentimens plus vifs. Les rapports des
„ moyens à la fin ſont une ſource de beauté.
„ L'importance de la fin & la ſimplicité des
„ moyens ſont une plus grande beauté encore.
„ L'Homme eſt beau : un monde eſt plus beau :
„ l'Univers eſt ſouverainement beau : il eſt le
„ ſyſtême général du bonheur.

" L'Ame ſe plaît aux gradations, dit ailleurs
„ [*] cet Auteur ; elle aime à comparer, & il
„ n'eſt point de comparaiſon où il n'eſt point de
„ rapports apperçus. Les Sciences & les Arts
„ tournent ſur ce pivot.

" L'Ame eſt ſi bien faite pour comparer, qu'el-
„ le ne ſauroit demeurer long-tems ſur le même
„ Objet ſans en affoiblir l'impreſſion : c'eſt qu'el-
„ le vient à ne comparer plus. La premiere

[*] Ibid. part. VII, Chap. XVIII.

„ impreſſion eſt ce qui la frappe, à cauſe de ſa
„ liaiſon avec une impreſſion précédente qui en
„ différoit plus ou moins: il faut à l'Ame des
„ paſſages; ils ſont changemens. Ceci tient à
„ une infinité de faits. „

385. Pourquoi l'importance de la fin & la ſimplicité des moyens ſont-elles une grande beauté? (384.) C'eſt ce que notre Auteur ne développe point & qu'il devoit développer.

La fin eſt l'effet; (373.) les moyens ſont les rapports. (372.)

Les rapports ſont des Forces douées d'une certaine activité. [40, 210.]

La convergence ou la réunion des Forces produit l'effet. (372, 373.)

L'importance de l'effet eſt dans le nombre, la variété, la qualité & l'intenſité des plaiſirs ou des biens qu'il renferme. [374, 375.]

La ſimplicité des moyens eſt dans le nombre & l'eſpece des Forces conſpirantes.

Plus le nombre des Forces eſt petit, moins

leur action est composée, & plus il y a de simplicité dans les moyens.

Plus il y a de simplicité dans les moyens, plus l'Attention s'exerce agréablement.

Elle agit à la fois sur un plus petit nombre de fibres. [379, 380.]

Ces fibres correspondent à un grand nombre d'autres qu'elles mettent en Action. (86.) Les moyens correspondent à la fin. Les moyens ont leurs fibres: la fin a les siennes. [85.]

L'Action de toutes ces fibres est donc harmonique. [369.] Les moyens ont des rapports déterminés avec la fin. Ils en ont aussi entr'eux. Il en est encore entre toutes les parties de la fin.

Tous ces rapports en supposent évidemment entre les différens ordres de fibres représentatrices des moyens, de la fin & de toutes les parties de la fin. [17, 18, 21, 201, 259, 265.]

La fin est un effet qui a son principe. Le principe lie ensemble toutes les parties de l'effet.

Les

Les moyens ſont auſſi liés enſemble par les qualités en vertu deſquelles ils tendent au même but.

Aux fibres repréſentatrices des parties de la fin tiennent différens plaiſirs abſolus, (351) qui ont entr'eux des rapports d'où naiſſent différens plaiſirs relatifs. (352, 362, 363, 366, 367, 368.)

Plus ces plaiſirs ſont propres à exercer agréablement & utilement toutes les Facultés de l'Ame, plus ils ſont nombreux, & plus il y a d'importance & de variété dans la fin.

Si donc le moyen eſt très ſimple, il y aura beaucoup de variété, & de variété intéreſſante dans l'unité.

La convergence de toutes les parties de la fin dans le moyen, donnera à l'Ame la Faculté d'en ſaiſir tous les rapports.

Les mouvemens harmoniques de différens ordres de fibres, viendront frapper ſur un point commun auquel l'Attention ſe fixera. [377, 378, 379, 380, 381, 382.]

Ce caractere de beauté éclate ſur-tout dans

les Ouvrages de la Nature. Un Bel Esprit [*] à dit élégamment *que la magnificence y brille dans le dessein & l'épargne dans l'exécution.*

386. SOMME totale : les plaisirs absolus isolés ne peuvent produire des plaisirs relatifs. [355, 356, 362, 363.] Les plaisirs absolus qui se confondent ne le peuvent pas non plus. [364, 365, 366, 367.]

CHAQUE plaisir absolu a son caractere propre, son essence. [197, 198, 233, 354, 371.]

CE caractere se combine avec celui de différens plaisirs absolus, & cette combinaison fait le fondement de l'harmonie. [367, 368, 369.]

PLUS il y a de plaisirs absolus qui concourent à produire une harmonie, plus cette harmonie exerce agréablement nos Facultés. [376, 377, 378.]

PLUS une harmonie est propre à perfectionner nos Facultés, plus elle renferme de beauté. [373, 374, 375, 385.]

LE perfectionnement de nos Facultés dépend

[*] FONTENELLE.

en dernier reſſort de l'ordre dans lequel les différentes fibres de chaque ſens ſont miſes en jeu. [17, 18, 19, 21, 22, 23, 85, 86, 95, 213, 214, 215, 216, 223, 274, 275.]

Plus une harmonie met de fibres en jeu; plus elle en lie étroitement tous les mouvemens, plus elle perfectionne l'exercice de nos Facultés dans un ou pluſieurs Genres.

Les fibres des Sens vont aboutir au Cerveau. [26, 28, 29, 30.] Elles lui communiquent donc les impreſſions harmoniques qu'elles ont reçues. [34, 41, 42, 43, 44.]

Il les conſerve par l'énergie de ſa méchanique. [23, 57, & ſuivans, 96, & ſuivans.]

Il devient à ſon tour le principe des déterminations de l'Activité de l'Ame. [130, 131, 150, 151, 178.]

Mais, les fibres de tous les Cerveaux ne ſont pas ſemblables; je veux dire que tous les Cerveaux ne ſe reſſemblent pas. Les cauſes qui concourent dans la génération ſuffiroient à les varier.

Tous les Cerveaux n'ont donc pas une

égale diſpoſition à exécuter toutes ſortes d'harmonies.

Le plus ou le moins d'aptitude d'un Cerveau à exécuter telle ou telle harmonie dépend du plus ou du moins d'aptitude de ſes fibres à ſe prêter à tel ou tel mouvement. [121.]

Le plus ou le moins d'aptitude des fibres à ſe prêter à tel ou tel mouvement dépend de la nature, des proportions & de l'arrangement de leurs élémens. (62, 97, 98, & ſuiv.)

Le plus ou le moins d'aptitude d'un Cerveau à exécuter telle ou telle harmonie détermine le degré de plaiſir que cette harmonie fait éprouver à l'Ame. [120, 121.]

Le degré de plaiſir que l'Ame goûte dans telle ou telle harmonie, détermine le degré de ſon penchant pour cette harmonie & pour toutes les harmonies analogues.

Le plaiſir détermine l'Activité. [117, 130, 131, 147, 148, 149, 150, 159, 170, 171, 172, 173, 174.]

387. Si c'étoit ici le lieu de développer davantage mes principes ſur les plaiſirs relatifs, (352.) j'eſſayerois de les appliquer aux Méthodes d'Inſtruction, & de montrer comment ils peuvent ſervir à faire juger du degré de beauté (376.) des productions de l'Art & de celles du Génie & de l'Eſprit.

Il y a dans l'*Eſſai de Pſychologie* un Chapitre [*] dont l'obſcurité a choqué quelques Lecteurs, & en particulier un ſavant Journaliſte. [**] Voici ce Chapitre.

" La perfection de l'éducation conſiſte à multiplier les mouvemens du *Senſorium* le plus ,, qu'il eſt poſſible ; à combiner ces mouvemens ,, de toutes les façons aſſignables & conformes ,, à la deſtination de l'Individu ; à établir entre ,, ces mouvemens une liaiſon en vertu de laquelle ils ſe ſuccedent dans le meilleur ordre ; enfin, à rendre habituel tout cela. ,,

Quand on ne poſſede pas le Syſtême entier de l'Ouvrage, il eſt en effet difficile de ſaiſir le vrai ſens de ce Chapitre. Là, comme dans

[*] Chap. LXVIII.
[**] *Biblioth. des Sciences & des Arts.*

plusieurs autres endroits de son Livre, l'Auteur s'est trop plû à exercer la pénétration de ses Lecteurs. Je trouve cependant une explication assez claire de ce Chapitre dans le Chapitre LXXX, & dans plusieurs Passages du même Auteur. Je citerai ici quelques-uns de ces passages, à cause de la conformité des principes qu'ils renferment avec ceux que je viens d'exposer. Je dois d'ailleurs cette justice à l'Auteur, puisqu'il m'a, en quelque sorte, prévenu dans l'exposition de ces principes.

“ Le développement de l'Ame, dit-il (†), „ est la suite de ses modifications variées ; & „ ces modifications sont l'effet nécessaire du „ jeu des organes, & des circonstances qui le „ déterminent.

„ Le nombre, la variété, l'espece des modi- „ fications déterminent le degré de perfection „ de l'Ame.

„ Le langage, en multipliant les mouvemens „ & les combinaisons des mouvemens, en les „ assujettissant à un certain ordre, est ce qui „ perfectionne le plus l'Activité de l'Ame.....

[†] *Princip. philosoph.* Part. VII. Chap. XVII, XVIII.

„ Le grand Art de la culture de l'Esprit con-
„ siste donc à varier le plus qu'il est possible
„ les mouvemens de l'Organe intellectuel ; & à
„ établir entre ces mouvemens une gradation
„ telle qu'ils se reproduisent mutuellement......

“ Si nous savons tant de choses imparfaitement,
„ si nous avons tant d'idées confuses, ce n'est
„ pas toujours que les Objets de ces idées ne
„ soient pas assez à la portée de notre Esprit ;
„ c'est pour l'ordinaire, parce que ces Objets
„ ne nous ont pas été présentés dans un or-
„ dre convenable. On a excité presque tout
„ d'un coup dans notre Cerveau beaucoup de
„ mouvemens très-variés : on a remué bien
„ des fibres ; & de tout cela il n'a résulté que
„ des liaisons imparfaites ; les rapports n'ont été
„ que peu sentis ; quelquefois point du tout.

„ Il ne falloit par remuer tant de fibres à
„ la fois ; l'Activité de l'Ame en a été trop par-
„ tagée. Il falloit exciter d'abord des mouve-
„ mens très-simples ; l'Ame en auroit mieux saisi
„ l'effet des mouvemens composés par leur liai-
„ son naturelle avec ceux-là.....„

388. La variété, le beau font naître la sur-
prise. Ils excitent fortement l'attention : ils ré-

veillent à la fois un grand nombre de ſentimens, &c. Je renvoie là-deſſus à ce que j'ai dit ſur la ſurpriſe dans les paragraphes 324, 325, & ſuiv.

389. Enfin, d'où vient que l'harmonie la plus agréable qui nous affecteroit toujours, nous déplairoit à la longue & nous deviendroit même inſupportable? (342.) Si je ſatisfaiſois à cette queſtion j'aurois ébauché les Elémens de la Théorie des plaiſirs relatifs. (352.)

Notre exiſtence eſt ſucceſſive. Elle eſt compoſée d'une ſuite de ſituations qui different plus ou moins les unes des autres.

Nous comparons la ſituation antécédente à la ſituation ſubſéquente. Le moment où cette comparaiſon nous affecte le plus eſt celui où nous paſſons de l'une de ces ſituations à l'autre.

La raiſon en eſt que la vivacité de nos ſentimens eſt proportionnée à l'intenſité des mouvemens qui les occaſionent. (33.)

Or, quand deux ſituations ne nous affectent pas à la fois, le moment où nous paſſons de l'une à l'autre eſt celui où la ſituation antécé-

dente conserve le plus d'intensité. [162, 163, 164, 165, 166.] Il est donc aussi celui où la différence des deux situations nous affecte le plus. [358.]

Si donc les deux situations sont agréables, elles renferment chacune des plaisirs absolus. (351.)

Ces plaisirs ont entr'eux des rapports d'où naissent les plaisirs relatifs. [352, 362, 363, 367.]

Les plaisirs relatifs sont d'autant plus vifs, que l'impression des plaisirs absolus est plus forte.

Cette impression n'est jamais plus forte que dans l'instant du passage de l'une de ces situations à l'autre.

Par une conséquence du même principe, si la situation subséquente est désagréable, elle ne le paroîtra jamais plus que dans l'instant du passage. Son opposition avec la situation antécédente sera alors aussi frappante qu'elle pourra l'être.

390. Mais, lorsque l'Ame demeure fixée long-

tems dans la même ſituation, l'impreſſion de la ſituation antécédente s'affoiblit de plus en plus. [162, 163, & ſuiv.] Bientôt l'Ame n'eſt plus occupée que du ſentiment de la ſituation préſente : cette ſituation eſt très-agréable ; la ſenſibilité y eſt concentrée : l'Ame lui donne toute ſon Attention. [144.]

391. Dès que l'impreſſion de la ſituation antécédente ne ſe fait plus ſentir à l'Ame, la ſituation préſente doit perdre de ſon agrément ; car elle perd celui qui eſt attaché à la comparaiſon que l'Ame fait de cette ſituation avec la ſituation antécédente moins agréable. [355, 356, 389.]

Il eſt vrai que l'Ame peut ſe rappeller la ſituation antécédente : mais l'impreſſion qui ſe fait par le ſouvenir eſt ordinairement plus foible que celle que produit la préſence de l'Objet. [89.] D'ailleurs, la vivacité du plaiſir attaché à la ſituation préſente, eſt très-propre à rendre encore plus foible l'impreſſion qu'excite le ſouvenir. (142, 143, 145.)

392. Si la ſituation préſente n'avoit pas été prévue, ſi à cette ſituation eſt attaché le ſentiment du beau, le moment de la ſurpriſe ſera le

moment le plus délicieux. [324, 325, & suiv. 388.] Il eſt celui où l'Activité ſe déploie avec le plus de célérité & de force. Mais, ce moment eſt néceſſairement très-court, & tous ceux qui lui ſuccedent lui ſont inférieurs en agrément.

393. La ſituation actuelle ne fait donc plus éprouver à l'Ame le même degré de plaiſir qu'elle lui avoit fait d'abord éprouver. L'action continuée de l'Objet & la réaction de l'Ame produiront encore une nouvelle dégradation dans le plaiſir, qui augmentera de plus en plus par la durée de l'ébranlement. [358.]

394. L'Ame commencera donc à deſirer de changer de ſituation. Son Attention s'appliquera au ſouvenir des ſituations par leſquelles elle a paſſé, & à l'idée des nouvelles ſituations qu'elle conçoit qu'elle pourroit revêtir. (348, 358.) Elle ſe les peindra vivement; elle en jouira par l'Imagination. (172, 174.) Mais, le ſentiment de la différence qui eſt entre cette ſorte de jouiſſance & la jouiſſance réelle, augmentera la vivacité du deſir. [175.] Le deſir ne pourra acquérir plus d'activité que la ſituation actuelle n'en devienne plus déſagréable. (Ibid.) Elle deviendra à la longue inſupportable, ſur-tout ſi l'Ame ſait qu'il n'eſt plus en ſon pouvoir de

changer de ſituation. L'impoſſibilité abſolue de ſatisfaire à un deſir vif eſt un état très-pénible. L'Ame ſe laſſera enfin de deſirer, & elle tombera dans une ſorte d'inaction. Elle comparera cet état d'inaction à celui qu'elle éprouvoit lorſqu'elle déployoit ſes Facultés dans toute leur étendue, & cette comparaiſon donnera naiſſance à ce ſentiment preſque douloureux que nous exprimons par le terme d'*ennui*.

395. TOUT ceci me ramene à notre Statue: ſa Senſibilité eſt concentrée dans la ſenſation de l'odeur de l'œillet, qui eſt celle des deux ſenſations qui lui plaît le plus. (340.) Elle ſavoure, pour ainſi dire, cette ſenſation; elle lui donne toute ſon Attention. (145, 340.)

JE ne décide point ſur la maniere dont la Statue pourra être déterminée à deſirer de changer de ſituation. Je ne ſais ſi ce ſera ſimplement par l'augmentation de mobilité que l'action trop long-tems continuée des corpuſcules de l'œillet (38.) produira dans les fibres, (343, 344, 345.) ou ſi ce ſera par la fatigue qu'un exercice trop long-tems ſoutenu fera éprouver à l'Ame, (357, 358, 359.) ou enfin ſi ce ſera par le concours de ces deux cauſes; car la réaction

de l'Ame tend auſſi à augmenter la mobilité des fibres. (129, 137, 141.)

396. Quoi qu'il en ſoit, la Statue deſirera de changer de ſituation; & l'effet de ce deſir ſera le rappel de la ſenſation de l'odeur de roſe, & l'Attention que l'Ame donnera à cette ſenſation rappellée. (170, 171, 172 & ſuiv.)

397. Je n'ai donc qu'à prolonger la durée de la ſenſation qui plaît le plus à la Statue, & je la lui rendrai enfin déſagréable. On a vu dans les paragraphes 389, 390, 391, 392, 393, 394, tout ce qui doit s'enſuivre de l'état actuel de notre Automate: j'évite les répétitions.

398. Pendant que l'Ame de notre Statue eſt dans cette ſorte d'inaction qui fait naître l'ennui, (394.) préſentons-lui la roſe. L'inſtant où cette fleur commence à affecter ſon Odorat, eſt un inſtant de plaiſir très-vif. Elle paſſe d'une ſenſation qui lui déplaît à une ſenſation agréable. Elle compare ces deux ſituations, [308, 356.] & cette comparaiſon augmente la ſomme de plaiſir attachée à l'impreſſion de la roſe. [389.]

399. Prolongeons autant la durée de cette impreſſion que nous avons prolongé celle de

l'œillet : il en résultera les mêmes effets. [395, 396, 397.]

Les fibres qui ont été ébranlées par l'action de l'œillet & par celle de l'Ame, ont pu perdre de leur mobilité : le repos a pu les délasser assez pour leur faire reprendre en partie leur ton. Elles pourront donc encore faire éprouver à l'Ame une sensation agréable lorsque l'œillet affectera de nouveau l'Odorat. L'état où se trouveront alors les fibres appropriées à l'odeur de rose, contribuera à relever l'agrément de la sensation attachée à l'impression de l'œillet. [398.]

400. La succession alternative & plus ou moins rapide des deux sensations peut faire goûter à l'Ame de notre Statue une sorte de consonnance qui résulte des rapports primitifs qui lient les deux plaisirs absolus. [367.]

Je m'explique : l'expérience nous a fait connoître les rapports qui sont entre les tons & d'où dérive l'harmonie. [368, 369.] L'Art s'est exercé sur ces rapports, & la Musique est devenue une Science.

L'Art s'est aussi exercé sur les rapports qui lient les couleurs : il les a mêlangées d'ombres, & il a produit l'*harmonie* pittoresque.

Mais, l'Art n'a pas organiſé notre Cerveau: il n'a fait que nous découvrir l'ordre dans lequel ſes fibres demandoient à être ébranlées pour faire goûter à l'Ame le plaiſir de l'harmonie. [368.]

Si l'Art eût travaillé ſur l'Odorat, ſur le Goût, ſur le Toucher, comme il a travaillé ſur la Vue & ſur l'Ouïe, il eût, ſans doute, étendu & perfectionné la Théorie des plaiſirs relatifs. [352]

Pourquoi, par exemple, n'y auroit-il point entre les différens ordres des fibres de l'Odorat [85.] des rapports analogues à ceux qui ſont entre les différens ordres des fibres de l'Ouïe, [84.] ou entre les différens ordres des fibres de la Vue? [85.]

Pourquoi ne pourroit-on pas ébranler les fibres de l'Odorat de maniere à faire éprouver à l'Ame un nouveau genre d'harmonie?

401. Je me crois donc fondé à ſuppoſer que la ſucceſſion alternative des deux ſenſations, dans des intervalles plus ou moins courts, peut faire goûter à l'Ame de notre Statue une ſorte de conſonnance analogue à celle de deux tons.

CETTE consonnance nous paroîtroit bien insipide, parce que nous connoissons des accords composés. Mais, pour un Etre dont toute la connoissance est bornée à deux sensations, une pareille consonnance peut n'être point insipide. [383.]



CHAP.

CHAPITRE XVIII.

Des Passions en général.

Idée de leur méchanique.

De l'Amour-propre.

Examen de la question, si l'Ame rappelle ses idées.

*Critique de quelques endroits de l'*Essai de Psychologie.

402. LORSQUE la Statue a un desir vif de changer de situation, elle a une *passion*; car la passion n'est au fond qu'un desir dont l'activité est extrême.

ON a écrit de gros Volumes sur les passions; mais, il me paroît qu'on s'est plus attaché à nous en dépeindre les caracteres, les effets, qu'à remonter à leur méchanique.

ON a dit, en général, que les passions sont des mouvemens impétueux de l'Ame: on les a comparées à des tempêtes, à des ouragans, &c. Ces métaphores ont un fondement dans la Na-

ture : elles expriment des effets qui ont une cauſe phyſique. C'étoit ce fondement, cette cauſe qu'il falloit chercher.

403. En analyſant la Volonté, (147 & ſuiv.) la Liberté, (150 & ſuiv.) le deſir, (170 & ſuiv.) la ſurpriſe, (324 & ſuiv.) j'ai poſé les premiers principes de la méchanique des paſſions ; & le Lecteur attentif & pénétrant entrevoit déja ce que je vais dire. Je ne puis m'engager ici dans la Théorie des paſſions : je dois me borner à indiquer les principes généraux de leur méchanique. J'aurai rempli mon but, ſi je mets mon Lecteur en état d'appliquer heureuſement ces principes aux cas particuliers. C'eſt la méthode à laquelle j'ai cru devoir m'aſtreindre dans le cours de cet Ouvrage.

404. La paſſion a toujours un objet : on ne deſire point ce que l'on ne connoît point. (147, 347, 348.) La paſſion a donc ſon principe dans la *Volonté :* elle eſt une Volonté qui s'applique fortement à ſon objet.

405. La paſſion eſt réellement un mouvement de l'Ame ; [402.] elle eſt un deſir très-vif, & le deſir eſt une modification de la Force

motrice de l'Ame: (129.) il eſt cette Force en tant qu'elle s'applique dans un certain degré à certaines fibres. (173, 174.)

406. Ce degré différencie le *penchant* de la paſſion. Le penchant eſt un premier degré de mouvement: la paſſion eſt ce mouvement dans toute ſon intenſité.

407. Et comme la Senſibilité ſe proportionne au degré de mouvement des fibres, (117, 143.) un mouvement dont l'intenſité eſt extrême, attire à lui toute la Senſibilité. (138, 139.) Une paſſion violente fait taire toutes les affections qui ne ſont pas elle.

408. L'Objet de la paſſion eſt plus ou moins compoſé: il affecte plus ou moins de Sens: il tient à plus ou moins de fibres.

409. Ces fibres ſont plus ou moins mobiles: elles ſont plus ou moins ſenſibles: elles ſont le ſiege de ſentimens plus ou moins vifs.

410. Plus l'objet de la paſſion eſt compoſé, (408.) plus les fibres auxquelles il tient ſont ſenſibles; (409.) plus il y a de ſentimens & de ſentimens vifs excités, & plus la paſſion eſt active.

Il y a plus de Forces en jeu, plus d'intenſité dans les mouvemens, plus de quantité dans l'effet.

411. Les fibres que l'objet de la paſſion met en jeu, peuvent être en ſi grand nombre & ſi mobiles, que leur ébranlement intéreſſe toute la Machine au point d'y cauſer du déſordre. (333.)

412. Chaque paſſion a ſon caractere. Ce caractere eſt en raiſon de l'eſpece des fibres ébranlées & du degré de leur ébranlement.

L'amour ſaiſit fortement ſon objet. Il réagit puiſſamment ſur les fibres qui en ont éprouvé l'impreſſion, & ſur toutes les fibres qui ont avec celles-là quelque liaiſon directe ou indirecte. Ces fibres ſont dans l'inſtitution de la Nature celles qui ont le plus de ſenſibilité. L'Imagination ne peint jamais avec plus de force, que lorſque ſon pinceau eſt animé par l'amour. L'Attention ſe fixe toute entiere ſur cette peinture. Tous les autres mouvemens ſont ſuſpendus. (138, 139.) Par ſa réaction elle augmente la vivacité, le feu des traits. Ce n'eſt plus une peinture, c'eſt l'objet lui-même. Il agit, il reſpire. Sa chaleur ſe répand dans les Sens: les eſprits y coulent avec rapidité. Le deſir s'allume; mais

ce n'eſt qu'un deſir: l'Ame jouit, mais ce n'eſt qu'en idée. Le plaiſir qu'elle goûte lui fait juger de celui qu'elle pourroit goûter: elle s'arrête ſur cette comparaiſon: ſon Activité s'y déploie & prête à l'objet de nouveaux charmes. Les fibres qui le repréſentent acquierent plus de ſenſibilité; elles ſollicitent l'Ame plus fortement & plus fréquemment. L'émotion augmente; le déſordre croît; le deſir brûle de tous ſes feux: la paſſion eſt à ſon comble; elle ſe ſoumet toutes les Facultés. Rapprochez ces effets de l'amour de l'importance de ſa fin, & vous juſtifierez la NATURE.

L'ESPÉRANCE, moins impétueuſe, plus réfléchie, peint avec des couleurs plus douces. Elle anime pourtant ſes peintures & prend tous les caracteres de la paſſion, lorſque les biens qu'elle a pour objet ſont de nature à émouvoir puiſſamment la Senſibilité. En réagiſſant ſur les fibres repréſentatrices de ces biens, l'Ame s'en procure un avant-goût. Toutes les fibres du Cerveau qui ſont à l'uniſſon des fibres ébranlées, correſpondent à leurs mouvemens & les augmentent. L'Attention en ſe portant en même tems ſur les fondemens de l'eſpérance, prête par ſon action une nouvelle force aux motifs. L'eſpérance croît en raiſon de la vivacité de

cette impreſſion : déja l'Ame n'eſpere plus ; elle poſſede.

413. Nos ſentimens de différens genres tiennent à des fibres de différens genres. [85].

L'ÉBRANLEMENT des fibres par l'Imagination (212, 213, 214.) reproduit les ſentimens qui leur ſont attachés.

LE degré de l'ébranlement décide de la vivacité des ſentimens ; l'eſpece de la fibre, de l'eſpece du ſentiment.

LES objets nous plaiſent ou nous déplaiſent dans le rapport ou l'oppoſition qu'ils ont avec notre bien-être.

UN Objet qui n'a fait ſur nous que des impreſſions déſagréables, nous déplaît en raiſon de l'eſpece & de l'intenſité de ces impreſſions.

QUAND donc nous penſons à cet objet, notre Ame ébranle les fibres qu'il a ébranlées : elle reproduit ainſi le ſentiment déſagréable de cet objet.

MAIS, ce ſentiment eſt lié à une multitude

d'autres ſentimens de même genre, que l'objet a excités, & qui ſont reproduits avec ce ſentiment par la liaiſon des fibres. [214.]

L'ATTENTION augmente par ſon activité la vivacité de toutes ces impreſſions. L'Ame ſe retrouve, en quelque ſorte, dans l'état où l'objet l'avoit miſe par ſa préſence.

ELLE ne ſe borne pas même à reproduire ce qu'il a produit. La Réflexion [259 & ſuiv.] lui fait imaginer de nouvelles ſituations plus déſagréables encore, qu'elle conçoit que l'objet pourroit lui faire éprouver. Il lui devient donc odieux: il répugne à la Volonté. (147.) Telle eſt, en général, la méchanique de la *haine*.

DES maux que l'Ame a éprouvés lui donnent l'idée d'un mal poſſible. Il devient probable ſi l'Ame connoît des cauſes qui peuvent le rendre actuel. Il devient prochain, ſi ces cauſes lui paroiſſent ſur le point d'agir. L'idée d'un mal probable donne à l'Ame l'idée du danger. Elle meſure la grandeur du danger par la grandeur du mal.

SI l'Ame ſe trouve expoſée à un danger éminent, ſur-tout s'il eſt ſubit, [329, 330.] ſon

Attention ſe portera avec impétuoſité ſur le mal dont elle eſt menacée, & ſur les cauſes qui lui paroiſſent prêtes à le lui faire éprouver. Il lui ſemblera l'éprouver déja. La promptitude & la force avec leſquelles l'Activité ſe déployera ſur les fibres repréſentatrices de ces choſes, rendront plus effrayante la peinture que l'Imagination en offrira à l'Ame. La liaiſon des fibres ébranlées avec certains *plexus* ou certains *nœuds* des nerfs, y excitera une ſorte de commotion qui ſe communiquera à toute la Machine. Les eſprits reflueront de toute part vers les parties qui ſeront le plus en mouvement. Des muſcles en ſeront appauvris: (142.) la circulation en ſera troublée, &c. De là la *crainte*, la *frayeur* & leurs divers effets.

Je me borne à ce petit nombre d'exemples que je ne fais preſque qu'indiquer. Ils ſuffiront pour faire juger de mes principes ſur la *méchanique* des paſſions.

414. Je viens de toucher en paſſant aux *plexus* & aux *nœuds* des nerfs: on ſait que les *plexus* ſont formés de l'entrelacement d'une multitude de nerfs. Il y a de ces plexus dans différentes régions du Corps. Et comme il y a plus de ſentiment là où il y a plus de nerfs raſ-

femblés, le fentiment eft très-vif dans ces plexus. Leur communication avec le Cerveau établit entr'eux & lui une réciprocité d'action. [*]

Différens nerfs fe rencontrent dans un point commun. Ils y forment un *nœud.* Les Anatomiftes nomment ce nœud un *ganglion.* Le fentiment eft auffi très-vif dans ces ganglions. Ils font des efpeces de petits Cerveaux. Il n'eft perfonne qui n'ait éprouvé dans de grands mouvemens de l'Ame une forte de preffion ou de commotion dans la région de l'eftomac. Les ganglions qui occupent cette région font le fiege de ce fentiment. Leur jeu répond à celui de la paffion. Ils font liés avec le Cerveau, qui en eft alors le moteur, & qu'ils meuvent à leur tour. [**]

[*] †† Lorsque deux ou plufieurs nerfs viennent à fe réunir, ou, comme parlent les Anatomiftes, à s'*anaftomofer*, il fe forme au point de la réunion une forte de réfeau ou d'entrelacement, & c'eft à ce réfeau qu'on a donné le nom de *plexus.*

[**] Les *ganglions* font de petites maffes organiques, plus ou moins compactes, affez fouvent de la groffeur d'une olive, & qui en affectent encore la figure, dont la couleur eft d'un gris qui tire fur le rougeâtre, & qui font formées de la réunion de divers rameaux de nerfs & de petits vaiffeaux fanguins, fortifiés & enveloppés d'un tiffu cellulaire.

Les vrais ufages des ganglions ne font guere connus encore, & on n'a là-deffus que de fimples conjectures. Je les comparois

415. Tout Etre qui peut avoir des desirs vifs, peut donc avoir des passions. Les Enfans & les Animaux ont donc des passions. Mais, ces passions sont purement physiques, parce qu'elles ont pour principe des idées pu-

ici à de petits Cerveaux, & je me conformois sur ce point de Physiologie à l'opinion de quelques Anatomistes célebres. Mais d'autres Anatomistes d'un grand nom rejettent cette opinion, parce qu'elle leur paroît peu d'accord avec les observations les plus exactes. Les ganglions ont été disséqués avec soin & par des procédés ingénieux, & on ne leur a pas trouvé une structure qui ressemblât à celle du Cerveau : on n'y a observé qu'une cellulosité plus ou moins compacte, & une sorte de réseau nerveux dont les mailles sont remplies par une espece de parenchyme d'où naissent différens filets nerveux. D'ailleurs le Cerveau, dont une des principales fonctions est de filtrer les esprits, est d'une substance fort molle, au lieu que les ganglions ont une sorte de dureté qui leur est particuliere.

L'habile Meckel, qui avoit beaucoup étudié ces petits organes, leur assignoit trois usages principaux : 1. de servir à diviser les nerfs & à multiplier ainsi leurs ramifications : 2. de réunir plusieurs filets nerveux en un seul nerf : 3. de donner aux nerfs de nouvelles directions qui les conduisent, par des routes différentes & plus commodes, vers les parties auxquelles ils sont destinés. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans de plus grands détails sur la nature & l'usage des ganglions. Ceux de mes Lecteurs qui desireront plus de connoissances sur ces particularités anatomiques, consulteront l'excellent *Traité des Nerfs* de M. Tissot. Au reste, l'illustre Winslow, qui avoit tant approfondi la science du Corps humain, étoit du nombre de ces Physiologistes qui regardent les ganglions comme autant de petits Cerveaux, & il ne falloit pas moins que les observations les plus directes pour combattre une si grande autorité.

rement ſenſibles. [205.] La Volonté eſt ſubordonnée à la Senſibilité; l'Activité l'eſt à la Volonté. [147 & ſuiv.]

CHEZ les Enfans & chez les Animaux la ſphere des paſſions eſt celle des ſenſations la ſphere des ſenſations celle des beſoins. [269, 270, 272, 308.]

416. DANS un Etre qui réfléchit, la ſphere des paſſions a plus d'étendue; leurs effets ſont plus diverſifiés. Les paſſions n'y ſont pas ſimplement excitées par des ſenſations, elles le ſont encore par des notions. (230, 261.) Une ſenſation réveille une multitude de notions: une notion réveille une multitude de ſenſations. (264.) Toutes ces Forces ſe déploient preſqu'en même tems: l'Ame éprouve tout à coup une foule de ſentimens qu'elle ne démêle point, mais qui concourent à rendre ſes mouvemens plus prompts, plus impétueux. La Réflexion (259 & ſuiv.) multiplie preſqu'à l'infini les mouvemens du Cerveau & leurs combinaiſons. De là de nouvelles claſſes de paſſions, & de nouveaux degrés de paſſions phyſiques (264; (272.)

417. ON chaſſe une paſſion par une autre paſſion. Lorſqu'un grand mouvement affecte la

Senſibilité, il faut un autre mouvement auſſi grand pour y cauſer du partage. (407.) Si le nouveau mouvement l'emporte en intenſité ſur le premier, la nouvelle paſſion devient la paſſion dominante. Mais, on comprend que cela ne peut avoir lieu qu'autant que les deux paſſions n'ont pas des côtés communs. Si elles en avoient, le nouveau mouvement, loin d'affoiblir l'impreſſion du premier, pourroit l'entretenir & même l'augmenter. Les fibres qui ſeroient le ſiege de ces paſſions auroient entr'elles des rapports en vertu deſquels elles s'ébranleroient réciproquement. (87.)

418. La paſſion s'affoiblit par la jouiſſance. La jouiſſance eſt le terme du deſir. L'Ame ne conçoit, n'imagine rien au-delà de ce que la jouiſſance lui fait éprouver. L'activité du deſir eſt en raiſon des plaiſirs que l'Ame ſe repréſente, & de la vivacité avec laquelle elle ſe les repréſente. Tant qu'elle n'a pas joui, elle voit au-delà de ce qu'elle éprouve, & cela même eſt ce qui excite le deſir.

419. Si la paſſion ne s'affoiblit pas, elle s'uſe. Les fibres trop long-tems & trop fortement ébranlées perdent enfin l'aptitude à tranſmettre à l'Ame le plaiſir dans le degré qui excite

l'Activité. (359.) Il faut un tems aux fibres pour leur faire recouvrer cette aptitude, & ce tems est proportionné au degré de leur altération.

420. Tout Etre qui sent veut sentir agréablement. Cette Volonté générale constitue l'*Amour-propre* ou l'Amour que tout Etre sentant a pour lui-même.

421. L'Amour-propre ne differe donc point de l'Amour du bonheur. Si l'Etre sentant veut essentiellement le plaisir, qui est un état passager, l'Etre pensant veut essentiellement le bonheur, qui est un état permanent.

422. L'Amour-propre ne differe point non plus de l'Amour de la perfection. Tout Etre pensant qui a des idées de perfection, veut l'espece de perfection où il met son bonheur.

Si un Etre pensant met sa perfection à faire du bien à ses Semblables, l'Amour-propre & la bienveillance coïncideront dans cet Etre.

423. La bienveillance est donc cet Amour-propre élevé qui se plaît à faire des Heureux.

S'il est si élevé qu'il porte l'Homme à se sa-

crifier pour ſes Semblables, ce ſera encore pour lui-même qu'il ſe ſacrifiera.

424. La compaſſion n'eſt pas la bienveillance: elle peut y conduire. La bienveillance eſt réfléchie; la compaſſion eſt phyſique: elle a ſon principe dans le jeu de la machine.

Elle conſiſte dans cette impreſſion douloureuſe que nous éprouvons à la vue des maux d'Autrui.

Nous nous rappellons que nous avons nous-mêmes ſouffert. Ce ſouvenir eſt un ſentiment pénible. La vivacité de ce ſentiment fait la vivacité de la compaſſion. Elle nous excite à ſoulager les autres, pour nous ſoulager nous-mêmes.

425. Les paſſions ne ſont donc que des modifications de l'Amour-propre. Elles ſont l'Amour-propre appliqué dans un certain degré à tel ou tel objet.

426. L'Amour-propre eſt donc l'unique Moteur des Etres ſentans & des Etres intelligens. La Senſibilité l'excite; l'Entendement l'éclaire; le tempérament & les circonſtances le modifient; les Loix le dirigent; l'éducation le perfectionne, l'ennoblit.

427. NOTRE Statue a donc un *Amour-propre*. Le plaiſir meut ſon Ame, comme il meut tous les Etres ſentans. Elle veut la ſenſation qui lui plaît le plus : elle aime cette ſenſation, & cette ſenſation eſt elle-même.

428. MAIS, l'Amour-propre de notre Statue eſt reſſerré dans les bornes étroites de deux ſenſations & des divers degrés de ces ſenſations. La Volonté ne peut choiſir que l'une ou l'autre de ces ſenſations & tel ou tel degré de chacune.

429. LA Statue donne ſon attention à la ſenſation qui lui plaît le plus. [131.] Par la Force motrice dont ſon Ame eſt douée, (129.) elle augmente la vivacité de cette ſenſation en réagiſſant ſur les fibres qui en ſont le ſiege. [137.] Elle jouit ainſi de la plénitude du plaiſir attaché à ce mouvement. (145.)

430. DANS cette ſituation, la Statue n'a point de deſir ; elle jouit. Son Attention ſe borne à rendre cette jouiſſance plus agréable, à la ſavourer. [340, 395.]

431. DÈS que la ſenſation ceſſe de lui plaire, (395.) la Statue ceſſe de lui donner ſon attention. (144.) Elle eſt donc moins à cette ſenſa-

tion. L'impreſſion qu'elle fait ſur l'Ame en devient moins vive. Le mouvement des fibres appropriées à l'autre ſenſation [85.] peut commencer à ſe faire ſentir à l'Ame. Ces fibres ſont liées à celles ſur leſquelles l'objet agit; elles en ſont ébranlées. (87.) Mais, tandis que l'Ame étoit toute entiere à la ſenſation dominante, le ſouvenir de l'autre ſenſation, incomparablement plus foible ou plutôt moins actif, ne pouvoit l'affecter ſenſiblement. [145, 407.]

432. Il y a ici une choſe qu'il importe beaucoup que j'approfondiſſe. J'ai dit dans le paragraphe 396, que lorſque la Statue deſire de changer de ſituation, l'effet de ce deſir eſt le rappel de l'autre ſenſation, & l'Attention que l'Ame donne à cette ſenſation rappellée.

Si je n'expliquois point ce paragraphe, je laiſſerois penſer à mes Lecteurs que j'admets pour certain que l'Ame rappelle ſes idées. C'eſt au moins l'opinion commune: mais, cette opinion eſt-elle vraie? C'eſt ce qu'il s'agit d'examiner.

433. La production de nos idées, de quelque genre qu'elles ſoient, tire ſon origine des mouvemens

mouvemens imprimés par les objets aux fibres qui ſont appropriées à ces idées. (17, 19, 22, 57, 74, 75, 76, 85, 92, 195, 199, 201, 223, 264, 265.)

Une idée reproduite ou rappellée ne differe point pour l'eſſentiel de cette même idée excitée par l'Objet.

La reproduction de l'idée ſuppoſe donc la reproduction du mouvement dans les fibres appropriées à cette idée.

434. Si donc l'Ame rappelle ſes idées, c'eſt en vertu de cette Force motrice dont j'ai ſuppoſé qu'elle étoit douée. [3, 4, 25, 128, 129.] En ſe déployant ſur les fibres qui ont été mues par les Objets, ſon Activité y excite des mouvemens ſemblables à ceux que les Objets y exciteroient par leur préſence.

435. Mais, je crois avoir prouvé dans le Chapitre XII, que cette Activité de l'Ame eſt en ſoi un ſimple Pouvoir d'agir que la Volonté réduit en acte.

Pour que la Volonté détermine l'exercice de l'Activité ou de la Liberté, il faut qu'elle ait

un objet, un motif qui la détermine elle-même. (Ibid.)

Ce motif ne peut être qu'nne idée fenfible [206.] ou réfléchie, [261.] préfente à la Senfibilité ou à l'Entendement. [238.]

436. Je fuppofe à préfent, que tandis que l'Ame de notre Statue eft affectée de l'odeur d'œillet, la fenfation de l'odeur de rofe ait totalement difparu : je demande comment on conçoit que l'Ame pourra rappeller cette fenfation?

Elle ne fauroit opérer ce rappel qu'en ébranlant par fa Force motrice les fibres appropriées à l'odeur de rofe. [433, 434.]

Mais, cet exercice de la Force motrice eft un effet qui a fa caufe dans la Volonté. [435.]

Comment l'Ame pourra-t-elle vouloir une chofe dont elle n'a pas l'idée?

Une idée qui a difparu ne peut être un motif pour la Volonté.

Une idée préfente ne peut être non plus un motif pour en rappeller une autre. Chaque idée

a ſon caractere propre ; elle eſt ce qu'elle eſt.

QUAND donc l'Ame eſt affectée d'une ſeule idée, elle ne peut voir dans cette idée que ce qui y eſt. Mais, l'Ame peut avoir pluſieurs idées préſentes à la fois, (185 & ſuiv.) & donner ſon attention à celles qui lui plaiſent le plus (135.)

437. SI l'on diſoit, qu'à l'occaſion d'une idée dont elle eſt affectée l'Ame meut au haſard différens ordres de fibres, ou qu'en ne voulant mouvoir qu'un paquet de fibres, ſa Force motrice s'applique à pluſieurs ; on diroit une choſe qui ne s'accorderoit ni avec les principes de cette matiere, ni avec l'expérience.

438. JE dis d'abord avec les principes de cette matiere : la Force motrice étant de ſa nature indéterminée, toutes ſes déterminations doivent avoir une cauſe extérieure à cette Force. Cette cauſe eſt la Volonté. La Volonté reçoit à ſon tour ſes déterminations de la Senſibilité : celle-ci reçoit les ſiennes de l'action des Sens ; les Sens reçoivent les leurs de l'action des Objets. (117, 147 & ſuiv.)

439. PUIS donc que la Force motrice, ou ce qui eſt la même choſe, la Liberté eſt ſubordon-

née à la Volonté, il faut chercher dans la Volonté la raiſon de chaque acte de la Liberté. (54.)

440. LORS donc que l'Ame ne veut mouvoir que le faiſceau de fibres *A*, & que l'on ſuppoſe qu'elle meut en même tems les faiſceaux *B*, *C*, *D*, [437.] ce ſont trois effets dont il faut aſſigner une raiſon. [54.]

441. CETTE raiſon ne peut être dans la Volonté, puiſqu'elle n'a pour objet que l'idée attachée au faiſceau *A*.

ELLE ne peut être dans la Liberté, puiſque la Liberté eſt en ſoi indéterminée. [149 & ſuiv.]

ELLE ne peut donc être que dans la liaiſon phyſique qu'ont entr'eux les faiſceaux *A*, *B*, *C*, *D*, comme je le montrerai bientôt.

442. J'AI dit en ſecond lieu, que la ſuppoſition dont il s'agit (437.) ſeroit contraire à l'expérience.

NOUS ne ſavons point *comment* l'Ame meut au gré de ſa Volonté tel ou tel faiſceau de fibres; mais, nous ſavons certainement, que tel ou tel faiſceau de fibres *eſt mu* au gré de la Volon-

té. (4, 25.) La main n'eſt pas mue, lorſque l'Ame veut mouvoir le Pied.

443. Si donc l'on admet que l'Ame déploie ſon Activité ſur les fibres des *Sens*, ne faudra-t-il pas auſſi admettre qu'il y a entre les mouvemens de ces fibres & la *Volonté*, le même *accord* qu'il y a entre les mouvemens des *Membres* & cette même Volonté? Si, lorſque l'Ame veut donner ſon *Attention* à une idée, la Force motrice n'obéiſſoit pas à la Volonté, comment l'Ame goûteroit-elle le *plaiſir* attaché à la contemplation de cette idée?

444. Cependant c'eſt un fait, qu'à l'occaſion d'une idée nous nous en rappellons pluſieurs. Tous les jours il arrive que nous cherchons dans notre Mémoire une idée que nous ſavons y être, & que nous parvenons enfin à rappeller. Cela ne prouve-t-il pas que l'Ame a le pouvoir de rappeller ſes idées?

Il ſe préſente ici deux cas à examiner; celui où une idée nous en rappelle pluſieurs, & celui où à l'occaſion d'une idée nous en cherchons une autre. Je dois examiner ces deux cas ſéparément.

445. Je l'ai déja remarqué ; [214, 368, 386.] le Cerveau se modele, en quelque sorte, sur les Objets. Leur action imprime à ses fibres des déterminations qu'elles conservent. [57, 64.] Lorsque différens mouvemens ont été excités ensemble ou successivement, si un de ces mouvemens est reproduit, les autres le seront en même tems ou successivement. L'Ame acquiesce à ces reproductions, parce qu'elles lui rendent fidélement ce qu'elle a éprouvé : cet acquiescement de la Volonté persuade à l'Ame qu'elles sont son ouvrage.

446. Ainsi, lorsque l'Ame est acheminée à penser à une perspective agréable dont elle a joui bien des fois, tous les Objets qui composent cette perspective, se représenteront dans l'instant à l'Imagination. Souvent il suffira pour opérer cette représentation que l'image d'un seul de ces Objets soit retracée : l'image de tous les autres Objets se retracera au même instant. Ils s'offriront à l'Ame dans le même ordre, avec les mêmes formes, les mêmes proportions, les mêmes couleurs, &c. que dans le naturel. La célérité prodigieuse avec laquelle ce tableau sera exécuté, sa fidélité, le plaisir attaché à sa contemplation, son rapport avec l'idée qui l'aura

précédé, pourront tromper l'Ame & lui persuader qu'elle a rappellé ces images par un acte de sa Volonté. Parce qu'elle est comme elle veut être, elle croit qu'elle a voulu être comme elle est.

447. Une chose pourroit pourtant la désabuser: c'est qu'elle n'est pas toujours la maîtresse de ne reproduire précisément que l'idée à laquelle elle est acheminée à penser. D'autres idées se reproduisent avec celle là, & troublent même l'Attention. La reproduction de ces idées n'est donc pas due à la Volonté; mais elle est due au jeu de la machine, ou à la liaison physique que toutes ces idées ont entr'elles. (440, 441.)

La peine que nous avons en méditant à écarter certaines idées, démontre qu'elles ne sont pas de la création de notre Volonté. Ces idées sont reproduites par celles qui nous occupent.

Combien d'idées desagréables qui se reproduisent malgré nous! Combien de fois ne nous arrive-t-il pas machinalement de prononcer un mot pour un autre!

448. Si quelqu'un, pour se prouver à lui-même qu'il a le pouvoir de rappeller quelles idées il veut, & cela sans aucun rapport appa-

rent qui les lie, prononçoit les mots *Monomotapa*, *Rhinoceros*, *Grand-Turc*, le rappel de ces mots ne feroit point une preuve de la vérité de fon opinion. C'eft que dans cette fituation de l'Efprit, le Cerveau eft monté pour reproduire des idées bizarres, & que les idées dont je parle font au nombre des idées bizarres. La coutume les a liées enfemble par leur bizarrerie même. Les fibres auxquelles elles tiennent, font dans l'habitude de s'ébranler réciproquement. Elles font ébranlées elles-mêmes par l'idée qui occupe l'Efprit.

Ainsi, ces idées qui ne paroiffent avoir entr'elles aucun rapport, font enchaînées les unes aux autres par des nœuds phyfiques. L'Efprit eft occupé de l'idée de rappeller des mots fans fuite, fans liaifon; cette idée en réveille de tels: la Volonté eft fatisfaite, & s'approprie le rappel de ces mots.

449. Dans un Cerveau qui a un grand nombre d'idées, les mouvemens font prefque perpétuels. Une de fes fibres vient-elle à être ébranlée? beaucoup d'autres correfpondent auffi-tôt à ce mouvement. Une idée dominante en réveille un grand nombre d'autres, dont quelques-unes deviennent dominantes à leur tour. Par cette

méchanique, l'Ame n'eſt preſque jamais ſans quelqu'idée qui l'affecte. Elle a la conſcience (200.) de tous les mouvemens qui s'operent dans l'Organe du Sentiment & de la Penſée. (28, 29.) Elle en eſt, en quelque ſorte, la Spectatrice, mais une Spectatrice qui n'eſt jamais indifférente au ſpectacle.

450. PAR une ſuite d'un mouvement qui s'eſt fait dans mon Cerveau, l'idée de GENEVE s'offre à mon Eſprit. Auſſi-tôt ſes Tours, ſes Murs, ſes Edifices; ſa riche Situation, ſon beau Lac, ce Fleuve majeſtueux qui la traverſe, ſes Campagnes riantes où l'Art embellit la Nature; la ſageſſe de ſes Inſtitutions, (*) la pureté de ſa Religion, les mœurs douces de ſes Habitans, l'Eſprit philoſophique de pluſieurs, les précieux avantages dont jouiſſent ſes Citoyens, l'Education que j'y ai reçue, les Parens & les Amis vertueux & éclairés que j'y poſſede; auſſi-tôt, dis-je, toutes ces idées & mille autres ſe retracent dans mon Cerveau, les unes à la fois, les autres ſucceſſivement. Mon Eſprit & mon Cœur contemplent ce Tableau: ils s'arrêtent avec complaiſance ſur la Liberté placée au centre: Liber-

[*] †† C'étoit en Janvier 1758 que j'écrivois cela, & je fais cette remarque le 13 de Février 1782.

té! qu'il eſt doux de te nommer quand on te poſſede! J'éprouve un ſaiſiſſement qui excite au-dedans de moi l'amour de cette Patrie pour laquelle je voudrois mourir.

TOUTES ces idées, tous ces ſentimens tiennent à différens faiſceaux de fibres, dont les mouvemens ont été enchaînés les uns aux autres par les circonſtances & par l'éducation. Ces faiſceaux vont rayonner à un point commun, & ce point eſt le faiſceau de fibres auxquelles eſt attaché le mot de GENEVE. (224, 264.) Ma Volonté approuve les effets de jeu, parce qu'il la replace dans la ſituation qui lui plaît le plus. Comment ne ſe l'approprieroit-elle point? elle voit ce qu'elle aime: ſon Cerveau la ſert, comme elle ſe ſerviroit elle-même.

451. IL en eſt de même de la méditation, de la compoſition, du diſcours. Les mouvemens ſe reproduiſent les uns les autres dans le rapport à l'analogie des Choſes, & à l'ordre dans lequel elles ont agi ſur le Cerveau. (214, 215.)

SI, par exemple, je médite ſur l'Ame, les fibres auxquelles tiennent les mots (223.) repréſentatifs de ſes Facultés (227.) ſe mettront les premieres en mouvement. Le mouvement

partira du faiſceau auquel eſt attaché le mot *Ame* : il ſe communiquera d'abord au faiſceau auquel répond le mot *Entendement*, parce que cette Faculté eſt celle que j'ai toujours conſidérée la premiere ; il paſſera au faiſceau *Volonté* ; mais je laiſſe à mes Lecteurs le plaiſir d'étendre ceci, & d'appliquer ces principes à d'autres cas. Je les prie ſeulement de ſe ſouvenir que l'ordre des mouvemens doit varier dans différens Cerveaux, & même dans chaque Cerveau particulier, ſuivant les cauſes qui déterminent l'exercice de ſon Activité. [264]

452. JE paſſe au ſecond cas que je me ſuis propoſé d'examiner ; (444.) celui où à l'occaſion d'une idée nous en cherchons une autre. C'eſt le cas où la Volonté paroît le plus devoir ſe déployer.

OCCUPÉ d'une idée, je cherche un mot : j'en tiens la premiere lettre : j'en rappelle la derniere ſyllabe : enfin, je rappelle tout le mot.

453. JE ne vois pas comment on pourroit rendre raiſon du rappel de ce mot dans l'opinion commune qu'il eſt dû à la *Volonté*. [432.]

J'ADMETS que mon Ame donne ſon attention à l'idée qui l'occupe.

J'ADMETS encore qu'elle la donne à la premiere lettre du mot.

MAIS, j'avoue que je ne comprends point comment la Volonté agiroit sur la derniere syllabe & sur le reste du mot dont elle n'a pas encore l'idée.

JE prie que l'on veuille bien réfléchir là-dessus, & sur tout ce que j'ai exposé dans les paragraphes 433, 434, 435, 436 & suiv.

454. COMMENT donc suis-je parvenu à rappeller ce mot? Voici mes principes sur cette sorte de rappel.

LE mot est un composé de caracteres.

IL agit donc sur l'Imagination par la Vue & par l'Ouie. (223.)

UN faisceau de fibres de mon nerf optique a été ébranlé par ce mot. Cet ébranlement s'est communiqué aux fibres correspondantes de l'Organe de ma Pensée. [28, 29, 30, 42, 43, 44.] Il leur a imprimé une détermination qu'elles ont conservée. [57 & suiv. 97 & suiv.]

IL en a été de même de mon Oreille lorsque ce mot l'a affectée.

455. Je puis donc me rappeller ce mot, ou par l'impreſſion qu'il a faite ſur mon Oeil, ou par celle qu'il a faite ſur mon Oreille, ou par toutes les deux enſemble.

Les fibres de la Vue & celles de l'Ouïe communiquent les unes avec les autres, puiſqu'il eſt certain que la Vue d'un mot me rappelle ſa prononciation, & que ſa prononciation me rappelle la figure & l'arrangement des lettres dont il eſt compoſé.

La circonſtance particuliere où ſe trouvera alors mon Cerveau, déterminera par quelles fibres s'opérera le rappel du mot.

456. Je ſuppoſe que l'idée qui m'occupe ſoit celle qui eſt repréſentée par le mot *Aveugle*, & que cette idée me donne lieu de chercher le mot Saunderson. Elle en réveille la premiere lettre *S*; enſuite la terminaiſon *O N*.

Maintenant je raiſonne ainſi: le faiſceau de fibres auquel eſt attaché le mot *Aveugle*, a été lié autrefois dans mon Cerveau avec le faiſceau auquel eſt attaché le mot Saunderson: mais, comme je n'ai pas eu occaſion depuis long-tems de voir ou de prononcer ce mot,

la liaiſon qui s'étoit formée entre les deux faiſceaux s'eſt affoiblie. [109.]

Le faiſceau auquel tient le mot *Aveugle* ne communique pas ſur-le-champ ſon mouvement à toutes les fibres du faiſceau auquel tient le mot Saunderson, ou s'il les ébranle toutes, il ne les ébranle pas toutes aſſez fortement pour que ce mot ſe repréſente en entier à mon Eſprit.

La lettre initiale d'un mot étant ordinairement celle à laquelle nous donnons le plus d'attention, eſt auſſi celle dont la fibre ou les fibres correſpondantes conſervent le plus de diſpoſition à ſe mouvoir. [183.]

La fibre à laquelle tient la lettre S eſt donc celle qui ſe meut la premiere, ou qui eſt le plus fortement ébranlée par le faiſceau du mot *Aveugle*.

Par la même raiſon, les fibres auxquelles tient la terminaiſon *O N* ſe meuvent enſuite; car la terminaiſon d'un mot eſt avec la lettre initiale ce qui le détermine le plus.

Le mouvement une fois tranſmis dans un

certain degré aux fibtes *S O N*, paſſe enfin aux fibres *U N D*, &c. & tout le mot eſt rappellé.

L'ATTENTION que je donne aux lettres S O N, augmente le mouvement de leurs fibres, (139, 140, 141.) & peut par conſéquent contribuer à reproduire le mouvement dans les autres fibres du faiſceau.

457. MAIS, d'où venoit ce ſentiment confus du mot, que j'éprouvois avant qu'il eût été rappellé? Du mouvement très-foible que le faiſceau du mot *Aveugle* imprimoit au faiſceau du mot SAUNDERSON. (33, 139, 279.)

458. IL feroit ſuperflu d'entrer dans un plus grand détail. On voit aſſez par quelle méchanique nous parvenons à rappeller une idée à l'occaſion d'une autre idée qui nous eſt préſente.

MON Lecteur interprétera donc conformément à ces principes tous les paragraphes où j'ai parlé du rappel des idées comme s'il étoit dû à l'Activité de l'Ame.

459. L'AUTEUR de la *Pſychologie* a démontré avant moi la néceſſité de recourir à la re-

production des mouvemens dans les fibres sensibles, pour rendre raison du rappel des idées. C'est même de ce principe qu'il est parti. (*) Cet Auteur, d'ailleurs si concis, est entré sur ces principe dans un détail qu'il auroit pu abréger beaucoup : il a appliqué son hypothese aux cinq Sens, & il suffisoit de l'appliquer à un seul & d'indiquer comment elle s'appliquoit à tous. Mais, il a voulu éviter de décider la question, si la diversité des sensations dépend de la diversité des mouvemens imprimés à des fibres semblables, ou de la diversité spécifique des fibres; [77.] & il avoit cependant des faits qui paroissent la la décider.

" Il nous a paru, dit-il, [**] que la ré-
„ production des idées étoit l'effet de la Force
„ motrice dont l'Ame est douée, de cette Force,
„ en vertu de laquelle agissant à son gré sur tous
„ les points du Cerveau qui correspondent avec
„ les Sens, elle le monte sur le ton qui convient
„ à chaque espece de perception & de sen-
„ sation.

„ Évitant donc de décider sur les deux hy-
„ pothefes qui nous occupent, préférant de

[*] *Essai de Psychologie*, Introduction.
[**] Chap. XXVII.

les

„ les réunir pour mieux satisfaire à tous les phé-
„ nomenes, nous dirons que l'Ame reproduit
„ les idées sensibles, tantôt en donnant aux
„ fibres le mouvement qu'exige l'idée qu'elle
„ veut rappeller, tantôt en remuant l'espece de
„ fibre appropriée à cette idée. „

NOTRE Auteur admet, comme l'on voit, que l'Ame rappelle ses idées par un acte de sa Force motrice. Il revient par tout à cette opinion. Il établit que la Force motrice ne differe point de la Liberté. *Cette Force motrice de l'Ame*, dit-il, [*] *cette activité qu'elle exerce à son gré sur ses Organes, est la Liberté.* Il prouve très-bien que la Liberté est subordonnée à la Volonté; celle-ci, à l'Entendement. [**] Il suit donc de ses principes, que le rappel des idées dépend en premier ressort de la Volonté. S'il eût approfondi davantage ce sujet, il eût, sans doute, reconnu qu'il falloit attribuer ici au Cerveau plus qu'il ne lui a attribué. Un Auteur capable d'exposer avec autant de précision & de clarté qu'il l'a fait, l'idée hardie contenue dans le Chapitre XXXII, ne devoit pas trouver beaucoup de difficulté à expli-

[*] Chap. XLII.
[**] Chap. XLIII.

quer le rappel des idées par la ſeule organiſation du Cerveau.

460. Ce que l'on peut dire de plus pſychologique en faveur de l'opinion commune qui attribue la reproduction des idées uniquement à la Volonté, eſt ce que dit notre Auteur dans le Chapitre VI.

" Souvent à l'occaſion d'une idée, c'eſt
„ l'Auteur qui parle, l'Ame a le ſentiment con-
„ fus d'une autre idée qu'elle cherche à rappel-
„ ler. Pour cet effet, elle uſe de la Force mo-
„ trice dont elle eſt douée: elle meut différen-
„ tes touches, ou elle meut différemment les
„ mêmes touches; & elle ne ceſſe de mouvoir
„ qu'elle n'ait diſpoſé ſon Cerveau de maniere
„ à lui retracer l'idée. Plus les rapports des deux
„ idées ſont prochains, plus le rappel eſt prompt
„ & facile. Ces rapports conſiſtent principale-
„ ment dans une telle diſpoſition des fibres ou
„ des eſprits, que la Force motrice trouve plus
„ de facilité à s'exercer ſuivant un certain ſens
„ que ſuivant tout autre.

„ Je m'explique: l'état actuel de l'Organe
„ de la Penſée eſt un état déterminé. Le paſſage
„ de cet état à tous ceux qui peuvent lui ſuc-
„ céder n'eſt pas également facile. Il eſt des tons,

„ il eſt des mouvemens qui s'excitent les uns „ les autres, parce qu'ils ſe ſont ſuccedés fré- „ quemment. De cette ſucceſſion répétée naît „ dans la Machine une diſpoſition habituelle à „ exécuter plus facilement une certaine ſuite „ d'airs ou de mouvemens que toute autre ſuite. „ De là, les différentes déterminations de la „ Force motrice dans le rappel des idées. „

Je remarque d'abord, que l'Auteur auroit dû expliquer ce *ſentiment confus* de l'idée que l'on veut *rappeller*. (457.)

LORSQU'IL dit enſuite, que pour rappeller cette idée, l'*Ame meut différentes touches ou qu'elle meut différemment les mêmes touches*, il eſt évidemment en oppoſition avec ſes principes ſur l'Activité ou la Liberté.

L'ACTIVITÉ eſt, ſelon lui, une Force *indéterminée.* Elle reçoit ſes déterminations de la Volonté. (459.) Lors donc que cette Force s'applique à la touche *A* plutôt qu'à la touche *B*, le mouvement de cette touche *A* eſt un effet qui ne peut avoir ſa raiſon dans l'Activité de l'Ame, puiſque cette Activité eſt de ſa nature indéterminée, & que l'Auteur n'admet point la Liberté d'indifférence (*).

[*] *Eſſai de Pſychologie*, Chap. XLIV.

Les rapports phyſiques qui lient deux idées ne peuvent être non plus cauſe des déterminations de l'Activité, comme le veut l'Auteur. Une fibre qui n'eſt pas encore ébranlée ne peut agir ſur l'Entendement & par l'Entendement ſur la Volonté. [436.]

Ce que dit notre Auteur à la fin du Chapitre eſt très-bien. Il eſt certain que l'*état actuel de l'Organe de la Penſée eſt un état déterminé*, *& que le paſſage de cet état à tous ceux qui peuvent lui ſuccéder*, *n'eſt pas également facile*, &c. Notre Métaphyſicien touchoit là au vrai: il ne s'agiſſoit que d'approfondir cela, & il auroit expliqué *phyſiquement* le rappel des idées. [452 & ſuiv.]

Enfin, il auroit dû expliquer pourquoi *lorſque pluſieurs mouvemens ſe ſont ſuccédés fréquemment*, *ils s'excitent les uns les autres.* C'étoit le problême dont j'ai parlé dans le paragraphe 214, & que je tâcherai de réſoudre dans la ſuite de cet Ouvrage.

461. Puisque je releve ici cet Auteur, je le releverai encore ſur une eſpece de contradiction qui lui eſt échappée, & qui n'aura été, ſans doute, apperçue que par des Lecteurs très-familiariſés avec ces Matieres abſtraites.

DANS un des Chapitres où il traite de la *simplicité* de l'Ame, il oppose ainsi la Force d'inertie à la Liberté.

" LA Force d'inertie, dit-il [*], n'est pas „ moins opposée à la Liberté que l'étendue & „ le mouvement le sont à l'Entendement & à la „ Volonté.

„ LE corps est de sa nature indifférent au mou- „ vement & au repos. Il fait également effort „ pour retenir l'un ou l'autre de ces deux états... „ S'il change d'état, ce changement est l'effet „ d'une Force extérieure qui agit sur lui.

„ LE principe de nos déterminations paroît „ être d'une toute autre nature. Nous sentons „ en nous une Force toujours agissante, qui s'e- „ xerce par elle même, & dont les effets se di- „ versifient presqu'à l'infini.

„ NOUS sentons que nous pouvons commen- „ cer une action, la continuer, la suspendre & „ la reprendre par intervalles, & déterminer à „ notre gré la durée de ces intervalles. . . . . . „ Nous sentons que nous pouvons passer subite- „ ment d'une perception à une autre perception, „ d'une étude à une autre étude, &c. sans qu'il

[*] Chap. XXXV.

, y ait entre ces choſes aucun rapport qui les
e, &c. &c. „

Nous ſentons, en effet, *que nous pouvons commencer une action, la continuer, la ſuſpendre*, &c. mais, quand nous *commençons* cette action, nous avons un motif de la commencer; quand nous la *ſuſpendons*, nous avons un motif de la ſuſpendre. (140, 147, 148, 149 & ſuiv.) Qui a mieux établi que notre Auteur la néceſſité des motifs pour déterminer la Liberté? Comment donc oublie-t-il ici des principes dont il a démontré ſi ſolidement la vérité?

Ce n'eſt point qu'un motif détermine l'Ame à agir, préciſément comme un Corps détermine un autre Corps à ſe mouvoir. Mais, dans l'un & l'autre cas l'effet eſt également déterminé ou certain: l'Auteur l'a très-bien remarqué. [*].

Comme un Corps reſteroit éternellement dans ſon état de repos ſi un autre Corps ne venoit l'en tirer par ſon impulſion, de même auſſi l'Ame reſteroit éternellement dans ſon état d'inaction, ſi l'action des Objets ſur les Sens ne la retiroit de cet état. (151, 178.)

[*] Chap. XLVIII.

TANT que l'Ame ſe plaît à une action elle la continue : le plaiſir eſt le motif qui l'y détermine. La ceſſation du plaiſir eſt le motif qui la détermine à faire ceſſer l'action. (358, 359.)

SI le deſir de prouver notre Liberté nous porte à une action qui paroît indifférente, ce n'eſt pas le plaiſir que cette action renferme en elle-même, qui eſt alors le motif déterminant ; c'eſt le deſir de prouver que nous ſommes libres.

Nous ſentons, ajoute l'Auteur, *que nous pouvons paſſer ſubitement d'une perception à une autre perception, d'une étude à une autre étude, &c. ſans qu'il y ait entre ces choſes aucun rapport qui les lie.* Il eſt vrai que nous *ſentons* encore la poſſibilité d'un tel paſſage : mais, ce *ſentiment* ne nous apprend point *qu'il n'y ait entre ces choſes aucun rapport qui les lie.*

JE paſſe ſubitement de la perception *A* à la perception *B* ; c'eſt-à-dire, que je détourne ſubitement mon Attention de la perception *A* pour la donner à la perception *B*. Si je n'avois aucun motif de changer ainſi d'Objet, comment en changerois-je, puiſque je n'aurois aucune raiſon de le vouloir ? (150 & ſuiv.)

Je puis n'avoir point le *ſentiment* du rapport qui lie les deux perceptions, parce que ce rapport peut n'être que phyſique. Le faiſceau de fibres auquel eſt attachée la perception *A*, peut ébranler le faiſceau auquel eſt attachée la perception *B*, & me retracer cette perception à laquelle je donne auſſi-tôt mon Attention, ſoit pour me prouver à moi-même ma Liberté, ſoit pour me prouver que j'ai le pouvoir de rappeller à mon gré telle ou telle idée. (448.)

Au reſte, je reconnois que la lecture de cet Auteur m'a été très-utile; mais, le plaiſir que j'ai eu à le lire ne m'a point ſéduit, & n'a pu dérober à mes yeux les erreurs & les inexactitudes qui lui ſont échappées. L'Eſprit philoſophique & la candeur qui regnent dans ſon Ouvrage, me perſuadent qu'il recevra avec reconnoiſſance toutes les critiques dictées, comme la mienne, par l'amour du vrai.

Fin du Treizieme Volume.

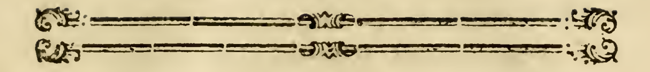
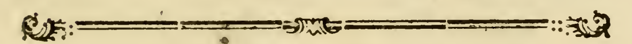


TABLE DES CHAPITRES



INDICATION

DES NOTES PRINCIPALES

QUI ONT ÉTÉ AJOUTÉES PAR L'AUTEUR

DANS CETTE NOUVELLE EDITION.

Fin de la Table.





